ROSE M. BECKER

Le père Noël était

PRESQUE PARFAIT

Éditions Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives
Et sur notre site editions-addictives.com , pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Attractive Bastard

Artiste rebelle et incomprise de sa famille, Eddie refuse de se conformer aux attentes. Elle choque, transgresse, séduit et fuit, sans s'attacher à rien ni personne.
Mais cette défiance prend brutalement un tournant inattendu. Lors d'une nuit de folie, Eddie croise Jez : sexy, irrésistible et… inaccessible ? C'est ce qu'on va voir !
Jez est tout aussi mystérieux et distant qu'elle, et Eddie se retrouve entraînée dans un monde de secrets, de mensonges et de faux-semblants auquel elle n'est peut-être pas complètement préparée…
Deux amants aux âmes de guerrier, lequel cédera le premier ?

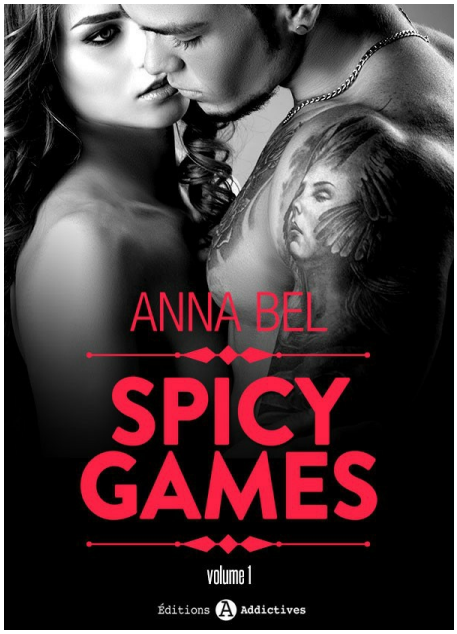
Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Également disponible :

Spicy Games

Après une nuit de sexe sensationnelle avec un parfait inconnu, Camélia s'enfuit au petit matin. La jeune femme est bien décidée à ne pas laisser une partie de jambes en l'air la détourner de ses ambitions professionnelles.
Candidate de l'émission *Keep Calm and Cook !* , un concours international de cuisine retransmis en direct à la télé, Camélia reste concentrée sur son objectif. Le premier prix pourrait lui permettre d'ouvrir son propre restaurant.
Mais voilà qu'au milieu des plus grands chefs internationaux, elle retrouve son inconnu d'une nuit… Allié ou ennemi ? Amant attentionné ou *sexy bastard* ?
Sous l'œil impitoyable des caméras, entre secrets et mensonges, Camélia et Alessandro se lancent dans des *spicy games* torrides où sexe et sentiments forment un cocktail explosif !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

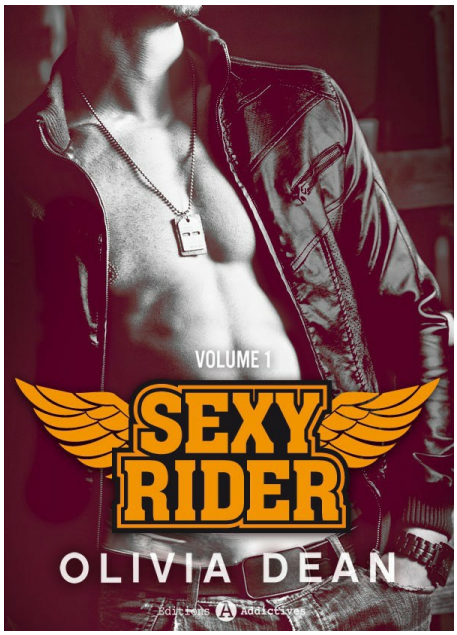


Également disponible :

Sexy Rider

Samuel et sa sensualité torride n'étaient pas prévus au programme !
Quand Chloé arrive à Las Vegas, laissant derrière elle une vie morne et sans couleurs, elle s'attend à retrouver sa sœur Jane et vivre de nouvelles expériences. Mais Jane l'a plantée, probablement sur les routes avec son nouveau mec, et Chloé doit se débrouiller seule… jusqu'à sa rencontre avec Samuel. Grand, mystérieux, tatoué et motard, cet homme à la sensualité dangereuse l'entraîne dans un tourbillon de sensations torrides.
Mais alors que les jours passent, sans nouvelles de Jane, l'inquiétude monte et Chloé découvre une autre facette de Las Vegas, plus sombre et inquiétante… Quand tout le monde triche et ment, Chloé ne peut plus se fier à personne. Pas même à Samuel.

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Également disponible :

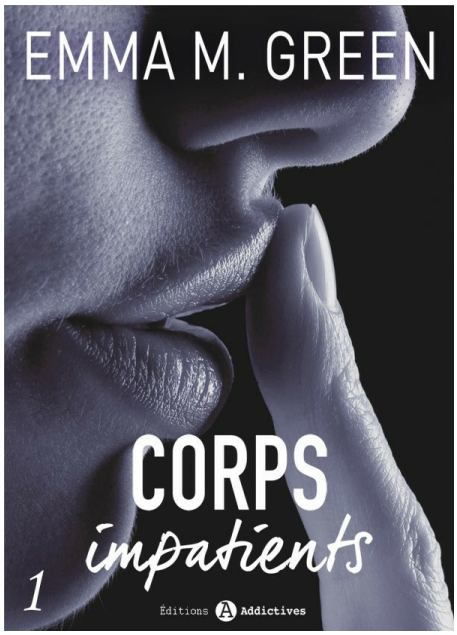
Corps impatients

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend… et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove…

Tapotez pour accéder au livre.

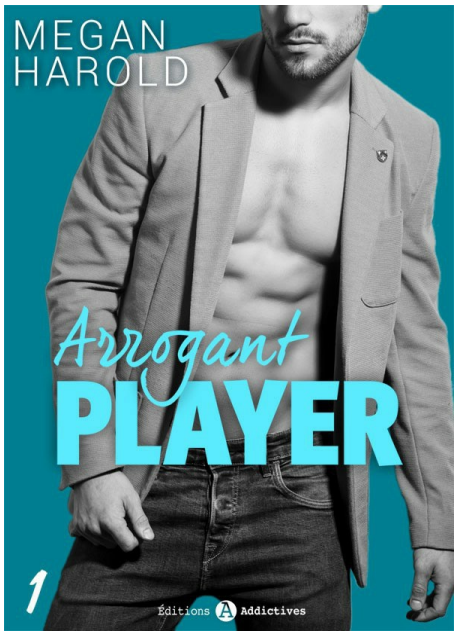


Également disponible :

Arrogant Player

Rose Harper ne croit plus en l'amour et n'a pas le temps de se laisser charmer par des séducteurs immatures, aussi sexy soient-ils ! Mais quand par hasard elle tombe sur Charlie, le rebelle bagarreur dont elle était secrètement amoureuse enfant, tout est bouleversé.
Aujourd'hui à la tête d'un empire, Charlie ne semble même pas la reconnaître et son arrogance n'a pas de limite !
Rose est furieuse de ressentir à nouveau une attirance irrésistible pour l'homme de pouvoir qu'il est devenu. Mais il est hors de question qu'elle se laisse marcher sur les pieds ! Elle est décidée à découvrir tous les mystères du révolté insoumis, en retirant l'un après l'autre les éléments du costume trois-pièces derrière lequel il se cache…

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Rose M. Becker

LE PÈRE NOËL ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

ZFLO_001 - 3

1. L'Homme de la tempête

– Hé ! Calista !

Crotte.

– Viens par ici !

De bique.

– J'ai plus de café !

Rho la, la !

Avachi sur sa banquette en cuir vert pâle, M. Miller m'adresse de grands signes de la main comme s'il était perdu en pleine mer. Je ne risque pas de le manquer ! Avec sa casquette à carreaux et son fusil – déchargé – posé sur la banquette, je ne vois que lui. Déposant un hot-dog généreusement garni de saucisses, ketchup et chou devant un autre client, j'attrape au vol la cafetière derrière le comptoir et slalome au milieu de la salle pour le rejoindre.

– Cali !
– C'est bon, Pete. Je ne suis pas sourde.
– Faut prendre rendez-vous ici pour avoir son café, maintenant ? marmonne-t-il.

Faussement outrée, je lui assène une petite tape sur l'épaule, comme s'il venait d'insulter ma famille sur dix générations.

– Je vais faire comme si je n'avais rien entendu !
– Ouais, ouais.

Ce qu'il peut être bougon parfois !

– Et je serais toi, je ferais gaffe. Tu ne sais pas ce que je ferai à ton hamburger la prochaine fois !
– Tu comptes cracher dedans ? s'amuse le pasteur Jim.

Installé à la table voisine, le révérend de notre petite ville se tourne vers moi avec un sourire amusé. Lui aussi est aisément repérable avec sa chemise noire et son col dur blanc, accompagnée des inévitables bottes fourrées et parka obligatoires en cette saison glaciale. Derrière les vitres du café, des flocons blancs volettent en tourbillon depuis maintenant des heures. Située au nord du Wisconsin, Lac Flambeau est assiégée durant tout l'hiver par d'interminables tempêtes. Mieux vaut être résistant pour vivre dans cette région à la frontière du Canada.

– Vous ne savez pas ce qui se passe en cuisine ! riposté-je avec un sourire espiègle, en remplissant la tasse de Pete.

Les deux hommes s'esclaffent et la voix de ma mère s'élève une seconde plus tard, chargée de reproches :

– Calista !

J'avais oublié qu'elle a l'ouïe fine.

– Qu'est-ce que tu racontes aux clients ?

Derrière le comptoir, elle me contemple d'un air culpabilisateur, sans doute pour me faire honte, mais je lui adresse mon sourire le plus innocent. On me donnerait le bon Dieu sans confession, en attestent les yeux amusés du pasteur.

– Rien, maman ! assuré-je. Juste le secret de nos délicieuses recettes.

Même M. Miller ne peut s'empêcher de rire. Dans son gros pull à col roulé rouge, ma mère continue à me fixer, faussement défiante. C'est qu'elle me connaît par cœur ! Suspicieuse, elle m'adresse finalement un signe, préférant me garder près d'elle, et avec un gros soupir, je la rejoins en traînant des pieds.

– Si on ne peut plus rigoler, baragouiné-je.

Très bas. Pour ne pas être entendue.

– Quoi ?

Ah oui. J'avais oublié que ma mère était The Sentinel.

– Rien, rien, fais-je, dans un accès de lâcheté assorti d'un sourire angélique.
– Mouais.

Elle aussi se retient de rire pendant que je repose la cafetière à moitié vide. Autour de nous, le brouhaha des conversations forme un fond sonore rassurant. J'attrape une nouvelle assiette à travers le passe-plat. Burger frites : un grand classique ! Avec ma mère, nous proposons une cuisine familiale et nourrissante à nos clients, souvent exténués après une dure journée de travail. Ouvert après le décès de mon père dans un accident de travail, l'établissement est très apprécié des habitants du coin – même si nous sommes sur le point de fermer nos portes. Entre les charges, les factures et les ardoises de certains piliers, la trésorerie n'est guère brillante.

Stop. Je ne dois pas penser à ça.

Pas maintenant. Pas en plein service.

– Ton maxi burger, Clarence ! annoncé-je en naviguant entre les tables.

Ici, tout le monde se connaît, comme dans une grande famille. J'appelle tous les clients par leurs prénoms et les fréquente depuis ma plus tendre enfance. Par exemple, je sais que M. Miller ne rentre pas chez lui pour éviter d'encourir les foudres – et le rouleau à pâtisserie – de sa redoutable épouse. Je sais aussi que Miss Marlowe, notre fan de burger taille XXL avec supplément fromage, ne supporte plus ses voisins trop bruyants. Et que le pasteur Jim vient surtout pour surveiller ses ouailles. Ne suis-je pas née à Lac Flambeau, au milieu de cette petite communauté ? Et j'ai parfois l'impression que je ne quitterai jamais la ville.

#frustration

Oh ! J'adore les gens, j'adore le café et bosser en famille depuis la fin du lycée. Mais quand même, vivre toujours au même endroit sans jamais voir le monde… c'est un peu triste, non ?

– Cali ! Tu me donnes un coup de main ?

Pas le temps de respirer !

Cette fois, c'est la voix grave de ma grand-mère, fumeuse invétérée et ancienne joueuse de poker professionnelle (du moins, c'est ce qu'elle prétend… et autant dire tout de suite qu'elle ment) qui m'interpelle. Essuyant mes mains dans le tablier noué autour de ma taille, par-dessus mon jean, je regagne le comptoir où Bette est juchée sur un haut tabouret près de l'entrée des cuisines.

– Tu gênes le passage ! lui fait remarquer ma mère, occupée à dresser une addition.

Sa propre mère hausse les épaules, magnanime.

– Je ne gêne jamais personne, voyons ! Je suis tellement discrète !

J'essaie – mais vraiment, j'essaie – de ne pas rire. Car ce soir, ma grand-mère a choisi de porter l'un de ses incroyables pulls parsemés de paillettes et un pantalon en cuir noir ultra-moulant.

– Tu peux me passer mon paquet de Morley ? me demande-t-elle, la paume déjà tendue.

Elle est occupée à faire une réussite et retourne ses cartes les unes après les autres avec dextérité. Je croise les bras, déterminée.

– Ne compte pas sur moi pour t'empoisonner !

Ma grand-mère me coule un regard de reproches.

– Ce n'est pas à mon âge que je risque grand-chose, tu sais !
– C'est une question de principe.
– Tu me fais la morale comme ta mère maintenant ? s'indigne-t-elle.
– Oui, confirmé-je. Exactement.

Trop paresseuse pour quitter son siège et chercher elle-même ses cigarettes, Bette finit par pousser un soupir résigné en plaçant sa carte au bon endroit.

– De toute manière, je ne t'ai pas demandé de venir pour ça. Approche, ajoute-t-elle en me faisant un petit signe.

La curiosité piquée au vif, je tends l'oreille vers ses lèvres, ourlées d'un crayon et d'un rouge écarlate de femme fatale.

– Regarde à quatre heures… me lance-t-elle, la bouche en coin.

Je me tourne dans la direction indiquée, aussi discrète que possible.

– Tu as vu le spécimen ? continue ma grand-mère en agitant les sourcils comme si elle avait dégoté une belle prise à la pêche.

Sauf qu'elle parle d'un homme. Évidemment.

– J'ai vérifié, il ne porte pas d'alliance. Qu'est-ce que tu en penses ?
– Mamy ! m'outré-je.

Apparemment, elle s'est encore mis en tête de me caser. Jugeant mon célibat inadmissible – et incompréhensible – ma grand-mère n'hésite jamais à me jeter dans les pattes du premier type venu.

– Il a au moins quarante ans !

Et moi, vingt….

– Il ne faut pas trop faire ta difficile, ma chérie. Il a encore tous ses cheveux.

Il est vrai que la population des environs est généralement âgée en moyenne de plus de soixante ans – et pourvue de bedaines et calvities dans 80 % des cas…

Glamour et paillettes au programme.

– N'importe quoi ! Je n'inviterai pas ce type à sortir avec moi ! m'exclamé-je.
– Une belle fille comme toi ne devrait pas être seule. C'est… c'est…

Elle suffoque en cherchant ses mots.

– … inconcevable ! clame-t-elle. Et tu devrais prendre en compte mon avis. Je suis la plus grande experte ès relations sentimentales de l'État. Je te rappelle que j'ai été mariée quatre fois !

Je lui coule un regard moqueur.

– Et tu as divorcé quatre fois.

Bette m'adresse un signe du genre « Oh ça ? Ça ne compte pas ! ». Si bien que nous finissons par éclater de rire tandis qu'un client lève déjà le bras dans ma direction. Fin de la récréation !

***

Seule dans la salle déserte, je recompte les recettes du jour, un pli soucieux en travers du front. Mais j'ai beau manipuler les comptes dans tous les sens, elles ne suffisent jamais à couvrir nos frais. La journée n'a guère été brillante ! À cette heure, tous les clients sont partis, tout comme ma mère et ma grand-mère, rentrées chez elle. Habitant dans l'une des chambres au-dessus du café, je m'occupe toujours de la fermeture, même si je redoute de plus en plus ces tête-à-tête avec mes idées noires.

– C'est pas vrai ! fais-je entre mes dents.

Je referme sèchement le tiroir-caisse. Comment allons-nous faire ? D'après la comptabilité de ma mère, nous déposerons le bilan en janvier, juste après les fêtes de fin d'année. Pas étonnant que je n'aie plus envie de célébrer Noël ! Dire qu'enfant, j'adorais cette période de l'année, à l'instar de mon père, adorateur des sapins surchargés et des déguisements ringards de Santa Claus.

Papa, tu me manques tellement.

Refusant de céder à cette vague de mélancolie, je retire mon tablier et relève mes longs cheveux en une haute queue-de-cheval. Je n'aime pas me laisser aller. J'ai toujours été une optimiste, une battante… mais j'ignore comment nous sortir de cette impasse. Ma mère va perdre son travail – et moi aussi. Par ricochet, habitant dans l'une des chambres au-dessus du café, je vais aussi me retrouver sans toit au-dessus de la tête. Heureusement, ma meilleure amie a promis de m'héberger durant les premières semaines…

Licenciée. Sans domicile. Voilà une excellente façon de commencer la nouvelle année !

Par acquit de conscience, je passe un dernier coup de torchon sur le comptoir briqué. Je soulève au passage mes cours de psychologie, ouverts à côté de moi. Je dois potasser en prévision des prochains examens. Car si je travaille comme serveuse depuis deux ans, je poursuis aussi mes études par correspondance. J'ai toujours été passionnée par l'esprit humain et son fonctionnement, au point de vouloir y consacrer ma vie future. Mais pour le moment, pas toujours facile de concilier toutes mes activités !

– Un coup de balai et je vais me coucher ! dis-je à voix haute.

Puis, levant les yeux au ciel :

– Et maintenant, je parle toute seule… ça ne s'arrange pas !

Usant mes dernières forces après des heures debout à servir les clients, je nettoie sous les tables et autour des tabourets. Sans oublier le coin du juke-box, cassé depuis maintenant trois semaines – dommage que nous n'ayons pas les moyens de le faire réparer ! J'adorais les vieux standards d'Elvis

Presley ! Même si j'étais la seule. Je soupçonne d'ailleurs Bette d'avoir célébré dignement la panne en trinquant avec ma mère, trop heureuse de ne plus entendre le King.

Elles n'ont jamais eu de goût.

– Merde !

Cognant le meuble près de la porte d'entrée avec le manche de mon balai, je manque de renverser tous les bibelots exposés dessus et rattrape de justesse une grosse boîte rouge. Ouf ! Je viens de sauver la *wish box* que j'ai moi-même installée à l'occasion de Noël pour les clients – une sorte d'urne dans laquelle tous nos habitués peuvent déposer leurs vœux à l'occasion des fêtes. On peut demander n'importe quoi. Gagner au loto arrive en tête. Puis viennent les vacances aux Bahamas, la réussite scolaire… et passer dans le talk-show d'Ellen DeGeneres.

Oui, ma grand-mère aussi a fait un vœu !

– Et moi, alors ?

Bien sûr, ça ne marche pas. Bien sûr, ça ne sert à rien. Pourtant, je m'empare du bloc-notes laissé à disposition des clients et hésite, la mine du stylo au-dessus de la feuille. Je jette un regard au café où je n'ai pas dressé de sapin. D'ordinaire, je concocte un décor à faire pâlir les New-Yorkais et leur arbre du Rockefeller Center. Devenu une attraction locale, notre commerce croule sous les guirlandes, les boules et les couronnes de houx… mais cette fois, je n'ai pas le cœur à la fête.

– Je voudrais…

Je ferme les yeux avant d'écrire mon souhait.

– … un miracle ! finis-je dans un souffle.

Je glisse le papier dans la boîte. Ça ne coûte rien d'essayer.

***

– Viking !

Mon gros labrador pousse un jappement digne d'un chiot en jouant dans la neige. Petite précision : il a douze ans et demi.

– Reste ici !

Sans m'écouter, il s'éloigne davantage et transforme son museau en chasse-neige pour dessiner de longues lignes sur l'épaisse nappe blanche. Notre café a été bâti à la sortie de la ville, à l'orée d'une immense forêt de conifères. À nouveau, je siffle pour le rappeler à l'intérieur avant de fermer le rideau de fer et de verrouiller toutes les issues pour la nuit. Dehors règnent d'épaisses ténèbres, à peine repoussées par la lampe au fronton du café.

– Tu as fait pipi ! crié-je, aussi autoritaire et impressionnante que Oui-Oui. Maintenant, tu rentres !

Au lieu de revenir vers moi, mon gros compagnon s'immobilise à dix mètres de la forêt, aux aguets. Surprise par son attitude inhabituelle, je fronce les sourcils et contemple à mon tour les arbres. Aucun bruit ne s'élève – ni chant d'oiseau, ni crissements de la neige sous le pas d'un animal nocturne. Le temps semble suspendu, comme si la nature elle-même retenait son souffle. Il y a quelque chose dans l'air. Quelque chose d'anormal. Je frissonne, les bras serrés contre moi, tandis que le vent agite les cimes, les faisant dangereusement pencher. Pins, érables et chênes forment un rideau opaque, impossible à percer. Du moins, pour moi. Car Viking lâche un aboiement en guise d'avertissement.

Ne pas penser à Vendredi 13.

Ne pas penser à Charles Manson.

Ne pas penser à un clown (si, les clowns font peur).

– Viking ! appelé-je, sans quitter des yeux les branchages inextricables.

C'est alors que je la vois à mon tour. La forme noire. Là. Dans les bois. Plaquant une main sur ma bouche, je retiens un cri. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Frissonnant dans mon anorak, je distingue clairement une silhouette entre les troncs. Il y a quelqu'un dans les bois ! Mais qui peut se promener à cette heure par moins dix degrés ? À moins que je n'aie rêvé ? Une seconde plus tard, je ne discerne plus rien. Tiraillée entre crainte et curiosité, j'hésite avant que mon chien ne tranche pour moi en s'élançant dans la forêt.

– Eh, merde !

À toute vitesse, je rentre dans le café, attrape la grosse lampe de poche rangée sous le comptoir et me précipite dehors sans prendre le temps de verrouiller la porte. Tout en courant, je remonte la fermeture de ma parka rouge.

– Attends-moi, Viking !

Mes bottes s'enfoncent dans la neige jusqu'aux chevilles. Sans cesser de cavaler, j'allume le faisceau de ma torche pour éclairer les environs… et aperçois les fesses de mon chien entre deux arbres. Il est en position de jeu, les pattes avant tendues et le derrière en l'air. Que fabrique-t-il ?

– Vi…

Je m'interromps brutalement. Un homme. Il y a un homme avec lui. Sidérée, je braque ma lampe dans sa figure et l'inconnu lève un bras devant lui pour se protéger, une épaule appuyée à un sapin. J'ai la nette impression qu'il ne tient pas debout. Et sans discerner ses traits, je remarque qu'il ne porte ni manteau ni bottes par ce froid glacial – seulement un pull noir et un jean ! J'écarquille les yeux alors qu'il émet un gémissement en titubant vers moi… avant de s'effondrer à mes pieds, dans la

neige.

2. Vagabond

– Monsieur ?

Agenouillée dans la neige qui transperce mon jean, je repousse les cheveux châtains de l'inconnu. Il a perdu conscience devant moi. Mon chien, lui, s'en va respirer plus loin un tronc d'arbre comme si nous n'existions plus.

Merci pour la solidarité.

– Monsieur, vous m'entendez ?

Avec soin, je place ses mèches mi-longues et soyeuses derrière ses oreilles, découvrant de petites égratignures sur son visage plongé dans l'ombre. Certaines plaies saignent encore mais semblent superficielles. J'aperçois également d'autres entailles au niveau du cou, en écartant son col roulé.

– Monsieur, s'il vous plaît ! fais-je, plus fort.

De plus en plus inquiète, je passe mes doigts sur ses joues gelées. Cet homme a dû avoir un accident et rester un sacré bout de temps dans le froid, malgré sa tenue parfaitement inadaptée à nos contrées. Que s'est-il passé ? Enveloppée par les ténèbres, je plisse les yeux et dirige ma lampe de poche vers sa tête pour tenter de discerner ses traits. Il a l'air jeune – et pas mal… même si je peine à discerner grand-chose dans les ténèbres.

– Monsieur !

Je ne vais quand même pas le gifler.

– Répondez-moi !

Ce n'est pas du tout ce qu'il m'inspire…

– Réveillez-vous ! crié-je à plein volume, au point que Viking se retourne, cessant son exploration forestière.

Plantant mes doigts dans ses larges épaules, je le secoue doucement par crainte d'agrandir ses plaies. Je suis censée l'aider, pas l'achever ! Je vois alors ses longs cils noirs tressauter avant qu'il n'ouvre les yeux, aspirant un peu d'oxygène par la bouche comme au sortir d'une interminable apnée.

– Où…

Sa voix se brise dès le premier mot.

– Chut, n'essayez pas de parler, lui dis-je pour l'apaiser. Je vais essayer de vous ramener à l'intérieur.
– Où sommes-nous ? insiste-t-il.

Il a un timbre rauque, un peu cassé, et incroyablement sexy.

Merde ! Je dois être célibataire depuis trop longtemps…

– Dans la forêt autour de Lac Flambeau. Vous avez eu un accident ?
– Je…

Il tente maladroitement de se relever, en plantant un genou dans la couche de neige, et vacille à nouveau. Anticipant sa chute, je passe un bras autour de son torse et le retiens de justesse. Le pauvre semble encore dans les vapes.

– Laissez-moi vous aider.
– Je… non…
– Vous tenez à peine debout ! lui fais-je remarquer.

Puis je me relève en l'entraînant tandis qu'il s'appuie en partie sur moi.

C'est fou ce qu'il est lourd ! Il a des muscles en béton armé ou quoi ?

Tout en tirant la langue, je m'ébranle la première et l'entraîne à pas lourds dans mon sillage. Viking nous ouvre la voie – quand il ne s'arrête pas pour faire un petit pipi.

Tranquillou.

– Ce n'est pas loin, murmuré-je, à bout de souffle.
– Je… suis… désolé… articule-t-il à l'orée de la forêt.

Collés l'un à l'autre, nous prenons la direction du café, à la porte grande ouverte. Mon inconnu tremble contre moi, congelé par sa mésaventure dans le froid nocturne. Tant bien que mal, j'essaie de le réchauffer en frottant sa peau à travers son pull en laine. Mais il claque toujours des dents en franchissant le seuil et se laisse tomber sur le premier tabouret à sa portée. Parce qu'il manque de perdre l'équilibre, je tends les bras pour lui éviter une mauvaise chute. Il n'a pas l'air brillant. Je passe ensuite derrière le comptoir et attrape une bouteille de whisky pour lui servir un shot.

– Buvez ça !

Ses mains se referment gauchement sur le verre, raidies par le froid. Intervenant aussitôt, je l'aide à le porter à ses lèvres, mes doigts par-dessus les siens. Sans que je sache vraiment pourquoi, ce contact me noue l'estomac. Et mon invité vide le fond ambré en renversant la tête en arrière. Une seconde plus tard, des couleurs réapparaissent sur ses joues.

– Merci… je…

Il s'apprête à ajouter un mot mais vacille sur son siège. L'alcool était-il trop fort pour son organisme affaibli ? Me précipitant vers lui, j'enroule un bras autour de sa taille malgré mon embarras croissant à toucher un parfait inconnu.

Mais alors vraiment parfait.

Le rouge me monte aux joues et j'échange avec lui un regard – notre premier vrai regard, inexplicablement intense. Je cesse de respirer, comme si on m'avait coupé l'oxygène. Derrière le comptoir, mes jambes ne répondent plus tandis que je le fixe sans plus prononcer un mot. Il est…

Waouh.

Je déglutis avec peine, surprise par la délicatesse de son visage. Front haut, nez droit, bouche charnue, peau lisse et rendue légèrement blafarde par les températures négatives : ce mec est une bombe !

Non mais à quoi je pense dans un moment pareil ?!

Je remarque surtout ses yeux bleus – du plus beau bleu imaginable. Très pâle. Et d'une pureté ahurissante.

– Vous ne pouvez pas rester ici, fais-je d'une voix enrouée. Je vais vous conduire à l'étage.
– Je ne veux pas déranger, articule-t-il, la bouche sèche.
– Suivez-moi et ne dites pas de bêtises !

Les escaliers ne sont pas une partie de plaisir. À chaque marche, mon blessé titube et nous nous retrouvons flanc contre flanc, presque soudés l'un à l'autre. Une proximité qui ne manque pas d'accroître mon trouble.

– Par ici, dis-je en ouvrant la porte d'une des chambres réservées à la location.

Il y a bien longtemps qu'aucun client ne les utilise plus. Dans un dernier effort, nous atteignons le lit où mon compagnon s'écroule littéralement, incapable de résister plus longtemps. Je mesure soudain la force qu'il a dû déployer pour ne pas s'effondrer et s'appuyer entièrement sur moi. Étendu sur le dos, il ferme les paupières.

– Monsieur ?

Pas de réponse. Je crois qu'il a perdu connaissance.

– Monsieur… je…

Je bafouille comme une collégienne, penchée au-dessus de lui. Viking en profite pour monter sur le lit à côté de lui, tourner sur lui-même et se coucher en boule comme s'ils se connaissaient depuis

toujours. À l'aise.

– Je vais retirer vos vêtements, le préviens-je.

Assez maladroite, je soulève le lainage noir et son sous-pull.

– Ce n'est pas pour vous reluquer, hein ! précisé-je, le visage en feu.

Heureusement qu'il est évanoui et qu'il ne peut pas m'entendre ou voir ma tête. J'arbore une belle teinte écrevisse en découvrant sa musculature sportive… avant de me ressaisir. Ce n'est pas le moment de jouer les voyeuses ! Retirant mon propre anorak, je le lance sur une chaise et retrousse les manches de mon sweater.

– Vous êtes bien amoché, murmuré-je.

De petits éclats de verre se sont fichés dans sa peau. A-t-il été victime d'un accident de voiture ? À moins qu'il n'ait sauté par une fenêtre ? Je l'enveloppe d'un long regard, focalisé sur les légères entailles et sa peau bleuie par une longue exposition au froid. Puis je pars récupérer la trousse de premiers secours dans la salle de bains contiguë. Munie de compresses, d'une bouteille d'alcool à 90° et d'une pince à épiler, je me courbe au-dessus de lui afin de retirer tous les éclats un par un. Par chance, ils ne sont pas trop profondément enfoncés dans ses chairs.

– Et vous êtes très sexy, ajouté-je, en retirant le dernier.

Je le dépose avec les autres sur le rebord de la table de chevet. Bien sûr, c'est le moment qu'il choisit pour rouvrir les yeux.

– Que… quoi ? balbutie-t-il, sonné.
– Euh… rien, rien !

Mourir.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? insiste-t-il.

À son petit sourire en coin, je suis à peu près certaine qu'il m'a entendue.

– Moi ? Je n'ai pas parlé, réponds-je, l'air terriblement coupable. Je… je vais appeler le docteur. Ne bougez pas !

Et je m'enfuis lâchement vers le téléphone.

***

Quelques minutes plus tard, le docteur Williams ausculte mon mystérieux inconnu d'un air concentré. Je me tiens derrière lui – si près que je gêne certains de ses mouvements. Cela n'a aucun rapport avec mon intérêt pour le patient. Aucun. Je suis juste une hôtesse attentionnée.

– C'est grave ? demandé-je, nerveuse. Vous pensez qu'il doit aller à l'hôpital ?

Appuyé contre les oreillers, le malade me jette un regard amusé – un regard bleuté qui me fait perdre un instant l'usage de la parole ! Le médecin en profite aussitôt pour placer un mot. L'avantage de vivre dans une petite ville, c'est que nous sommes tous voisins. Logeant trois rues plus loin, le praticien a débarqué au café en moins de cinq minutes avec sa trousse en cuir.

– Ce sont des blessures superficielles… et elles ont été bien désinfectées.
– Il faut remercier mon infirmière, sourit mon inconnu.

Je rougis un peu.

– Il s'est quand même évanoui, interviens-je.
– Hypothermie, m'explique le médecin avant d'écouter son rythme cardiaque en promenant son stéthoscope sur son torse.

J'aurais dû faire médecine.

– Combien de temps êtes-vous resté dans le froid ? enchaîne M. Williams.
– Je ne sais pas… j'ai eu un accident de voiture…

Le beau brun hésite, sans doute à la recherche de ses récents souvenirs. Commotionné, il ne semble pas avoir les idées très claires.

– J'ai loué une voiture mais ses pneus n'étaient pas équipés de chaînes, explique-t-il. Je ne m'attendais pas à ce que les routes soient si mauvaises.

Ses yeux en amande, au bleu tranchant, se perdent dans le vide, renouant avec le fil de sa mémoire. J'ai l'impression qu'un film défile devant lui.

– La voiture s'est mise à patiner, enchaîne-t-il, concentré. Je suis sorti de la route et j'ai percuté de plein fouet un arbre. Ensuite, j'ai dû perdre connaissance quelques minutes. Quand je me suis réveillé, je suis sorti pour marcher et trouver de l'aide. J'étais en pleine forêt, perdu nulle part…
– Nulle part, souris-je, amusée. C'est une excellente définition de Lac Flambeau !

Le docteur Williams s'esclaffe.

– Lac Flambeau ? répète mon bel inconnu.

Une ombre passe brièvement sur ses traits. Sans doute n'était-il pas en état de m'entendre tout à l'heure, dans la forêt, lorsque je lui ai parlé…

– Où alliez-vous ? l'interroge le médecin.
– À la frontière canadienne, rétorque-t-il après un bref silence. Je rends visite à ma famille pour les fêtes.

– Eh bien, vous allez devoir attendre quelques jours ici. Vous avez attrapé une angine et je vous déconseille de sortir dans cet état. Pour le moment, vous avez surtout besoin de repos et de ne pas vous exposer à notre météo catastrophique, précise le médecin dans un sourire.

– Mais je…

Il semble embarrassé et je crois en deviner la raison. Certaine qu'il ne sait pas où aller – et qu'il n'a peut-être pas l'argent pour louer une chambre d'hôtel – je vole à son aide. Cet homme m'a tout l'air d'être un vagabond, ou au moins un homme déboussolé. Sans cela, que faisait-il sans manteau en plein hiver, à errer en solitaire au cœur de la nuit ?

– Vous pouvez rester ici pour la nuit.

Il secoue la tête, farouche.

– Je ne peux pas vous demander ça.

– Ces chambres sont toujours vides. Vous ne dérangez pas, lui assuré-je, souriante. Comment vous vous appelez ?

Nos regards se croisent. Intensément. Et à cette seconde, c'est comme s'il ne parlait qu'à moi dans la pièce. Comme si nous étions seuls.

– Liam.

Sexy.

Comme lui.

– Moi, c'est Calista.

Je ne reconnais pas ma voix, toujours enrouée, toujours différente. À croire que je souffre aussi d'une angine !

– Vous devriez accepter l'offre de Cali, confirme le docteur avec un clin d'œil. Nous vivons peut-être au milieu de nulle part, mais nous sommes des gens accueillants !

Tout en parlant, il range ses instruments dans sa sacoche en cuir, sans doute impatient de rentrer chez lui à cette heure tardive. Liam le remercie en serrant sa main avec une petite grimace de douleur. Et sur le seuil, je récupère l'ordonnance de M. Williams avant de fouiller dans mon sac pour le payer.

– Merci, Cali.

Puis, sur le pas de la porte :

– Surtout, veille à ce qu'il ne sorte pas.

J'acquiesce. Pas d'inquiétude. Cet homme sera prisonnier. À mon retour dans la chambre, Liam est à moitié assoupi, lessivé par les événements et la fièvre, mon gros chien toujours couché contre lui. Je ne peux m'empêcher d'admirer la beauté de son visage, découpé sur la taie blanche de l'oreiller. La finesse de son profil affole mon pouls, comme ses lèvres charnues et entrouvertes lorsqu'il exhale un long souffle régulier.

– Liam, vous voulez peut-être prévenir votre famille ?

Il rouvre un œil et je peux voir son corps se raidir, comme s'il était soudain mis sous tension. Il me répond d'ailleurs trop vite, mâchant presque ses mots :

– Non. Non, ce ne sera pas la peine.
– Vous êtes sûr ? fais-je en agitant mon portable dans ma main.

Il déglutit avec peine.

– Je… je suis trop fatigué. Je m'en chargerai demain. Mais merci beaucoup. Merci pour tout.

J'acquiesce avant de refermer la porte derrière moi, à peu près certaine qu'il me cache quelque chose. Une fois dans ma chambre, je m'adosse au battant… et tourne la clé dans la serrure, par prudence. Un inconnu ne dort-il pas à côté de moi ? Confusément, je sens pourtant que je n'ai rien à craindre de lui.

***

– Il est sexy, ton SDF ! me lance Bette en regagnant le rez-de-chaussée.

Je lève les yeux au ciel tandis que ma grand-mère me donne un petit coup de coude en passant à ma hauteur. Elle vient de rendre visite à Liam, en train de se reposer à l'étage, et s'installe au comptoir du café. Nous n'avons pas encore ouvert mais les premiers clients ne devraient plus tarder à affluer – sûrement à pied à cause des chutes de neige.

– Moi, je veux bien l'adopter ! ajoute-t-elle avec un clin d'œil très appuyé.
– Mamy !

Devant mon expression outrée, elle éclate de rire. Aujourd'hui, c'est elle qui porte mon tablier autour des hanches pour nous donner un coup de main aux fourneaux. Lenny, notre cuisinier, est coincé chez lui dans un village voisin. Impossible de prendre la voiture avec trente centimètres de neige au sol. Ma mère choisit ce moment pour sortir des cuisines avec un gros carton entre les bras.

– Tu as ressorti les décorations de Noël ? me demande-t-elle, l'air un peu perdu. Je croyais que tu n'avais pas envie de décorer cette année !
– Oui mais je me suis dit que ce serait sympa finalement, réponds-je, l'air dégagé. Pour les clients.

Bette me contemple derrière ses grosses lunettes qui accentuent encore le maquillage très foncé de

ses yeux.

– Et pour le SDF sexy…
– N'importe quoi ! clamé-je d'une voix aiguë.

Pourtant, j'avoue avoir envie de donner un esprit festif aux lieux depuis qu'il est arrivé, hier. Bette s'esclaffe, beaucoup trop perspicace à mon goût, tandis que ma mère pose une main sur mon bras.

– Si nous allions lui rendre une petite visite, d'ailleurs ? Il est temps que je le rencontre, moi aussi !
– Rince-toi bien l'œil, Jamie !

Échangeant un regard un peu navré avec ma mère, je récupère le plateau du petit déjeuner préparé pour Liam et monte avec elle les escaliers. Indécrottable grand-mère. Maman, elle, semble plutôt redouter que je ne loge un *serial killer* en puissance. Et lorsque je frappe du pied à la porte, elle se tient en recul. Pour sa défense, les hommes sont loin d'avoir toujours été prévenants avec elle. Chassant de mes pensées mon beau-père, j'essaie de ne pas faire tomber le plateau, assez chargé.

– C'est ouvert ! crie Liam.

À ma grande surprise, il est habillé et debout… même s'il est obligé de se raccrocher à la grosse commode en bois blanc pour rester vaillant. J'ai à peine le temps d'être choquée par sa taille. Durant son sauvetage, je n'avais pas réalisé à quel point il était grand !

– Vous n'auriez pas dû vous lever ! m'exclamé-je en me précipitant vers lui et en posant son repas sur la commode. Le docteur vous a dit de garder le lit…

Il retombe assis sur le matelas aux draps parfaitement tirés – un vrai lit « au carré » comme à l'armée. Il a également regonflé les oreillers et nettoyé au mieux la chambre.

– Je ne voulais pas abuser de votre hospitalité, précise-t-il. Et vous n'aviez pas à me préparer tout ça ! C'est beaucoup trop…

D'un geste de la main, il me désigne ses œufs au bacon, accompagnés de toasts, café et jus d'orange. Je redoutais qu'il ne meure de faim ! Et en l'aidant à se rasseoir, j'éprouve la même émotion à le tenir par les épaules, mon visage tout proche du sien tandis qu'il remonte ses jambes pour les étendre sur le couvre-lit en patchwork.

– Alors vous comptiez partir ? me fâché-je, très sérieuse.

Pas de réponse. Ma mère se rapproche en se raclant la gorge, peut-être surprise par notre étrange intimité. Moi-même, je peine à comprendre ce qui se passe. Un peu gênée, je m'empresse de faire les présentations et Liam se montre d'une correction parfaite, se répandant en remerciements auprès de ma mère – qui tombe sous le charme. Décidément, il conquiert toutes les femmes de la famille.

Moi comprise ?

Le courant passe bien entre eux et je m'étonne de sa galanterie lorsqu'il se précipite vers moi avant que je ne reprenne le plateau du petit déjeuner. Nous manquons de nous percuter devant la commode.

– Désolé, s'excuse-t-il en posant une main sur mon épaule.

Ses doigts me délivrent une petite décharge… délicieuse.

– Non, non, c'est moi, bredouillé-je.
– Non, insiste Liam, l'air grave. C'est ma faute, vraiment. Je suis navré.

Je rêve… ou nous sommes en train de faire un concours d'excuses ? Et Liam ne plaisante pas, les sourcils froncés et la mine grave !

– Je voulais vous aider, ajoute-t-il en s'emparant du petit déjeuner.

À l'évidence, le vagabond-gentleman a reçu une excellente éducation. Je l'observe pendant que ma mère lui propose à son tour de rester sous notre toit durant sa brève convalescence. Je ne sais rien de cet homme. Hormis son prénom. Pourtant, je lui fais assez confiance pour qu'il dorme dans la chambre contiguë à la mienne.

– Ma mère a raison, déclaré-je en l'entendant écraser une grosse quinte de toux dans son poing.

Il ne paraît pas en grande forme.

– Vous pouvez rester quelques jours. De toute manière, les routes sont impraticables à cause de la neige.

À nouveau, Liam plonge dans mes yeux. Et à nouveau, je retiens mon souffle, comme si le reste du monde était à l'arrêt.

– Je vous suis redevable, rétorque-t-il simplement.
– Ça veut dire que vous acceptez ?

Il hoche la tête – ce qui me remplit d'une joie un peu trop intense ! Ma mère acquiesce également, satisfaite. Elle ne semble plus craindre d'abriter Norman Bates.

– Parfait ! Eh bien, c'est réglé !

Et avant de nous quitter, elle ajoute sur le palier, en nous observant tour à tour comme si elle voyait quelque chose :

– Je suis certaine que votre présence va ramener un peu de joie ici !

Elle me jette un regard entendu, comme si elle me visait personnellement. Et je n'ai même pas le temps de l'interpeller – ou de la foudroyer du regard – qu'elle s'esquive en vitesse.

– Qu'a-t-elle voulu dire ? m'interroge Liam, amusé.
– Je n'en sais rien du tout !

Je veux changer de mère. Et de grand-mère.

Pour la première fois, Liam éclate de rire – un rire unique, grave, séduisant comme sa voix. En fait, je me demande ce qui n'est pas sexy chez ce type ! Dans son pull à col roulé noir, il me contemple avec des yeux brillants, trop intenses pour être soutenus. Et j'ai l'impression que l'air vibre entre nous. À moins que je ne me fasse un gros film ? Pourtant, à sa façon de me regarder, je jurerais que… Stop ! J'essaie de reprendre contenance.

– Je devrais y aller moi aussi. Profitez-en pour vous reposer un peu.
– Calista…

Sa voix m'arrête sur le pas de la porte.

– Cali, dis-je en me retournant. Tout le monde m'appelle Cali.
– Cali, répète-t-il.

Mon diminutif roule sous sa langue et le regard de mon vagabond me transperce, intelligent, presque aiguisé.

– Pourquoi faites-vous ça ? me demande-t-il.
– « Ça » quoi ?
– Héberger un type que vous connaissez à peine. Depuis que vous m'avez trouvé hier soir, vous n'avez cessé de m'aider sans demander la moindre contrepartie.

Je fronce les sourcils, perdue.

– Je ne comprends pas.

À son tour de m'observer d'un air incrédule. Je crois qu'il n'examinerait pas différemment une Martienne.

– Personne ne fait ça. Personne n'aide un inconnu sans rien exiger en échange.

Je secoue la tête.

– Si. Moi.

Lui aurais-je annoncé que j'ai commis dix meurtres et échappé de peu à la chaise électrique qu'il ne me regarderait pas plus bizarrement. Il semble si sidéré, si dépassé, que je me retiens de rire.

– Je pourrais être n'importe qui ! reprend-il, presque en colère. Quand vous m'avez ramené chez vous hier, j'aurais pu vous agresser, j'aurais pu être dangereux…

– Mais vous ne l'étiez pas.

Ma logique l'abasourdit encore plus. D'une main, je m'accroche à l'encadrement de la porte pendant qu'il croise les bras, de plus en plus désarçonné – et fâché. Comme s'il m'en voulait de lui avoir tendu la main sans réfléchir.

– Vous êtes complètement inconsciente ! Vous avez pris des risques inconsidérés !

– Regardez-vous ! fais-je avec un sourire en coin. Vous êtes en train de vous inquiéter pour moi alors que vous ne me connaissez pas. Finalement, nous sommes pareils.

Pris à son propre piège, il ouvre la bouche avant de la refermer, sans trouver une bonne réplique.

– Et puis si je n'aide pas quelqu'un pendant la période des fêtes, quand le ferais-je ? ajouté-je.

Sur ces mots, je referme doucement la porte. N'est-ce pas triste de penser que rien n'est gratuit en ce monde ? Qu'a-t-il pu arriver à Liam pour qu'il réagisse ainsi ?

3. Qui es-tu ?

– Déshabillez-vous.

Liam me regarde avec des yeux en soucoupe. Assis sur le lit, il repose l'un des livres prélevés à la petite bibliothèque de sa chambre – uniquement de vieux romans policiers qui appartenaient à mon père.

– Je vous demande pardon ?

J'avoue que dit comme ça, ça peut prêter à confusion…

J'essaie de ne pas me transformer en tomate tandis qu'il me contemple avec un sourire en coin. Je tiens entre mes mains une trousse de premiers secours et les médicaments achetés à la pharmacie après la fermeture du café.

– Vous devez vous déshabiller pour vos soins, reformulé-je.

Son sourire s'affirme. Lui ne semble pas du tout mal à l'aise. Au contraire, la situation paraît l'amuser. Ça en fait au moins un sur deux !

– Vous venez jouer les infirmières ?

Rouge brique. Rouge pivoine. Rouge-morte-de-honte.

C'est fou toutes les nuances qui existent.

L'eau claire de ses yeux se réchauffe, comme si sa froideur naturelle, sa distance permanente fondaient. Troublée, je lui tourne le dos pour déposer mes affaires sur le bureau en pin blanc, situé à droite du lit. Et son rire rauque m'accompagne tandis que je m'occupe les mains en sortant un paquet de coton lyophilisé. Ce type me met dans des états impossibles ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'en ai les paumes toutes moites.

– Ça ne durera pas longtemps, promets-je.

L'atmosphère me semble lourde, presque suffocante. Pourtant, la température doit avoisiner les moins dix degrés à l'extérieur ! Ça doit être la faute du chauffage. Je le pousse toujours trop fort en début de soirée.

Voilà. Incriminons les radiateurs.

– Je suis allée chercher la…

Ma voix s'étrangle au moment où je me retourne. Liam est torse nu, délesté de ses couches de vêtements. À mon corps défendant, je ne peux m'empêcher d'admirer sa musculature athlétique et sa peau pâle. Mes yeux courent sur les lignes longues et nerveuses de ses abdominaux avant de s'attarder sur ses biceps, marqués sans être épais. Il est foutu comme un dieu.

– Calista ?

J'entends sa voix… mais très loin.

– Hou, hou ! fait-il, en agitant une main devant moi, comme s'il tentait de me réveiller.

Je m'ébranle enfin.

– Hein ? Oui ! Oui ?

À nouveau, il s'esclaffe. Mais s'il vivait dans une minuscule ville uniquement peuplée d'hommes de plus de soixante ans, chauves et affligés de grosses bedaines, il comprendrait mieux !

– Et je vous ai déjà dit de m'appeler Cali ! me reprends-je en plantant les poings sur mes hanches, le sourire aux lèvres.

Non sans malice, Liam hoche la tête, sûrement conscient de l'effet qu'il produit sur moi. Me penchant au-dessus de lui malgré mes vapeurs, j'imbibe un coton d'alcool à 90° degrés pour désinfecter ses plaies.

– Vous n'êtes pas obligée de faire ça, me dit-il soudain, plus sérieux.
– Bien sûr que si.
– Je pourrais très bien me débrouiller seul, assure-t-il, impétueux.

Pas besoin de le connaître pour savoir qu'il en a l'habitude. Mais je hausse les épaules en nettoyant une petite blessure sur son épaule, presque à la base de son cou.

– Je n'en doute pas une seconde. Mais je suis là. Alors autant en profiter.

Il sourit malgré le picotement du désinfectant. À l'évidence, il n'est pas douillet !

– Vous m'encouragez à profiter de vous ? me taquine-t-il.
– Que… quoi ? bégayé-je.

Suspendant mon geste, je m'arrête de tamponner ses blessures.

– Quoi ? répété-je, telle une soprano à son échauffement. Pas du tout !
– Cali…

La belle voix grave de Liam me donne des frissons lorsqu'il s'empare de ma main. Ses doigts enveloppant les miens, glissant sur ma peau diaphane. Sauf que cette fois, je ne semble pas la seule à

ressentir la tension électrique. Une onde circule entre nous. De main à main. De peau à peau. Je baisse aussitôt les yeux tandis qu'il retire très vite sa paume chaude, laissant la mienne orpheline.

– Je plaisantais… achève-t-il, plus bas.

Durant quelques minutes, nous ne prononçons plus un mot. Je nettoie ses blessures sans avaler ma salive, mes doigts courant sur son torse. C'est à peine si j'ose respirer – et j'ai également l'impression qu'il retient son souffle. À moins que je ne délire ? Non, non, il y a quelque chose entre nous. De l'attirance ? Du désir ? Je jette un discret coup d'œil vers son visage mais il regarde droit devant lui, en direction du mur, comme s'il était seul.

– Laissez ! finit-il par dire.

Surprise par sa voix rauque, je sursaute.

– Je peux terminer tout seul, insiste-t-il, en arrêtant ma main.

Nos regards se croisent, brûlants.

– Vraiment.

Ses yeux flamboient à présent.

– Comment allez-vous atteindre le bas de votre dos ? ironisé-je.
– Je peux très bien tendre le bras, riposte-t-il d'un petit ton supérieur.

Je souris malgré moi.

– On fait le test ? lui proposé-je en lui tendant le coton.

Qu'il ne prend pas. Évidemment.

– Je n'ai pas envie de me tordre dans tous les sens devant vous.
– Comme si vous pouviez ! marmonné-je en reprenant ma tâche, non sans lever au passage les yeux au ciel.
– Ce n'est pas comme si j'étais gravement blessé !

Monsieur « Je-me-débrouille-tout-seul » veut sans doute avoir le dernier mot. Le choc de l'accident passé, le mystérieux Liam reprend peu à peu ses esprits. Et il a un peu l'air du genre « petit chef », ce que je trouve assez attirant ! Même s'il est loin d'avoir gagné la partie avec moi !

– Je n'ai plus qu'à vous étaler un peu de pommade.
– De la pommade ? Pour ces broutilles ?
– Ne jouez pas les gros durs ! Vous avez reçu des éclats de votre pare-brise dans votre corps.
– Les gros durs ? reprend-il, suffoquant.

Il semble indigné – ou vexé. J'éclate de rire en le regardant croiser les bras… quitte à faire davantage ressortir ses impressionnants (et appétissants) biceps.

– Excusez-moi de ne pas pleurnicher pour trois misères !

Je le contemple avec amusement. Sacré tête de mule.

– Le médecin prenait pourtant votre cas au sérieux !

Petit haussement d'épaules de l'intéressé.

– Vous, vous n'êtes pas du genre à avouer quand vous vous trompez, non ?

Il me contemple avec une pointe de condescendance.

– C'est peut-être parce que je ne me trompe jamais ?
– Bah voyons !

J'éclate de rire – et je devine qu'il se retient à grand-peine – avant de lui apporter ses derniers soins.

– Ce n'était pas si terrible, conclus-je en rangeant mes affaires.

Pas de réponse. Monsieur boude toujours. Ramassant son pull, je le jette dans le panier à linge de la salle de bains. Mais avant, je ne peux m'empêcher d'en caresser la matière. Elle est si douce, si agréable. On dirait du cachemire… ce que je vérifie d'un discret coup d'œil à l'étiquette. Burberry ! Pas mal pour un vagabond… Je fronce les sourcils mais en retournant dans la chambre, je ne pose nulle question. Si Liam veut parler, il le fera. Je ne compte pas le pousser à la confidence.

– Merci, me dit-il au moment où je regagne le seuil.
– De rien.
– C'est que…

Il s'interrompt comme si les mots passaient difficilement, coincés dans sa gorge. Au bord du lit, il me contemple avec gêne, passant une main dans ses cheveux châtains.

– Je n'ai pas vraiment l'habitude qu'on m'aide, concède-t-il.

Mon cœur se serre.

– J'avais deviné.

Puis, après un bref moment de gêne :

– Ne bougez pas. Je vais vous trouver un pyjama pour cette nuit. Ce sera plus confortable.

Je disparais dans le couloir, trop heureuse de quitter l'atmosphère suffocante de la pièce. Cet homme me fait perdre tous mes moyens ! Même si j'ignore qui il est, même si je ne sais rien de lui, il me touche comme personne avant lui.

***

Après avoir retrouvé l'un des pyjamas que nous prêtons parfois à nos clients qui passent la nuit ici, je retourne sur mes pas, traversant le corridor aux murs lambrissés. Au rez-de-chaussée, j'entends ma mère recompter la caisse en maugréant. Pendant que je m'occupe de Liam, elle a accepté de fermer la boutique pour moi. Devant la porte, je toque en tendant l'oreille.

– Entrez !

Je pousse doucement le battant et le découvre au milieu de la pièce, en train de reposer son livre dans la bibliothèque. Toujours torse nu, il habite la chambre de sa présence, sans me laisser la moindre chance.

J'approche en lui tendant le pyjama et nos mains se rencontrent sur le tissu, provoquant une décharge le long de mon bras. Et de son côté ? Nous ouvrons la bouche en même temps… au moment où d'autres voix s'élèvent en bas, remplaçant les nôtres.

Surprise, je me tourne vers le couloir. Ma mère n'est-elle pas seule en bas ? Je ne comprends pas. Un homme se fâche. Le ton monte tandis que je reconnais le timbre posé de ma mère.

– Excusez-moi, murmuré-je.

Je quitte les lieux, l'estomac noué. Car l'autre voix m'est familière, même si je suis persuadée de rêver. Ça ne peut pas être possible, ça ne peut pas être lui ! Je dévale les escaliers en m'arrimant à la rampe. Au fil de mes pas, les cris grandissent, mêlés aux grondements de mon chien.

– C'est ta faute ! hurle l'homme.
– Je t'en prie, calme-toi.

Ma mère paraît terrorisée. Déboulant dans le café, je la vois retranchée derrière le comptoir, auquel elle s'agrippe en faisant blanchir ses phalanges. Viking est à ses côtés, prêt à la défendre de ses crocs – mais quand même bien planqué.

– C'est ta faute si j'en suis arrivé là !
– Kurt, s'il te plaît…

Kurt. Kurt Ferguson. Mon ancien beau-père. Et l'homme qui battait régulièrement ma mère dès qu'il taquinait la bouteille.

Souvent, donc.

– J'ai tout perdu. Tu comprends ça ? s'écrie-t-il, sérieusement éméché.

Menaçant, il fait quelques pas vers ma mère, qui recule jusqu'à se cogner au mur garni de bouteilles et de bibelots. Elle manque de faire tomber les photos de nos meilleurs clients, exposées dans de jolis cadres colorés. Sur sa figure, je reconnais le masque de terreur qui se plaquait autrefois sur ses traits lorsque Kurt rentrait complètement ivre, prêt à lever la main sur elle.

– Ne la touche pas ! crié-je.

Faute d'avoir remarqué ma présence plus tôt, ils se tournent de concert, aussi étonnés l'un que l'autre.

– Ne t'approche pas d'elle ! fais-je en venant vers lui sans peur.

Du moins en apparence. Car à l'intérieur, je n'en mène pas large. Je sais combien cet homme peut se montrer violent, surtout sous l'emprise de l'alcool. Nous ne l'avons pas vu depuis deux ans – depuis le divorce de ma mère, en fait – mais il ne semble pas avoir changé. Son visage m'apparaît plus marqué, ses cernes plus noirs et ses yeux plus embués, plus perdus que jamais. Le temps n'a pas été clément.

– Tu crois que tu peux me donner des ordres ? me balance-t-il, agressif.

Il pivote dans ma direction, changeant immédiatement de cible et vient se planter devant moi. Je m'efforce de ne pas bouger d'un iota, refusant de reculer ou de lui montrer ma trouille phénoménale.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? dis-je, très calme.

Bon, OK : ma voix frémit. Mais mes yeux ne se dérobent pas, soutenant son regard sans vaciller. Et tant pis pour mes mains qui tremblent ! Je n'ai qu'à croiser les bras. Ma mère, elle, observe la scène, pétrifiée. Elle est si effrayée qu'elle ne parvient plus à réagir. Elle se contente de jouer les statues, impuissante à se défendre. Mon labrador ne bouge pas non plus, les oreilles en arrière, inquiété par tous ses cris.

– Vous vous en sortez bien, toutes les deux ! remarque mon ex-beau-père, sans répondre à ma question.

Ivre… mais pas assez pour perdre le nord !

– Vous gagnez bien votre vie, je parie ! siffle-t-il, les yeux étrécis.

J'émets un ricanement.

– Si tu pouvais dire vrai ! Mais toi non plus, tu n'es pas à plaindre. Avec ton cabinet d'architecte, les fins de mois n'ont jamais été difficiles…

Son regard se met à flamboyer. Il n'est plus qu'à dix centimètres de moi, si proche que je peux

sentir son haleine chargée de vodka dès la seconde où il ouvre la bouche pour cracher :

– J'ai été viré ! Tu entends ? À cause de cette salope… ajoute-t-il, en désignant ma mère du regard.

Je bondis, hors de moi.

– Surveille ton langage ! Tu n'es pas chez toi !

Et je pointe la porte de l'index pour lui désigner la sortie :

– Et maintenant, sors d'ici !

Je me fous de son histoire. Je me fous de son licenciement. Je me fous de lui. Je veux juste qu'il disparaisse, qu'il sorte de nos vies. Définitivement. Peu importe ce qu'il fait là – même si son coup d'œil vers la caisse enregistreuse me renseigne largement. Kurt avance vers moi, de sorte que nos poitrines se touchent. Beaucoup plus grand que moi, il est aussi beaucoup plus large et me domine de toute sa taille. Je n'ai aucune chance si nous en venons aux mains. Et il le sait très bien. Comme tous les lâches.

– Tu crois que tu peux faire ta loi ? gronde-t-il, menaçant.

Non. Pas exactement menaçant : prêt à me sauter à la gorge.

– Vous avez entendu ? fait soudain une voix grave.

Je me fige, à l'instar de Kurt, sidéré par l'intervention. Il n'a pas le temps de se retourner que Liam apparaît, marchant tranquillement vers lui. Il ne faut pas une seconde à mon beau-père pour le jauger. Or, il n'a pas une chance face à Liam, nettement plus athlétique – et prêt à en découdre, à en juger par son regard métallique. C'est la première fois que je vois mon vagabond dans cet état. Il semble… furieux. Littéralement hors de lui. Sauf qu'au lieu d'exploser, il émet des ondes de froid qui glacent l'atmosphère et me donnent la chair de poule.

– Qui c'est, celui-là ? siffle Kurt à mi-voix.
– Le type qui va vous foutre dehors dans une minute si vous ne dégagez pas sur-le-champ.

La voix est sans appel. Mais mon ex-beau-père semble hésiter malgré les yeux glacés de Liam.

– Je n'aime pas me répéter, balance Liam en descendant les dernières marches.

Il marche droit sur Kurt, l'air apparemment prêt à se battre… si bien que ce dernier recule, un pas après l'autre, jusqu'à regagner la porte, qu'il pousse en s'aidant de ses coudes, sans cesser de nous faire face. Et de surveiller Liam. Il a clairement flairé d'où venait le danger !

– Je reviendrai ! balance-t-il à ma mère.
– Nous vous attendons, riposte Liam.

Et le carillon retentit, marquant le départ de Kurt.

***

Quelques flocons de neige volettent dans l'air, s'accrochant à ma longue queue-de-cheval châtain. J'inspire l'air à pleins poumons. Il est coupant comme du verre mais j'ai désespérément besoin d'oxygène. Adossée au mur à l'arrière du café, j'essaie de recouvrer mes esprits. Pourquoi Kurt revient-il dans nos vies ? Au pire moment en plus !

– Je peux me joindre à vous ?

Liam se tient à l'angle de la bâtisse, un sourire interrogateur aux lèvres, comme s'il n'osait pas approcher.

– Bien sûr… mais je vous préviens, je ne suis pas d'humeur très joyeuse.
– Je m'en accommoderai, m'assure-t-il, sans perdre son sourire.

Franchissant la distance entre nous, il se juche sur le rebord d'une fenêtre, emmitouflé dans une parka prêtée par ma mère – et qui appartenait à mon père. Je la reconnais. Après une brève hésitation, il presse mon épaule entre ses doigts avant de la retirer rapidement, comme s'il n'avait pas l'habitude de ces gestes de réconfort… et encore moins d'en prodiguer. Je me tourne vers lui, la gorge nouée. Mes yeux se remplissent de larmes, même si je lutte pour ne pas les verser.

J'ai ma fierté.

– Je suis vraiment navrée que vous ayez assisté à ça.

Liam sourit avec douceur. Il n'a plus rien à voir avec l'homme si autoritaire qui a chassé Kurt un quart d'heure plus tôt.

– On vient de jeter à la porte un type dangereux et bourré. Je crois qu'on peut se tutoyer à présent.

Il parvient à me soutirer un sourire.

– OK.

Ma réponse semble le satisfaire et il plisse les yeux pour mieux m'observer. J'ai l'impression qu'il scrute la moindre de mes expressions. Peut-être s'attend-il à me voir craquer, prêt à intervenir ?

– Sans vous… sans toi, me reprends-je en me mordant la lèvre. Je ne sais vraiment pas comment je me serais débarrassée de Kurt. Merci.
– N'y pense plus.

Sa voix apaisante me fait du bien et me réchauffe sans que je puisse expliquer comment. Au-dessus de nous, les flocons continuent à tomber, saupoudrant la campagne alentour, déjà enfouie sous une épaisse couche blanche. Dans la nuit, je discerne mal les traits parfaits de Liam. Seulement ses yeux

clairs et son menton fin.

– Comment va maman ? interrogé-je enfin, en désignant le café derrière nous d'un petit coup de tête.

– Mieux, je crois. Elle est encore à l'intérieur et compte rester ici ce soir. Elle a parlé de dormir avec la grosse barrique qui vous sert de chien.

Je ris de bon cœur.

– Viking n'est pas gros. Il est enrobé.

Liam s'esclaffe avec moi, amusé par ma vigueur à défendre mon fidèle compagnon. Mais lorsque nos rires s'éteignent, le silence nocturne semble encore plus pesant. À mon tour, je saute sur le rebord de la fenêtre, m'asseyant près de mon séduisant vagabond.

– C'était mon beau-père, dis-je soudain.

Liam ne m'interrompt pas. Au contraire, il s'immobilise, comme s'il redoutait de m'effrayer ou d'arrêter le flot de mes confidences. Me confier à lui, sur un sujet si intime, me paraît presque… naturel.

– Mon ex-beau-père, rectifié-je. Ma mère a eu la force de divorcer il y a deux ans, après six ans d'un mariage catastrophique. Kurt la frappait régulièrement, dès qu'il avait un coup dans le nez – ou dès qu'une chose dans sa vie le mécontentait.

Mon regard se perd dans le vide, par-delà la barrière d'arbres ceinturant l'établissement.

– Ma mère a rencontré Kurt deux ans après la mort de mon père sur un chantier qu'il dirigeait…
– Je suis désolé.

Je tourne un peu la tête et devine à son seul regard combien il est sincère, peut-être même touché. A-t-il lui aussi perdu un de ses parents ? J'en jurerais tant l'ombre noircit ses yeux transparents. Il presse alors mon genou avec force, me transmettant une foule d'émotions d'un simple geste – compassion, tendresse, empathie…

– Merci, chuchoté-je, secouée. Kurt avait l'air d'un homme bien sous tout rapport, du moins sur le papier. C'était un brillant architecte, un type charmeur, plaisant en société, intelligent. Mais dans l'intimité, il a très vite montré un autre visage.
– Comment cohabitais-tu avec lui ?
– Tant bien que mal. Il n'a jamais levé la main sur moi. Ma mère y a veillé. Elle m'envoyait parfois dormir chez Bette, ma grand-mère…

Je me tais, incapable de poursuivre. Je redoute trop d'ouvrir la boîte de Pandore.

– Tu n'es pas obligée de parler, murmure Liam.

Son souffle me chatouille l'oreille. Il est proche, tout proche. Nos épaules se touchent et au moment où je me tourne vers lui, nos lèvres manquent de se frôler. Nous en restons interdits et le temps, le monde entier se suspendent. La neige cesse de tomber. Le vent de souffler. Les autres d'exister. Il n'y a plus que lui et moi sur le bord de cette fenêtre – et son regard bleu plongé dans le mien, impossible à fuir. La neige continue à tomber, parant nos chevelures de petits diamants.

C'est le moment.

Ce moment.

Mes paupières se ferment à demi lorsqu'il se penche lentement vers moi, centimètre après centimètre. Je le laisse venir à moi, en apnée. Mon cœur bat tellement fort, tellement vite, que je redoute qu'il ne l'entende. L'eau de ses yeux se trouble, comme agitée de vagues. Et nos lèvres se touchent. Sa bouche effleure la mienne en une caresse soyeuse. D'instinct, je noue mes bras autour de sa nuque tandis que Liam entoure ma taille, me rapprochant de lui, me collant à son torse en dépit de nos anoraks.

Sa bouche se fait plus insistante, plus autoritaire, plus exigeante. Et son baiser pudique, tout en retenue, devient passionné lorsque sa langue vient trouver la mienne. J'en soupire de plaisir, envoûtée par l'odeur de sa peau, virile et boisée. Les dernières traces d'un parfum de luxe ? Je n'ai guère le temps d'y songer alors que la tête me tourne. Nos langues, elles, se caressent, se nouent et se dénouent. Soudée à Liam, je m'abandonne à son étreinte.

– Cali… murmure-t-il en se détachant à peine de moi. Je… je suis désolé…
– Pourquoi ? m'étonné-je, le souffle court.

J'ai l'impression d'avoir couru dix kilomètres. À cloche-pied. Par quarante degrés. Ou d'avoir embrassé Liam.

– Je ne veux pas profiter de la situation, m'explique-t-il en chassant du pouce un flocon tombé sur ma joue. Tu es fragile, ce soir, et…
– Et ne dis pas n'importe quoi ! le coupé-je en appuyant mon front contre le sien. J'avais envie de t'embrasser.

Je ris.

– J'ai toujours envie d'ailleurs. Même si je ne sais rien de toi.

Liam se redresse comme si j'avais mis les pieds sur un terrain miné – ce qui est le cas, à l'évidence. À la seconde, il retrouve cette froideur qui ne le quitte jamais. On dirait qu'il cherche à tenir les autres à distance – et moi en particulier.

– Que fais-tu ici ? murmuré-je en détaillant son visage parfait comme si la réponse s'y trouvait.
– Je te l'ai déjà dit. Je devais rendre visite à ma famille au Canada. Des personnes que je n'ai pas revues depuis très longtemps.

Alors pourquoi ai-je la sensation qu'il ne me dit pas la vérité – pas toute la vérité, du moins ? Je le contemple intensément.

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demandé-je.

J'aimerais tout de même en apprendre davantage sur l'homme que je viens d'embrasser.

– Je…

Il hésite.

– Je travaille dans l'hôtellerie.

Voilà qui est très précis. Mais je me suis fait la promesse de ne pas le bousculer. Seulement de le connaître. Et de le comprendre.

– Qui es-tu, Liam ?

La question m'a échappé. Un instant, je crois même l'avoir pensée, et non prononcée à voix haute. Mais non. Mes paroles résonnent dans le silence ouaté. Et ses yeux se portent sur l'horizon, peut-être pour ne pas croiser les miens. Alors, d'une voix lointaine, presque détachée :

– Personne. Parfois, j'ai l'impression de n'être personne.

4. L'esprit de Noël

Les mains sur les hanches, je contemple les cartons qui me narguent sur le comptoir du café. Une longue journée de travail s'est écoulée dans le calme. Rien à signaler au bar. À cause de la neige, nous avons encore moins de clients qu'à l'ordinaire. Mon mystérieux invité a tout de même réussi à récupérer sa valise. Quant à sa voiture, elle est chez le garagiste de la ville mais inutilisable apparemment.

Même nos plus fidèles habitués refusent de traverser trente centimètres de neige pour un café *latte* et ma passionnante conversation ! Pas non plus de nouvelles de Kurt. Chassé par Liam, il s'est volatilisé.

Pfffft ! Envolé !

J'ignore où il loge – j'ai pourtant téléphoné au seul hôtel de la ville, dirigé par la meilleure amie de ma mère. Apparemment, mon ex-beau-père n'a pas réservé de chambre. Je l'imagine volontiers en train de cuver son vin quelque part… ce qui ne me rassure guère. Je ne doute pas qu'il reviendra. Or, nous n'avons guère les moyens d'installer une alarme ou ce genre de système de sécurité pour protéger les lieux. Ce type peut être pire qu'un chien avec son os. Et je sais de quoi je parle ! Tournant la tête vers Viking, je le regarde pendant qu'il s'acharne sur une cuisse de poulet en grognant.

– Tranquille, mon vieux ?

Il a coincé sa pitance entre ses pattes pour une meilleure prise. Une explosion nucléaire ne le distrairait pas de sa besogne. J'esquisse un sourire avant de défier à nouveau mes cartons avec un regard de tueuse digne de *Kill Bill* .

– Alors ? Qu'est-ce qu'on fait, nous ?

Oui. Je parle à des objets. Tout est sous contrôle.

– Je vous déballe ?

Une voix s'élève dans mon dos :

– Tu parles toute seule ?

Je fais un bond au plafond – la faute à Kurt et ses menaces. Descendant les dernières marches en étouffant une toux dans sa manche, il relève la tête avec embarras :

– Je ne voulais pas te faire peur, Cali…

Depuis ce matin, je sursaute dès qu'une porte claque ou qu'un client m'adresse la parole. Nombre de victimes à déplorer ? Deux tasses ébréchées et un café renversé sur mon pull. À part ça, je suis tout à fait calme. J'esquisse un sourire en lui faisant face. Et il est absolument canon dans son sweater à capuche gris, acheté dans une boutique voisine.

– C'est moi, désolée. Je suis un peu nerveuse.

Un peu ? Hum, hum…

– Tu penses encore à Kurt ?

Je réponds d'un hochement de tête. Depuis notre baiser, je n'ai pas croisé une seule fois la route de Liam, resté toute la journée dans sa chambre en raison d'une rechute. En plus, bloquée par mon travail, je n'ai pas pu lui apporter son déjeuner : ma grand-mère s'en est chargée. Que suis-je supposée dire ? Gênée, j'éprouve comme toujours le besoin irrépressible de parler. D'un coup de menton, je désigne les cartons posés devant moi.

– J'étais en train de me disputer avec eux !
– Avec des cartons ? s'étonne Liam, pragmatique.

Et un peu moqueur à en croire son sourcil arqué. Je lui décoche un petit regard supérieur.

– Parfaitement. Nous avions une conversation passionnante. En fait, j'hésitais à les ouvrir.
– Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

Passant derrière moi, il m'effleure et mon corps entier s'emballe à son contact, comme si j'avais mis les doigts dans une prise électrique. De son côté, il s'immobilise et je jurerais que sa pomme d'Adam monte et descend dans sa gorge. Est-ce à cause de moi ? Lui fais-je le même effet ? Bizarrement, il ne croise pas mes yeux.

– Des décorations de Noël, me reprends-je.
– Tu veux décorer le café ?

Enfouissant la main dans l'un des cartons, il en sort de petits personnages en bois destinés à embellir le comptoir. Un sourire amusé lui vient aux lèvres tandis qu'il manipule les bonhommes de neige et autres Santa Claus.

– Ils te plaisent ? demandé-je, touchée par son air… juvénile.
– Ils sont marrants, avoue-t-il.

Je le regarde une seconde, émue par l'éclat dans ses yeux clairs. Pourquoi cet homme me touche-t-il ? On dirait qu'il parle à mon cœur sans un mot, sans un geste. Et la confidence m'échappe sans que je réfléchisse :

– Je n'ai pas très envie de célébrer Noël cette année.

Liam reste silencieux un moment. Sans doute la fêlure dans ma voix ne lui a-t-elle pas échappé.

– Tu n'aimes pas les fêtes ?

– Si… concédé-je, du bout des lèvres. Je les adorais, surtout à l'époque où mon père vivait encore.

À mon tour, je déballe un carton pour en extraire des boules de toutes les couleurs : rouges, roses, blanches, bleues, dorées… malheureusement, je ne ressens plus la même émotion qu'autrefois.

– C'était la meilleure période de l'année ! Mon père était un dingue du réveillon. Et quand nous devions décorer le sapin, il réservait toute sa journée. Nous passions des heures à choisir le candidat idéal en forêt avant de le couper ensemble – je suis une pro de la hache, pour info.

– Je me le tiens pour dit, s'amuse Liam en levant les mains en signe pacifique.

– On le décorait ensuite jusqu'au soir. Le pauvre arbre croulait tellement sous les guirlandes qu'il tenait à peine débout !

Nouveau soupir. Du fond de l'âme.

– Et puis papa est mort sur son chantier. Un accident. Un stupide accident. Et Kurt est entré dans la vie de ma mère deux ans plus tard. Disons que la magie s'est envolée.

Liam me fixe intensément, comme s'il voyait au-delà des apparences. J'en détourne la tête, mal à l'aise.

– Pour couronner le tout, le café va bientôt fermer, ajoutai-je, dans un élan de sincérité incontrôlable.

Je perds tous mes moyens devant son regard d'eau pure. Au point de lui en dire plus qu'à n'importe qui.

– Nous déposons le bilan en janvier.

– Je suis vraiment désolé, Cali.

Je hausse les épaules comme si de rien était.

– C'est la vie. On s'adaptera.

Alors pourquoi me regarde-t-il comme s'il n'en croyait pas un mot ? J'en profite pour vider les cartons et ne surtout pas sentir ses yeux trop inquisiteurs – et trop intelligents. À nouveau, je tente de détourner la conversation.

– Et toi ? Tu aimes les fêtes ?

Petit coup d'œil en angle. À la seconde, la situation semble s'inverser. Au tour de Liam de paraître embarrassé, ou au moins sur ses gardes. Quel que soit son secret, il n'aime guère évoquer

son passé. Même les questions générales paraissent le perturber.

– Je… je ne les ai jamais célébrées, avoue-t-il.

Je manque de faire tomber par terre le délicat petit ange en cristal extrait d'une vieille boîte de chocolats transformée en rangement.

– Tu n'as jamais fêté Noël ?
– Jamais, m'assure-t-il simplement. Je n'aime pas cette période de l'année. En fait, je la trouve assez dure pour les gens qui n'ont pas de famille.
– Mais tu as des proches, toi !
– Bien sûr, oui. Évidemment, répond-il très vite.

Trop vite.

Plus les jours passent, plus je m'interroge sur ses proches, sur ses liens avec les autres. Je redoute qu'il ne soit très seul…

– C'est juste que je préfère travailler à ces dates-là. Par choix.

L'heure est grave. Un homme n'a jamais fêté Noël. Sur l'échelle de Calista Howard, c'est une urgence. Une urgence urgente !

– Il va falloir remédier à ce drame ! annoncé-je, très sérieuse. Prends donc les guirlandes et suis-moi !
– Quoi ? s'étonne-t-il.

Devant le comptoir, il m'examine avec surprise, cessant de tripoter la grosse étoile scintillante destinée à coiffer le haut d'un sapin.

– Tu vas quand même décorer le café ?
– Absolument.
– Ne te sens pas obligée de…
– Mais si ! On va s'éclater !

C'est presque un ordre. Avec un sourire en coin, Liam me suit à l'autre bout de la salle. Tout comme Viking, qui vient juste d'en terminer avec sa proie durement chassée à travers les forêts du Wisconsin (ou volée en cuisine). Et ensemble, nous commençons à donner un air de fête aux lieux. N'était-il pas temps ? Nous sommes déjà le 13 décembre ! Dire qu'autrefois, je décorais juste après Halloween !

Bientôt, les vitrines croulent sous les guirlandes, les couronnes de houx et les branches de gui. Liam semble vraiment s'amuser. Et nos rires résonnent entre deux aboiements mécontents – peut-être parce que je tente d'enrouler une guirlande autour du collier de ma pauvre bête ! Puis, pendant que je m'occupe d'allumer les néons, Liam expose tous les petits personnages en rang sur le comptoir. On

dirait un gosse. Et pour la première fois depuis longtemps, je sens la petite étincelle se rallumer au fond de moi. L'esprit de Noël renaît de ses cendres.

Ou une autre magie.

Plus ancienne. Plus puissante.

Une magie dont je ne veux pas m'avouer le nom.

***

– Plus haut ! m'exclamé-je, hilare.
– Comme ça ?

Liam me porte à bout de bras dans la grande salle – et il a une sacrée force !

– À gauche !
– Je fais ce que je peux… marmonne-t-il.

Mais il obtempère en esquissant un pas sur le côté pour m'aider à accrocher mon dernier ange au plafond. Grâce à ses muscles, je n'ai même pas eu besoin de prendre l'escabeau entreposé dans le garage ! Et en prime, j'ai l'impression de voler alors que ses mains chaudes semblent soudées à mes hanches. Ce qui n'est pas franchement désagréable. Les bras tendus au-dessus de ma tête, je parviens à installer l'ange.

– Tadam ! m'écrié-je.

Viking tourne autour de nous en battant de la queue, un peu inquiet par ce porté digne d'un concours de patinage. Liam me repose alors à terre comme si j'étais une plume. Depuis une heure, la tempête souffle derrière les fenêtres. Et nous embrassons la salle du regard.

– Pas mal, admet Liam.
– Pas mal ? répété-je, indignée. Nous avons créé une œuvre d'art, oui !

Des guirlandes électriques clignotent le long du comptoir et de la rampe d'escalier et de faux cadeaux enrubannés s'empilent près du juke-box cassé – lui aussi relooké avec des cheveux d'ange. Des grappes de boules pendent du plafond, répondant aux pères Noël en carton qui tapissent les murs. Sans oublier les innombrables bougies blanches disséminées çà et là. C'est canon !

– Tous les habitants du Wisconsin vont venir admirer notre travail, continué-je, enthousiaste. Tu verras, demain, il y aura une procession !

Liam éclate de rire.

– Si tu le dis !
– Homme de peu de foi ! répliqué-je avant de le snober.

Deux secondes. Parce que je ne suis pas capable de plus. Et indifférente à la neige en train de frapper les vitres, je lui adresse un sourire radieux. Pile au moment où les ampoules se mettent à bourdonner. Liam et moi levons la tête, interpellés par le bruit. Une seconde plus tard, nous sommes dans le noir complet.

Euh…

Un regard par la fenêtre m'avertit immédiatement que les autres maisons, beaucoup plus loin, sont également plongées dans les ténèbres. L'électricité a dû sauter dans tout le quartier. Peut-être même toute la ville. À Lac Flambeau, nous ne faisons pas les choses à moitié.

– C'est à cause du blizzard, murmuré-je.
– Ça arrive souvent ?

La voix chaude de Liam coule dans mon oreille. Sans que je m'en rende compte, il s'est placé derrière moi, son torse presque collé à mon dos. J'avale ma salive avec peine, troublée par sa proximité. Et par les mains qu'il pose sur mes épaules.

– Tout le temps. On a l'habitude. Ça devrait revenir demain matin, lui précisé-je. Par contre, pour le dîner, c'est mort…
– Comment ça ?
– On ne va pas pouvoir cuisiner.

Je lui jette un petit coup d'œil, discernant à peine son profil régulier dans les ténèbres environnantes.

– Tu plaisantes ? riposte-t-il, l'œil étincelant. Tu n'as pas besoin d'un four pour préparer un plat.
– Si tu le dis !
– Femme de peu de foi ! riposte-t-il, narquois.

Et, se dirigeant déjà vers l'arrière du café, il retrousse ses manches, prêt à relever le défi qu'il vient de se lancer à lui-même.

– Pendant que je te cuisine le repas du siècle, occupe-toi des bougies.
– Bien, chef !

Chef. Rien ne semble lui aller mieux. Car mon vagabond semble très habitué à donner des ordres – et à être obéi – à en croire son ton assuré. Amusée par la situation, je cherche les allumettes derrière le comptoir pendant qu'il sort des ustensiles, non sans siffloter au passage un air de musique classique – Tchaïkovski, je crois. Étonnant pour un homme sans domicile, ou au moins sans attache.

Qui es-tu, Liam ?

Bientôt, toutes les bougies se mettent à briller, diffusant une lumière tamisée à travers le café. Les flammes dansent, faisant surgir les meubles et les décorations du noir environnant. Je ne suis pas fleur

bleue mais… ah, c'est romantique ! Discrètement, je contemple Liam à travers la grande ouverture des cuisines. Une mèche de cheveux châtain foncé dans la figure, il est penché au-dessus d'une assiette. Très concentré, il ne dit pas un mot. Il se mord même le bout de la langue, comme si sa vie en dépendait. Je souris.

– Tu es du genre perfectionniste, toi !
– Pourquoi tu dis ça ? s'étonne-t-il sans même daigner m'accorder un regard.

Je me mords les lèvres pour ne pas rire.

– Oh pour rien…

Un quart d'heure plus tard, il revient avec deux assiettes à faire pâlir un restaurant cinq étoiles. Avec les impeccables manières d'un maître d'hôtel de palace, il dépose devant moi une coquille de saumon improvisée avec trois fois rien.

– Waouh ! Tu m'avais dit que tu travaillais dans l'hôtellerie, pas que tu étais chef étoilé ! C'est incroyable !
– Ça ?

Le pire ? Il semble vraiment surpris.

– Ce n'est pas grand-chose ! m'affirme-t-il, modeste, avant de brandir une bouteille de vin blanc prélevée à notre réserve. Je peux ?
– Avec plaisir !

Nous trinquons ensemble, éclairés par les bougies. Les yeux dans les yeux, nous buvons une première gorgée veloutée, installés sur les hauts tabourets du comptoir. Mon cœur bat plus vite. Parce qu'il est là, avec moi, pris dans cette tempête qui nous isole pour une nuit du reste du monde. C'est comme s'il n'y avait plus que nous sur terre.

Nous mangeons en silence, en nous lançant des regards par en dessous. Ou plutôt, je lui jette une œillade. Puis c'est son tour. À la dérobée. Je le vois seulement dans le miroir accroché à l'autre bout de la pièce. Il se passe quelque chose. Je le sens. De toutes les particules de mon être. Je ne peux pas inventer un truc aussi énorme.

– Tu veux autre chose ? me demande Liam.

De l'oxygène, s'il te plaît.

Je secoue la tête, timide. Il est tourné vers moi, une main sur son genou. Ombre et lumière se partagent son visage tandis qu'il m'observe intensément. J'ai l'impression de fondre comme de la cire ! Nos regards ne se lâchent plus. Mon cœur, lui, arrête de battre. Et ses lèvres charnues s'approchent à nouveau des miennes.

– Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, Cali, murmure-t-il.

Son souffle caresse ma bouche avant qu'il ne la capture, se l'appropriant avec une urgence croissante. Une bouffée du désir monte des tréfonds de mon corps, se répandant dans tous mes muscles comme une ondée brûlante. Ma langue danse avec celle de Liam, s'enroulant en une caresse sans fin. Lui pose une main sur ma joue avant de descendre lentement vers mon cou. Sa paume me semble brûlante. À moins que ce ne soit mon visage ? Et lorsque nous nous levons d'une même impulsion, son tabouret tombe par terre dans un bruit assourdissant… sans qu'aucun de nous ne réagisse.

Il n'y a plus que lui et moi. Et son corps contre le mien. Glissant les bras autour de sa taille, je me colle à lui comme si je voulais me perdre en lui. Mais n'est-ce pas le cas ? Un désir inconnu, presque animal, s'empare de moi. Liam a un goût viril, légèrement rehaussé par le vin – un goût à me faire perdre la tête. Mais il se détache de moi un instant pour coller nos fronts.

– Avant d'aller trop loin, je veux être sûr que tu en as envie aussi…

Quelle question !

– Je n'en ai pas l'air ? lui réponds-je, les yeux dans les yeux.

Un petit sourire lui vient aux lèvres, vite remplacé par le baiser brûlant que je lui donne à mon tour en le plaquant contre le comptoir. Agrippée à son sweater, je ne le laisse plus respirer. Et l'instant d'après, nous titubons à travers la pièce pour regagner les escaliers… et les chambres.

Nos deux corps n'en forment plus qu'un pendant que nous gravissons les marches une à une. J'ai l'impression de rêver, comme si rien n'était réel, comme si je flottais sur une mer tourmentée, emportée par mes émotions. Avec passion, je glisse mes doigts dans ses cheveux en l'embrassant à perdre haleine. Nos bouches, elles, continuent à s'affronter, encore et encore. Notre baiser ne cesse pas, même si je me tords la cheville à force de rester les yeux clos. Liam me rattrape de justesse, m'empêchant de chuter en m'étreignant contre son torse. Ma poitrine se colle à ses muscles à travers son sweater.

– Tu ne trouves pas qu'on porte beaucoup trop de vêtements ? me balance Liam d'une voix heurtée.

Je peux sentir son propre trouble à travers tous ses mots, tous ses gestes.

– Tu lis dans mes pensées, susurré-je.

Bouche contre bouche, nos paroles se mélangent en même temps que nos souffles, puis nos langues. L'ivresse se répand dans mes veines, enflammant tous mes sens. Je ne maîtrise plus rien. Et levant les bras, je l'aide à ôter son sweat, le faisant passer par-dessus sa tête avant de le balancer sur la moquette, en haut des escaliers. J'esquisse un sourire en voyant la tête ébouriffée de Liam. Toujours collée à lui, je le recoiffe de mes doigts, étreinte par l'émotion. Je le trouve touchant.

Profondément. Inexplicablement. Alors même que nous nous connaissons à peine.

Lorsqu'il plonge ses yeux clairs en moi, le sol semble se dérober sous mes pas. Prise dans sa chaleur, dans l'étau de ses bras, je perds totalement conscience de la réalité. Lui et moi. C'est tout ce que je vois. Heureusement, nous sommes seuls au premier étage. Il n'y a que nous dans le café – nous et ce désir énorme, foudroyant, en train de nous submerger, tel un raz-de-marée. Je frémis sous son index, lorsqu'il frôle ma joue et en redessine le contour sans me quitter du regard. Nous n'avons plus besoin de mots pour communiquer. Nos corps suffisent.

À mon tour, je retire mon pull, secourue par les mains impatientes de Liam. Il semble très pressé. Avec fièvre, il arrache presque les manches pour me délivrer… avant de remettre en place les mèches folles autour de mes joues et mon menton.

– Voilà qui est mieux… murmure-t-il.

Puis, se rapprochant de moi dans le couloir étroit, il effleure mes lèvres. Une fois. Deux fois. Comme s'il les picorait. À chaque caresse, mon cœur bondit vers lui.

– Beaucoup mieux…

Sa bouche descend le long de mon cou, le parsemant de baisers fugaces. Mon corps se pare d'une fine chair de poule. Liam, lui, glisse les mains sous mon fin sous-pull blanc, accédant à ma peau. Elle est brûlante. Soudé à moi, il caresse mon dos lentement, prenant tout son temps pour remonter le long de ma colonne vertébrale. Parcourue de frissons, je renverse la tête en arrière alors que sa langue trace un sillon de feu sur ma gorge. Les murs, le monde entier pourraient s'écrouler autour de moi que je ne les verrais pas.

– J'ai envie de toi, souffle-t-il à mon oreille avant d'en mordiller le lobe.

Ses doigts se font plus audacieux, en se faufilant sous la dentelle de mon soutien-gorge. J'en tressaille entre ses bras, cramponnée des deux mains à ses hanches. Je m'accroche aux encoches de sa ceinture… pour mieux la défaire, en tirant sur la boucle. Tous ces vêtements, c'est vraiment insupportable.

Vivons nus !

– Allons dans ma chambre, chuchoté-je en le tirant par son pantalon.

Jamais encore je n'avais osé dire un truc pareil à un homme. Mais ne me donne-t-il pas toutes les audaces ? Avec lui, je flotte en apesanteur. Et je recule pour qu'il avance vers moi, me suivant pas après pas dans le corridor. Plongeant dans mes yeux, Liam me fixe à me faire rougir ! Le bleu de ses yeux s'assombrit, muant en une nuit profonde. Et alors que nous traversons le couloir, il me déleste de mon sous-pull avant que je ne retire mes bottines en cuir, les abandonnant l'une après l'autre. Ses chaussures de marche suivent. Il ne me quitte pas du regard, découvrant ma poitrine ronde, mise en valeur par la dentelle noire de ma lingerie.

– Tu es tellement belle…

Il le pense. Je le lis sur son visage, dans le regard qu'il pose sur moi, hanté par ce même désir qui me harcèle. Je me sens à la fois tellement forte sous ses mains et tellement… vulnérable. Je me mets à nu. Vraiment. Et mes joues s'embrasent. Comme tout mon corps lorsqu'il me plaque contre la porte close de ma chambre en m'attrapant par les poignets, les épinglant de chaque côté de ma tête. À nouveau, il m'embrasse comme si nos vies étaient en jeu. Son parfum masculin m'enivre – celui de sa peau, de son être. Sa bouche me dévore pendant que ses mains impriment leurs marques dans ma peau, s'accrochant à mes hanches. J'ai la sensation de fondre devant lui, me laissant aller contre les muscles durs de sa poitrine.

– Tellement belle… répète-t-il avant de plonger vers ma poitrine.

Mon pouls s'accélère à mesure qu'il s'approprie ma peau, chaque parcelle de mon corps. Relâchant mes bras, il dégrafe mon soutien-gorge, ôte une bretelle après l'autre. Puis il pose les yeux sur mes seins, sur ma poitrine palpitante, déjà tendue par le désir. Il émet alors un râle rauque, les paupières mi-closes. Et du bout des lèvres, il s'empare d'un de mes tétons pour le sucer, l'avaler, le faire glisser sur sa langue. D'une main, il s'occupe de mon autre sein, le prenant au creux de sa paume avant d'en redessiner l'aréole rosée. Sous l'assaut des divines sensations, je pousse un soupir de plaisir. Sa bouche joue avec mes nerfs.

Prise de vertige, je passe les deux mains dans ses cheveux, tenant sa tête en le laissant descendre vers mon nombril. Y introduisant sa langue une seconde, il m'arrache un petit rire avant de s'attaquer au bouton de mon jean… et le baisser d'un seul coup sur mes chevilles.

Waouh ! Ça décoiffe !

D'autant qu'il me fixe droit dans les yeux, sans la moindre hésitation. Il sait exactement ce qu'il fait quand il m'aide à lever une jambe après l'autre. Je me retrouve en culotte devant lui. Pour la première fois. Pourtant, je ne ressens ni pudeur, ni gêne. Tout semble naturel avec Liam. Nos corps se réclament, s'attirent comme des aimants.

Nous n'échangeons pas un mot. Seulement un de ces regards qui dit tout. Il me veut autant que j'ai envie de lui. Je ne peux pas en douter. Agenouillé devant moi, il caresse mes jambes, remontant vers mes mollets, mes genoux, mes cuisses. Ses doigts en balaient l'intérieur soyeux, me donnant de grands frissons. Puis sa paume se colle à mon sexe, à travers la dentelle, comme s'il marquait son territoire. Je déglutis si fort qu'on m'entend dans tout le couloir. Et une seconde plus tard, ce sont ses lèvres qu'il pose sur le tissu. Je sens mon pouls pulser là, tout en bas. Mes jambes flageolent – en fait, mon corps comme mon esprit vacillent sous ses caresses. Je ne maîtrise plus rien. Bientôt, je ne saurais même plus comment je m'appelle. Mais il y a bien un nom que je ne risque pas d'oublier :

– Liam…

Je ne reconnais pas ma voix. Et l'attrapant par les épaules, je l'aide à se relever pour l'attirer avidement à moi. Je le veux. Tout de suite. En se redressant, il arrache son sous-pull noir et le jette à

nos pieds. Puis, torse nu, il se plaque à moi, entourant ma taille d'un seul bras… pour ouvrir la porte de sa main libre. Sa respiration est rapide, tandis que son souffle caresse mon oreille. Prenant en main la situation, c'est lui qui me guide en me faisant reculer dans la chambre. En même temps, je caresse ses bras, faisant rouler ses biceps sous mes doigts. Je n'en finis pas de m'en repaître, de découvrir le grain velouté de sa peau.

– Attention ! me prévient-il de sa voix chaude.

Il me renverse sur le lit, amortissant ma chute de ses bras, retenant tout mon poids contre lui. Nos corps brûlants se collent l'un à l'autre, impatients. Je n'arrive pas à réfléchir. Je ne suis plus que ces sensations en train de me traverser. Au creux de mon ventre, un aiguillon ne fait que le réclamer, lui.

– Viens, lui dis-je, en parcourant les lignes nerveuses et bien dessinées de son large dos.

Liam émet un grognement sourd, en proie à la même urgence. Et à quatre mains, nous arrachons nos derniers vêtements. Nos doigts se mêlent, comme nos rires étouffés entre deux bouffées de désir.

– Je maudis l'hiver ! lâche-t-il entre ses dents.

Tous deux assis sur le lit, nous luttons contre son jean et son boxer noir avant d'enfin le libérer. Mais je n'ai même pas le temps de toucher son bas-ventre, son sexe déjà érigé, qu'il me fait rouler sur le matelas. Et il arrache ma culotte, permettant à nos corps nus de se joindre, de se trouver. Je m'embrase, comme Liam dont une goutte de sueur coule sur le front. M'enroulant contre lui, je noue mes chevilles autour de ses reins. Sur son visage, je devine l'effort qu'il fournit pour ne pas me prendre là, immédiatement.

– Les…

Sa voix est étouffée, méconnaissable.

– La table de chevet, réponds-je.

La mienne aussi.

Tendant le bras, il s'empare d'un des préservatifs que je garde – même sans petit ami, je suis du genre optimiste ! Je palpite sous son poids, déjà agrippée à ses omoplates. J'ai le sentiment d'attendre cet instant – ou cet homme ? – depuis toujours. Et enfin, il entre en moi. Pour notre délivrance. À tous deux. Au moment où son sexe me remplit, je renverse la tête dans les oreillers, plantant mes doigts dans sa chair. Lui exhale un long souffle en prenant mon visage entre ses paumes, comme s'il ne voulait manquer aucune expression de mon visage. Noyé dans mon regard, dans mon corps, il entame alors ses va-et-vient de plus en plus rapides, de plus en plus forts.

– Liam !

Un cri m'échappe au moment où le plaisir m'envahit, me fauchant la première comme si une onde

de feu ravageait mon corps, partant de mon bas-ventre pour se répandre à travers mes membres. Je suis aveugle, sourde. À cet instant, je ne sais plus rien. Je ne sens plus que cet homme sur moi, en moi. Et à son tour, Liam se laisse emporter par la vague, incapable de résister. Il se tend entre mes bras, dans un ultime soupir de jouissance. Et ensemble, nous tutoyons les étoiles, perdus dans cette tempête qui nous isole de tout. Il n'y a plus que lui et moi.

Lui, moi et la nuit.

Notre nuit.

5. L'étincelle

Jetant un discret coup d'œil à ma mère, je vérifie que je ne suis pas dans son collimateur. Heureusement, elle est en train de parler avec le pasteur Jim de la chorale de l'église dont elle fait partie. J'ai la paix pour au moins dix minutes ! Ma cafetière à la main, je me faufile entre les tables vides. Les rares clients sont rassemblés au comptoir et écoutent notre révérend.

– Ça va ? me lance Laurie.

Ma meilleure amie me contemple avec un petit air narquois. Je me glisse sur la banquette en cuir vert d'eau en face d'elle.

– Tu n'es plus sous surveillance ?
– C'est ça ! Fiche-toi de moi ! réponds-je, blasée, en remplissant nos tasses.

Je m'assure néanmoins que personne ne me regarde – en dehors de Viking, allongé dans son panier. C'est bon. Il ne me trahira pas. C'est un véritable ami. Car normalement, je n'ai guère le droit de prendre une pause improvisée avec mon amie. Au passage, je détaille avec envie sa ravissante robe pull en grosses mailles roses, qui met si bien en valeur sa peau d'ébène. Si seulement je pouvais m'habiller de façon plus féminine ! Hélas, quand on passe son temps à servir dans un café, difficile de porter autre chose qu'un jean et un sweater…

– On en était où ? demandé-je, un peu perdue.

À force d'être interrompue par les livraisons de bon matin, j'ai perdu le fil de notre conversation. Laurie se penche vers moi avec un air de conspiratrice – ou de chat gourmand prêt à se lécher les babines.

– Tu me parlais de ta nuit torride avec ton bel inconnu…
– CHUUUUUUT !!!!

Paniquée, je me retourne pour la énième fois, m'assurant que ma mère n'a rien entendu. Si, si, j'ai 20 ans. Et j'assume totalement ce que je fais de mes nuits et de mon corps. Simplement… c'est ma mère, quoi ! Laurie éclate de rire, continuant à se moquer de moi. Je lui assène une petite tape sur le bras.

– Tu as fini, oui ? m'indigné-je.
– Oui, oui, me promet-elle en essuyant le coin de ses yeux, franchement amusée par mon comportement.

Puis, en baissant d'un ton :

– Et si tu me parlais plutôt de Liam ?

Entre deux corvées, j'ai eu le temps de lui raconter mes ébats torrides avec mon vagabond – ou quoi qu'il soit ! Des étoiles plein les yeux, je lui ai seulement épargné les détails les plus intimes, ceux qui n'appartiennent qu'à moi, à nous. Au grand désespoir de Laurie, toujours avide d'infos croustillantes ! Elle-même me fait toujours profiter de ses récits les plus torrides – et tous les hommes tombent comme des mouches dans son sillage. Mais moi, au moins, j'avais l'excuse de vivre par procuration !

– Il m'a l'air d'être un sacré bon coup ! me balance-t-elle, cash.

À nouveau, je lui donne une pichenette.

– Hé ! Ne parle pas de lui comme ça ! Je n'ai pas seulement couché avec lui parce qu'il ressemble à une bombe sexuelle.

Soupir. De part en part de la table. Car Laurie a déjà eu l'occasion de croiser une fois le spécimen en passant en coup de vent au café.

– Une bombe sexuelle, répète-t-elle, les yeux dans le vague.

Re-soupir. Puis, relevant la tête malgré son expression rêveuse, elle me contemple en fronçant les sourcils, de plus en plus contrariée.

– Attends ! me lance-t-elle. Ne me dis pas que…

Elle recule sur la banquette, s'y adossant en plaquant une main sur sa bouche.

– Ne me dis pas que tu as des sentiments pour lui !

Euh… comment a-t-elle pu voir ça sur mon visage ? Ce n'est quand même pas inscrit sur mon front !

Si ?

– Hein ? tenté-je. Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles !

Les yeux noirs de Laurie me transpercent – j'ai l'impression d'être passée aux rayons infrarouges ! Et fine psychologue, ma meilleure amie ne se laisse guère duper par de pieux mensonges. D'un mouvement altier de la tête, elle rejette en arrière la lourde masse de sa chevelure sombre, retenue par un gros élastique fuchsia.

– Arrête ton cinéma, Cali ! Tu as des sentiments pour ce type !
– Mais non, je…
– Tu as ta tête de princesse Disney !
– Ma tête de… ?

J'ouvre de grands yeux éberlués. À mon avis, j'ai surtout une tête de merlan frit.

– Ta tête de fille amoureuse ! précise ma meilleure amie, impitoyable. Ne me dis pas que tu es tombée dans le panneau.

Minute vocabulaire. Tomber dans le panneau, pour Laurie, signifie tomber amoureuse. Le truc le plus grave qui puisse arrive à une fille jeune, jolie et destinée à profiter de la vie – et de toutes les bonnes occasions.

– Non, bien sûr que non ! me défends-je avec véhémence. C'est beaucoup trop tôt. Je le connais depuis à peine trois jours. Mais…

Laurie lève les yeux au ciel.

– Non, Cali ! me coupe-t-elle en posant ses deux poings sur la table, quitte à faire un peu trembler nos tasses. Tu ne sais rien de ce type ! Je parie que tu ne connais même pas son nom de famille.
– Eh bien…

Eh bien, elle a raison. Merde.

– Et puis je ne veux pas paraître vénale, ajoute-t-elle, en me coulant un regard insistant. Mais il est quand même SDF ! Je ne prétends pas que tous les mecs doivent être milliardaires pour nous séduire mais…

J'essaie de ne pas rire.

– Il n'est pas SDF ! lui assuré-je, hilare. Il travaille dans l'hôtellerie. Je crois qu'il est cuisinier – ou quelque chose comme ça.

J'en profite pour boire une gorgée de mon café en train de refroidir.

– En attendant, il n'a nulle part où aller et il n'a prévenu aucun de ses proches au sujet de son accident, riposte-t-elle, sur sa lancée.
– Tu n'en sais rien. Je ne suis pas derrière lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour vérifier ! Et puis, je t'assure qu'il n'a rien d'un vagabond ordinaire. Il porte un pull en cachemire Burberry et un jean Hugo Boss, il aime Tchaïkovski et il a des manières de gentleman…

Je m'interromps, pensive, pour contempler le paysage enneigé derrière les fenêtres. Tout semble si calme et paisible à l'extérieur. Comme si un voile de silence avait blanchi et éteint le monde.

– Il n'est pas comme les autres, assuré-je, ailleurs. Je pense qu'il me cache quelque chose, un secret…
– Les secrets, ce n'est jamais bon ! m'assure Laurie.
– D'ordinaire, je serais d'accord avec toi mais je lui fais confiance. Je ne peux pas t'expliquer comment, ni pourquoi, mais je sais qu'il ne me fera jamais de mal. Même si je ne sais pas d'où il

vient, même si j'ignore son nom de famille.

Je hausse les épaules, impuissante. Je ne peux pas lutter contre ça – contre lui.

– Tu n'es pas intriguée ? s'inquiète Laurie, une petite ride anxieuse barrant son front lisse. Tu n'as pas envie de l'interroger pour tirer les choses au clair ?
– Non. Il me parlera s'il en a envie.

La vérité ? Je me retiens de le harceler de questions ! Mais je redoute qu'il reprenne la route et disparaisse. Nous n'avons encore jamais évoqué son départ depuis qu'il est apparu dans ma vie. Une part de moi sait qu'il est seulement de passage – une part que je bâillonne et ligote solidement. Je ne veux pas en entendre parler. Pas encore. Mon amie esquisse une moue dubitative en tripotant la jolie manchette plaquée or à son poignet. Elle ne semble guère convaincue.

– Eh bien, ma vieille ! Toi, tu es bien prise !

Je n'ai pas le temps de riposter que la voix de ma mère s'élève, me faisant rentrer la tête dans les épaules :

– Calista Howard ! Tu n'es pas payée à te tourner les pouces pendant que les clients réclament leur addition ! Viens ici tout de suite !

Retour à la réalité.

***

Mes fiches mémo à la main, je lorgne vers les escaliers. Je dois réviser mes examens de psycho au risque de louper mon année… mais Liam est là-haut. Dans sa chambre. À seulement quelques mètres. Je mordille ma lèvre inférieure, soudain indifférente aux préceptes de Jung. Et je tapote mon stylo contre la petite table des cuisines où je prends ma pause déjeuner. Des bruits de conversations et de couverts me parviennent de la salle principale.

Liam a peut-être besoin d'aide. Ou d'un médicament. Exactement. Je suis obligée d'aller voir. Il en va de mon devoir d'hôtesse. Forte de cette excuse à la noix, je rejoins enfin les escaliers. En plus, je dois lui parler de notre nuit… et ça, ce n'est pas du pipeau ! Qu'en pense-t-il ? Que va-t-il se passer maintenant ? Cela comptait-il pour lui ? Je stoppe devant sa porte. Euh… que vais-je lui dire, au juste ? Parce que nous ne nous sommes pas encore croisés depuis mon réveil – et ce matin, je n'ai guère eu le cœur de le déranger pendant qu'il dormait, préférant sortir de sa chambre sur la pointe des pieds.

J'inspire un grand coup et toque à la porte. Pas de réponse. J'essaie encore. Rien. Collant mon oreille au battant, je guette un bruit… et finis par tourner la poignée.

– Liam ?

La pièce est déserte. Depuis le palier, je la fouille du regard… et ne vois plus son sac.

Quoi ?!

– Tu es là ?

Je rentre carrément et fonce vers l'armoire où je ne trouve pas trace de sa valise. Il a aussi fait son lit au carré. Les livres dans la bibliothèque sont alignés en rang d'oignons. On dirait que les lieux n'ont jamais été occupés. Passant un doigt sur le manteau de la cheminée où ronfle un feu joyeux, je ne trouve pas le moindre grain de poussière.

– Non… murmuré-je, en proie à une intense émotion.

Il est parti. Il a quitté la ville sans me dire au revoir. Je ressors en courant et sous le regard un peu étonné de ma mère, je traverse l'établissement comme si j'avais le diable aux trousses. Peut-être est-il encore dans les environs ! Peut-être ai-je encore une chance de l'arrêter !

– Liam ?

Je pousse la porte vitrée et balaie la route du regard sans apercevoir nulle silhouette. Au pas de course, je contourne le bâtiment.

– Liam ?!

Ma voix porte à travers la campagne enneigée. Autour de moi, tout semble immobile, jusqu'aux branches des sapins qui croulent sous l'épaisse couche blanche, dangereusement penchées vers le sol.

– Par ici ! me répond une voix familière.

Liam ! J'accélère, déboulant à l'arrière du café… quand un projectile me percute de plein fouet. Une boule de neige éclate sur ma poitrine, accompagnée d'un rire moqueur. Puis une autre boule atterrit sur mon épaule, trempant mon anorak rouge. J'aperçois alors le tireur retranché derrière le vieux pick-up de ma mère. Un soulagement indicible m'envahit – si fort que je devrais peut-être m'en alarmer. Je me suis trop attachée à lui. Je le sais. Mais je préfère donner le change en arborant un grand sourire.

– Ça, tu vas me le payer ! crié-je.

Je me penche pour ramasser des munitions.

– Des menaces, toujours des me…

Il ne peut pas terminer sa phrase : une boule explose sur son torse. S'abaissant derrière le capot, il évite à temps ma prochaine attaque. De mon côté, je m'abrite derrière les poubelles en métal… qui encaissent à ma place la nouvelle salve de Liam.

– Je te rappelle que tu es malade ! m'exclamé-je, en planque.
– Je n'en pouvais plus d'être enfermé, répond-il. Et tu vois, j'ai recouvré la santé…

Au moins, je sais pourquoi il avait disparu ! Pour appuyer sa déclaration, il me vise et ne rate pas ma haute queue-de-cheval châtain. Sous l'attaque givrée, je pousse un cri strident. Que c'est froid ! Ça ne m'empêche pas pour autant ma percée kamikaze. Une boule dans chaque main, je tire sur lui pendant qu'il m'accable de projectiles – non sans réprimer au passage une grosse toux. Je m'en prends plein la tête… et lui aussi ! Fonçant à travers la cour comme une flèche, je le rejoins derrière la voiture.

– Fais tes prières !

Bondissant sur lui, je le renverse dans la neige… sans prévoir qu'il m'entraînerait dans sa chute. Ceinturant ma taille à deux bras, il me fait tomber avec lui sur le matelas blanc, assez épais pour amortir notre vol plané. Et je me retrouve allongée sous lui, son magnifique visage à quelques centimètres du mien. Mon rire s'étrangle dans ma gorge. Hypnotisée par ses yeux clairs, je ne bouge plus. Ma poitrine se gonfle contre la sienne, à bout de souffle. Lui me fixe en silence.

– Reste.

Le mot m'a échappé. Je rougis – mais au moins, je peux mettre ça sur le compte de l'effort !

– Reste ici.

Il hausse les sourcils, me tenant toujours dans ses bras, nos jambes emmêlées dans la neige.

– Comment ça ? me demande-t-il.
– Je veux dire… tenté-je de me rattraper. Tu devrais rester ici le temps d'être complètement remis.

Il me contemple comme s'il lisait au plus profond de moi. Et après un long silence, il me répond d'une voix rauque :

– Je ne peux pas te demander de m'héberger plus longtemps. J'ai déjà suffisamment abusé de votre hospitalité, à ta mère et toi.
– Reste, répété-je.

Sur sa figure, je peux lire combien il est tiraillé. Je jurerais qu'il en a envie mais qu'il n'ose pas accepter ma proposition.

– Tu es sûre ?

Je hoche farouchement la tête, lui tirant un petit sourire.

– D'accord…

Je m'apprête à pousser un cri de joie quand il pose l'index sur mes lèvres.

– … mais à une condition. Je veux au moins vous aider gratuitement au café.
– Parce qu'on n'a rien sans rien ?
– Exactement, me rétorque-t-il, l'air grave.

Je ne parviens pas à cacher mon émotion.

– Alors, c'est d'accord, soufflé-je, secouée. Tu restes.

Coinçant une mèche de mes longs cheveux derrière mon oreille, Liam me regarde comme cette nuit. Avec désir. Et autre chose. Retenue ? Hésitation ? Ou… culpabilité ? Je l'ignore. Cet homme est plus insaisissable qu'un nuage de fumée entre mes doigts.

– Au sujet de cette nuit… dis-je enfin, la gorge serrée.

Mais là encore, Liam m'interrompt avant que je ne termine :

– Je ne regrette rien, Cali.

J'ai l'impression qu'un poids quitte mes épaules, lourd comme du plomb. Et il accroche mon regard en avouant dans un murmure :

– Comment le pourrais-je ?

***

Après une journée de travail – et une lutte éreintante contre un fournisseur peu scrupuleux – je pousse un gros soupir dans la laverie, à l'étage. Le café est fermé et je suis enfin seule – seule avec Liam ! Si j'avais pu, j'aurais mis tous les clients à la porte dès quinze heures ! Sur la pointe des pieds, j'attrape ses vêtements propres, rangés en pile en haut de l'étagère. Puis je regagne le couloir, le cœur battant.

– Tes affaires sont sèches ! claironné-je en poussant sa porte d'un coup de hanche.

Il n'est pas à l'intérieur. Sans doute se trouve-t-il dans l'une des autres chambres. Ne lui ai-je pas conseillé de faire un tour du propriétaire avant son premier jour de boulot ? Il doit connaître les lieux sur le bout des doigts. Même si personne ne loue nos chambres, on ne sait jamais : les miracles peuvent arriver, surtout à Noël ! Un sourire ironique aux lèvres, je pose son pull propre sur le matelas. Quand je remarque sa valise ouverte sur le lit.

– Qu'est-ce que… ?

Mon œil est attiré par un éclat métallique dans son bagage. Je m'approche. Je ne suis pas le genre de filles à fouiller dans les affaires des autres mais un objet m'intrigue : un médaillon en forme de losange, capable de s'ouvrir et pendu au bout d'une longue chaîne. Mon cœur accélère.

– C’est impossible.

J’ai l’impression de connaître ce bijou. Mon ami John avait exactement le même, toujours pendu à son cou. Fermant les paupières, je le revois avec la chaîne argentée par-dessus ses t-shirts, grand et blond, sur le seuil de sa maison. Depuis combien d’années n’avais-je pas pensé à lui ? Je me mords la lèvre, incertaine. Remplie de doutes, j’ose à peine tendre la main vers le médaillon, posé sur un pull.

– Je dois me tromper.

Mes doigts effleurent le métal, comme si je craignais qu’il ne me brûle. Est-ce celui de John ? Tant bien que mal, j’essaie de chasser les souvenirs en train d’affluer, jaillis de mon enfance. Il n’y a qu’une seule façon d’en avoir le cœur net. Doucement, je le retourne et découvre ses initiales gravées. J.W. J’en reste sidérée. Pourquoi cet objet est-il dans les affaires de Liam ? Comment Liam peut-il l'avoir en sa possession ? Comment a-t-il atterri là ? Je secoue la tête, bouleversée.

D’où sors-tu, Liam ?

Surtout, où ai-je mis les pieds ? Lâchant le bijou, je recule en réfléchissant : et si Liam n’était pas ici par hasard ? S’il était venu pour une raison précise ? Tracassée par toutes ces questions, je détecte seulement maintenant la curieuse odeur qui règne dans la pièce. Je relève la tête, surprise. On dirait que ça sent… le brûlé ! Ai-je oublié un plat sur le feu ? Abandonnant le médaillon dans la valise, je sors sur le palier où le parfum se fait encore plus distinct et insistant.

– Tu sens ça ? me lance Liam, en surgissant dans mon dos.

Nous échangeons un regard inquiet avant de remonter le couloir en courant. Il y a quelque chose qui cloche. Nous dévalons les escaliers jusqu’à la salle principale où un nuage de fumée grisâtre nous accueille, suffocant, en provenance des cuisines. Je plaque un bras devant ma figure, laissant Liam passer devant moi.

– Reste en arrière ! m’ordonne-t-il.

Le feu.

Il y a le feu dans les cuisines.

Une lueur rouge est visible à travers le passe-plat, affolante et mon pouls s’emballe sous l’effet de la peur.

– Il faut sortir ! s’écrie Liam, sans perdre son sang-froid.

Déjà, il m’attrape par le poignet, m’entraînant dans son sillage vers la porte du café. Mais au moment où il tire sur la poignée, rien ne se passe. Elle est fermée. Et la clé n’est pas sur la serrure.

– Oh mon Dieu ! lâché-je.

Liam tire de toutes ses forces, faisant trembler la vitrine sans pour autant réussir à nous délivrer. Les mâchoires serrées, il déploie une telle énergie que les veines à ses tempes apparaissent, saillantes.

– Ouvre, je t'en supplie ! crié-je.

Liam ne répond pas. La fumée commence à nous piquer les yeux, nous brûler les narines. Il tousse violemment, courbé en deux, et à mon tour, je me jette sur la porte pour le frapper de mes poings. C'est alors que j'aperçois par la porte vitrée une silhouette en train de fuir. Et j'ai le temps d'apercevoir le visage de l'homme – Kurt, mon beau-père. Je discerne clairement ses traits lorsqu'il passe sous l'ampoule de la façade.

– Il nous a enfermés.

Je suis complètement sous le choc, incapable de me reprendre, de me ressaisir.

– Oh non ! C'est pas vrai ! Il nous a enfermés, Liam ! Il nous a enfermés !

6. L'Incendie

– Recule, Cali !

Paniquée, je m'exécute sans poser de question, mon visage toujours caché derrière mon bras. Je le plaque sur mon nez pour ne pas respirer les vapeurs toxiques qui flottent dans la pièce. L'odeur de plastique fondu est de plus en plus forte. Liam s'arrête devant l'une des fenêtres du bar, envahi par une épaisse fumée noire. Le feu est en train de se propager dans les cuisines. Et de son coude protégé par son épais pull, il perfore la vitre, la brisant en mille morceaux afin de laisser entrer de l'air.

– Vite ! me lance-t-il.

Avant que je ne réagisse, il m'attrape par le bras et me pousse devant le trou, encore entouré par des débris de verre. Le vent s'y engouffre en même temps qu'une poignée de flocons glacés.

– Respire ! m'ordonne-t-il.

Je prends une grande bouffée d'air, cessant enfin de tousser comme une perdue… mais Liam recule déjà.

– Où vas-tu ? m'affolé-je.

Je ne veux pas qu'on se sépare. C'est idiot, ça n'a pas de sens, mais c'est plus fort que moi. Je ne supporterai pas qu'il disparaisse de ma vue. Liam lève ses deux paumes ouvertes devant lui, m'enjoignant sans un mot à garder mon sang-froid. Mais comment faire dans ce début d'incendie ?

– Reste-là. Surtout, ne bouge pas. Je reviens tout de suite.

Et il tourne les talons, quittant la salle principale pour se ruer dans les cuisines, où les flammes prennent de l'ampleur. Sa haute silhouette disparaît dans l'encadrement de la porte, filant vers le brasier. Mon pouls s'accélère alors que le blizzard s'engouffre par la fenêtre cassée, griffant ma figure. Gagnée par la peur, je ne sais pas quoi faire. La lueur rouge dans la pièce voisine m'hypnotise malgré les picotements de mes yeux, dévorés par les émanations toxiques.

– Liam ! crié-je.

Pas de réponse. Juste des bruits, de plus en plus forts. Je reste pétrifiée, incapable de choisir. Et où est Viking ? Où est passé mon chien ? Je l'imagine coincé à l'étage – ou en train de dormir, comme lors du cambriolage de l'année dernière. Il ne se réveillerait pas en cas d'attaque nucléaire !

– Liam ? appelé-je encore, au comble de la nervosité.

Toujours rien. Mon sang ne fait qu'un tour. Je ne peux pas rester en retrait pendant qu'il risque sa vie. À mon tour, je me précipite vers les cuisines. Si seulement nous n'étions pas prisonniers ! Si seulement mon beau-père ne nous avait pas enfermés dans cette fournaise ! Car c'était lui, je n'ai pas le moindre doute ! Je l'ai vu disparaître à l'orée de la forêt, sans doute pour récupérer sa voiture.

– Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclame Liam, sans se retourner, comme s'il avait directement détecté ma présence.

À peine ai-je franchi le seuil que j'explose en une quinte de toux irrépressible. Il fait tellement chaud à l'intérieur ! Sans parler des étincelles qui volettent dans l'atmosphère. Les paupières mi-closes, j'essaie de garder mes yeux larmoyants assez ouverts pour me diriger dans l'espace. Liam se tient devant notre piano, en feu.

– Je t'avais dit de rester là-bas !

Il m'engueule presque. Indifférente à ses récriminations, je me poste à ses côtés pour l'aider à éteindre le foyer. L'incendie ne s'est pas encore étendu à toute la pièce malgré les impressionnantes volutes de fumée qui montent au plafond. D'une noirceur inquiétante, elles sont suffocantes… mais Liam poursuit sa tâche. À l'aide d'un torchon, il frappe le foyer pour étouffer les flammes. Je l'imite, arrachant le premier bout de tissu à ma portée : mon tablier, en l'occurrence. Je l'arrache du portique et reviens vers Liam.

– Non, n'avance pas ! me met-il en garde.

De petites gouttes de sueur perlent à son front, glissant sur ses joues et son menton alors que ses yeux étincellent.

– Retourne à côté !

Il a peur pour moi. Il ne veut pas qu'il m'arrive malheur, cherchant seulement à me protéger. J'en prends conscience à cet instant. Et malgré les risques, malgré la gravité de la situation, mon cœur s'emballe. Il tient à moi. Cette idée parasite mon esprit, m'immobilisant aussi sûrement que le feu en train de ravager nos instruments.

– Cali, recule ! me rappelle à l'ordre Liam.

Je me réveille.

– Pas question !

Il continue à frapper le feu. Encore et encore.

– Alors apporte plutôt une couverture !

Un prétexte pour m'éloigner ? Sûrement ! Mais j'obtempère, me précipitant vers la buanderie

contiguë, située près de l'arrière-salle. Je fonce en ignorant mon pauvre gros chien, debout en haut des escaliers, et terrifié par la fumée, les crépitements, les cris, le bruit… D'un geste, je lui fais signe de ne pas descendre et pour une fois, il semble prêt à m'obéir. Arrachant une couverture en faisant dégringoler toute la pile de linge, je retourne en courant sur mes pas, sans cesser de cracher mes poumons.

– Vite ! me crie Liam.

Il est en sueur, son pull collé à son torse, ses mèches de cheveux plaqués à ses tempes. Dérapant sur le carrelage, à moitié aveugle, je lui tends la vieille couverture rouge. Tout en s'en emparant, il veille néanmoins à me garder à distance. Braquant un bras devant ma poitrine, il me force à rester près de la table, hors d'atteinte. Puis déployant le tissu, il couvre le feu pour étouffer le foyer. Il éteint ensuite les flammes en train de dévorer les rideaux en vichy autour de la porte-fenêtre. Il les arrache l'un après l'autre et les piétine.

– Va vite chercher ton chien ! m'ordonne-t-il en jetant du papier un aluminium en flammes dans l'évier.

Ouvrant le robinet, il y balance tous les objets en train de se consumer sur le plan de travail. Je ne connais pas cet homme, je ne sais rien de lui… mais comment ne pas deviner son habitude – et son habileté – à gérer les situations de crise, aussi extrêmes soient-elles ? À l'entrée de la cuisine, je siffle Viking. Mon pépère descend les marches en courant et se jette dans mes jambes, complètement épouvanté.

Il n'est pas le seul…

– Essaie de ne pas respirer, m'enjoint Liam.

La fumée continue à saturer le café même si l'incendie a été maîtrisé. Prenant de l'élan, Liam percute la porte avec son épaule. Beaucoup plus fine, elle ne semble pas aussi résistante que celle de l'entrée du café. Et elle cède sous son deuxième assaut, nous libérant enfin de cet enfer. Revenant sur ses pas, Liam s'empare de ma main et m'entraîne dehors, Viking sur nos talons. Nous faisons quelques pas… avant de nous écrouler tous les deux dans la neige. La nappe blanche amortit notre chute sous un ciel étoilé.

De l'air ! Enfin de l'air !

***

Éclairées par les gyrophares de la police, les vitrines du café reflètent les lumières bleutées. En dépit de l'heure tardive, une bonne moitié de la ville s'est rassemblée sur le trottoir autour de notre établissement. Le bouche-à-oreille a fonctionné à merveille. Je n'ai même pas eu besoin de téléphoner à ma mère : elle était sur les lieux du drame cinq minutes après les pompiers. Et elle ne cesse de trembler malgré son épais manteau et son bonnet. Sous le choc, elle reste près de l'ambulance dépêchée sur place pour nous ausculter, Liam et moi.

– Plus de peur que de mal, assure l'urgentiste après avoir examiné ma gorge.

Liam fronce les sourcils.

– Vous êtes sûr ?
– Absolument. Cali n'a pas eu le temps d'inhaler trop de fumée. Faites tout de même attention demain et au moindre problème, rendez-vous chez votre médecin.

Je souris au jeune homme roux qui a terminé son examen sur moi – et se voit rembarré par Liam, pas vraiment décidé à se laisser ausculter.

– Ça ira, lui assure-t-il de sa voix grave.

Encore cette fichue fierté.

– Je suis désolé mais je dois vous poser quelques questions… intervient un policier.

Mike Mattherson. 33 ans. Marié avec Jenny Baker, la fille du garagiste. Père de deux enfants. Parfois, ça a du bon de connaître tout le monde ! Face à ce visage familier, je sens la pression retomber. À moins que ce ne soit grâce à la main de Liam, posée sur mon épaule ? Il est là. Il me protège. Il ne laissera rien m'arriver. J'inspire avec calme malgré mes nerfs en pelote. Je suis à vif après l'incident.

– Que s'est-il passé exactement ?

Je m'apprête à répondre… mais Liam répond avant moi.

– Nous étions tous les deux à l'étage quand nous avons senti une forte odeur de brûlé. Cela provenait des cuisines, explique-t-il, très calme.

À côté de lui, j'essaie de ne pas claquer des dents. Comme ma mère, je suis transie de froid sous la couverture prêtée par les secours. Liam tente de me réchauffer à travers la laine, frottant mes bras sans cesser de parler – même si Mike, dans son uniforme bleu marine, le contemple avec une certaine suspicion. Nous n'avons pas trop l'habitude des nouvelles têtes dans le coin.

– Mais vous êtes qui au juste ? l'interrompt-il.

Qu'est-ce que je disais ?

Portant une main à la poche arrière de son jean, Liam sort un portefeuille en cuir noir et en tire son passeport. Il fait rapidement défiler les pages mais je remarque au passage le nombre de tampons assez hallucinant. Non. J'ai dû rêver. Tout est allé si vite. Je secoue la tête, blottie contre son flanc. Lui garde un bras autour de ma taille.

– Liam Baily, déclare-t-il, sans se démonter malgré la défiance de l'agent. Je suis un ami de Calista.

– Je l'héberge quelques jours, précisé-je, venant à son secours.

Baily. Je ne savais même pas qu'il s'appelait Baily.

– C'est vous qui avez éteint l'incendie ? demande Mike.

Liam acquiesce.

– C'était juste un départ de feu.

Il livre d'une traite notre histoire, sans omettre aucun détail. Il semble familier de ce genre de rapports. Sa voix grave est posée, presque reposante. Et quand Bob, le supérieur de Mike et shérif, le rejoint, il n'a qu'à prendre des notes sur son calepin. Liam est même capable de leur préciser l'heure exacte où le feu s'est déclenché.

– Vous êtes extrêmement précis, remarque Mike, sur ses gardes.

Il tire un sourire à Liam, visiblement amusé.

– Il paraît.

Il n'est pas seulement méticuleux et perfectionniste – et toujours persuadé d'avoir raison, mais c'est une autre histoire – il paraît taillé pour gérer les crises. Après avoir parlé à un troisième policier, ma mère se rapproche de nous, soulagée que Liam prenne les choses en main. Elle s'arrête à côté de moi pendant que je regarde mon compagnon avec un mélange d'étonnement et d'admiration. Je n'ai même pas besoin d'ouvrir la bouche ! Il se charge de tout.

– Aviez-vous oublié quelque chose sur la cuisinière ? Quelque chose qui aurait pu s'enflammer ? nous questionne le chef de la police locale, dubitatif.

Je fais « non » de la tête. Dans notre petite ville, ce genre de drames ne se produit pas. Jamais. Ma mère resserre les pans de son manteau autour d'elle et Liam et moi échangeons un regard de connivence, traversés par les mêmes pensées. Je n'ose pourtant pas parler, jetant un coup d'œil en direction de maman. Que va-t-elle faire en apprenant la vérité ? Même si elle s'en doute, à en croire son teint livide…

– Nous avons vu un homme s'enfuir, déclare alors Liam, sans tergiverser.

Il préfère trancher dans le vif.

– Il est parti après nous avoir enfermés à l'intérieur, dis-je à mon tour, la voix cassée. J'avais oublié de verrouiller la porte avant de monter…

Grave erreur, payée au prix fort.

– Oh mon Dieu ! lâche ma mère, en écrasant une main sur sa bouche.

– C'était…

Je n'ose pas terminer, continuant à la fixer avec inquiétude. Je crains qu'elle n'encaisse pas le choc.

– C'était l'ancien beau-père de Cali, complète Liam, droit dans ses bottes jusqu'au bout.

Puis, à l'adresse de ma mère :

– Je suis vraiment désolée, madame Howard.
– Oh mon Dieu ! répète ma mère.

Se jetant dans mes bras, elle m'étreint de toutes ses forces, comme si elle redoutait que je ne disparaisse ou meure après coup.

– Vous voulez dire que Kurt Ferguson est de retour en ville ? Et qu'il a tenté de vous tuer en mettant le feu au café ? répète Bob, l'air grave.
– C'est bien résumé, confirme Liam.

Les trois agents gardent le silence. Habitués à traiter des accidents de la route sans gravité ou à arbitrer des disputes de voisinage, ils paraissent un peu dépassés par les événements. Mais Liam ne leur laisse guère le temps de méditer, s'adressant à eux d'une voix sans appel, si autoritaire qu'elle ne tolère nulle réponse :

– Retrouvez cet homme. Vite.

Ses yeux brillent de colère.

– Ou la prochaine fois, il tuera vraiment quelqu'un.

Et en prononçant ces mots, il ne regarde que moi.

***

– Un petit remontant ?

Assise sur l'un des hauts tabourets du bar, j'ai pris ma tête entre mes mains, les coudes plantés sur le comptoir. Mon chien est couché à mes pieds, trop stressé pour se séparer de moi. Surprise par le ton enjoué de Liam, je lève les yeux vers lui. Je dois avoir une tête de déterrée.

– Whisky ? me propose-t-il.

Il ne me laisse pas vraiment le choix. Maîtrisant la situation, il aligne deux verres devant moi, les remplissant au quart d'un beau liquide ambré.

– Ce n'est pas de refus, finis-je par admettre.

Une odeur de brûlé règne encore entre nos murs malgré l'aération intensive. Malheureusement, par cette température, nous ne pouvons pas laisser les fenêtres ouvertes longtemps. Liam a même dû colmater la vitre cassée à l'aide d'un épais carton et d'un rouleau de scotch. De mon côté, j'ai passé une longue heure à consoler ma mère avant de la reconduire à son domicile. Je crois qu'elle se sent coupable. Depuis toujours, elle porte les fautes de Kurt comme si elles étaient les siennes.

– Tu n'y es pour rien, lui ai-je seriné en boucle.
– Bien sûr que si ! m'a-t-elle rétorqué, au bord des larmes. C'est ma faute s'il est revenu dans nos vies. Et ce soir, il a failli vous tuer, Liam et toi…
– Nous sommes en un seul morceau. Et il est le seul coupable dans cette histoire ! Toi, tu n'as plus rien à voir avec lui !

Mais impossible de lui faire entendre raison… Saisissant mon verre, je m'en empare et le vide cul sec. Comme dans les films.

Sauf que ce n'est pas un film.

La gorge en feu, j'éclate en une toux affreuse, pire qu'une tuberculeuse. Liam se met à rire :

– Ne t'étouffe quand même pas ! se moque-t-il.
– Je n'ai pas l'habitude… et arrête de te foutre de moi !

Il s'esclaffe de plus belle et pose un verre d'eau sous mon nez. Je me jette littéralement dessus pendant qu'il vide son propre whisky d'une traite. Mais lui a l'air cool. *Of course.* Je le maudis. Tout en m'éventant d'une main, je reprends mes couleurs normales. Dans mon corps, l'alcool commence à faire effet. Une douce chaleur se répand dans ma poitrine, prête à alléger mes angoisses.

– Merci pour tout ce que tu as fait ce soir, Liam, finis-je par dire.

Il hausse les épaules, à la place du serveur. Il est sexy, ce soir, le barman. Ses yeux clairs m'enveloppent avec attention. Sexy et trop perspicaces. Il a le regard le plus pénétrant, le plus intelligent que j'aie jamais croisé, comme s'il voyait à travers les êtres.

– Ce n'était rien.
– Tu as sauvé le bar. Et tu m'as sauvée, moi.

Pas de réponse.

– J'ai eu vraiment peur, murmuré-je d'une toute petite voix.

Liam se penche au-dessus du comptoir et prend mes mains dans les siennes en rapprochant nos deux visages.

– Moi aussi, avoue-t-il. J'ai eu peur pour toi.

Fixée sur lui, incapable de voir le monde ou le décor autour de nous, je me perds dans son regard transparent. Et mes lèvres tremblent presque, trop proches des siennes :

– Tu crois qu'il va revenir ? Kurt, je veux dire…

L'angoisse me vrille le ventre.

– S'il allait voir maman, ce soir ? S'il lui faisait du mal ? Tu crois qu'elle aurait dû rester avec nous, cette nuit ? J'ai pensé qu'elle serait moins en sécurité au bar, au cas où il voudrait revenir sur les lieux du crime et… et…
– Chut, Cali.

Les paumes fraîches de Liam encadrent mon visage tandis qu'il soutient mon regard, embué par la panique. Mes pensées s'embrouillent, autant sous l'effet de la peur que de l'attirance – ou pire encore. Et si ma meilleure amie avait raison ? Si j'étais en train de tomber amoureuse de Liam ?

Liam Baily.

Âge : inconnu.

Profession : inconnue.

Adresse : inconnue.

Super. Super rassurant.

– Respire un grand coup, me conseille-t-il, son front presque contre le mien. Et écoute-moi bien : ton ex-beau-père ne tentera plus rien ce soir.

Sa voix est si apaisante, si rassurante, qu'une partie de moi ne demande qu'à le croire. Seulement…

– Comment peux-tu en être aussi sûr ?
– Parce que je connais ce genre de minable. En mettant le feu au café, il a commis un acte d'une lâcheté inqualifiable. À l'heure qu'il est, il doit être ivre mort, quelque part, à essayer d'oublier qu'il a été trop loin.

Liam me sourit, confiant.

– Je suis persuadé que la police ne va pas tarder à mettre la main sur lui.
– Tu crois ? fais-je, pleine d'espoir.
– J'en suis certain.

Je le contemple intensément… et une autre pensée me traverse, occultée par l'incendie et le danger. Je songe à nouveau au médaillon retrouvé dans la valise de Liam. Et je recule un peu, m'arrachant à sa proximité et ses yeux hypnotiques. Dès que nous sommes en contact, je perds tous

mes moyens. Il suffit que sa peau touche la mienne et je n'ai plus le contrôle.

– Tout à l'heure, dans ta chambre, j'ai trouvé quelque chose. Un médaillon. Je n'ai pas fouillé ta valise ! précisé-je, sur la défensive. Elle était ouverte sur ton lit et ce bijou a attiré mon attention.
– Tu parles de mon médaillon en argent ? s'étonne-t-il.

Pourvu qu'il ait une bonne explication.

Pourvu qu'il ait une bonne explication.

Pourvu que…

– Il appartenait à un ami, John White, me précise-t-il avant même que je ne pose la question. Nous avons fait l'armée ensemble.
– Quoi ? m'étranglé-je.

Liam n'a pas l'air de comprendre pourquoi j'écarquille les yeux.

– Je me suis engagé à dix-huit ans, m'explique-t-il, comme John. Je n'avais rien à faire à cette époque. Je voulais servir à quelque chose, me sentir utile. John était dans la même unité que moi.

C'est la première fois que Liam s'ouvre à moi. J'en suis presque aussi choquée que de sa révélation.

– John White ? demandé-je, la voix blanche.

John. Mon voisin. Mon ami. Plus âgé d'une dizaine d'années, il habitait dans la maison voisine. Et même si je n'étais pour lui qu'une enfant, il m'a aidée à surmonter la mort de mon père. Il répondait toujours lorsque je frappais à sa porte. Il m'a tendu la main quand tout s'écroulait autour de moi – y compris ma mère. Puis il est parti à l'armée. Et je ne l'ai plus jamais revu.

– Oui, murmure Liam, désarçonné. Comment connais-tu son nom ?
– Il était mon voisin quand j'étais petite.
– Pardon ?

Au tour de Liam de rester sidéré par la révélation. Apparemment, nous avons une relation en commun.

– C'est incroyable, se reprend-il. Avec l'accord de sa famille, j'ai récupéré son médaillon suite à sa mort en Afghanistan. J'ai d'ailleurs quitté l'armée après son décès dans une fusillade. Je ne pouvais plus…

Il se tait, les yeux pleins d'images que je ne verrai, que je ne comprendrai sûrement jamais – le regard des soldats, le regard des hommes trop blessés pour le montrer à quiconque. Et il ne lui faut pas une minute pour se reprendre, remettre son masque impassible.

– Je n'arrive pas à croire que tu connaisses John, lâche-t-il. C'est une telle coïncidence !

J'ai ma réponse : Liam est vraiment ici par hasard. Rassurée, je hoche la tête et prends à mon tour ses mains.

– C'est peut-être un miracle de Noël ? dis-je, le cœur battant.

Pendant quelques instants, le fantôme de notre ami commun flotte parmi nous. J'ai la sensation qu'une barrière vient de tomber entre nous deux, poussée par sa main invisible. Peut-être notre rencontre était-elle écrite ? Peut-être est-ce un cadeau du destin ? Liam me contemple si intensément que j'en baisse les paupières. Et sans prévenir, il contourne le comptoir pour me rejoindre de l'autre côté, s'emparer de mes mains et m'entraîner près des escaliers. Il sait exactement où il va. Sous la branche de gui.

– Je n'ai jamais cru aux miracles… souffle-t-il. Avant aujourd'hui.

Nos lèvres se trouvent. Avides. Passionnées. Liam passe ses bras autour de ma taille et ses mains remontent dans mon dos, vers mes épaules. Je me laisse aller contre lui, m'abandonnant à son baiser.

Un miracle.

Comme mon vœu dans la boîte.

7. Au boulot !

Dans les cuisines, j'entends Lenny maugréer à mi-voix. Grâce aux réparations opérées dans la matinée, les locaux sont de nouveau utilisables… mais il doit se servir d'un four d'appoint pour préparer les commandes, ce qui nous vaut moult regards noirs de sa part. Notre Gordon Ramsay local, qui excelle seulement dans la préparation des frites, est d'une humeur massacrante. Je ris sous cape en attrapant une assiette bien garnie à travers le passe-plat. Quand soudain, une autre voix attire mon attention :

– Ah la, la !

Ma grand-mère pousse un soupir rêveur, un coude appuyé sur le comptoir. En même temps, elle fait comme si elle en essuyait la surface avec un torchon. Mon plateau à la main, je lève les yeux au ciel. Bette est plongée dans cet état second depuis ce matin. Et son cas ne s'arrange pas.

– Si seulement j'avais trente ans de moins !

Au secours. Sauvez-moi.

– Mamy ! la rappelé-je à l'ordre.

Sans succès. Elle continue à mater Liam sans la moindre discrétion comme si elle fixait un écran de cinéma. Visiblement, le programme ne lui déplaît pas. Et en suivant la direction de son regard, je comprends ce qu'elle contemple avec tant d'attention. Ses fesses ! Ma grand-mère est en train de mater les fesses – merveilleusement musclées, mais ne changeons pas de sujet – de Liam.

– Hé ! m'insurgé-je, le rouge aux joues.

Je voudrais me réveiller. Maintenant.

– Tu n'as pas honte ?
– Tu plaisantes ? riposte-t-elle, en s'arrachant à grand-peine au spectacle de Liam en train de servir des clients en salle, dos à nous. Tu verras quand tu auras mon âge et que tu n'auras plus que tes yeux pour admirer la marchandise !

J'essaie de ne pas rire mais Bette me donne un petit coup de torchon sur le bras, comme si elle chassait une mouche.

– Moque-toi de moi, petite effrontée ! Tu es jeune et belle, tu peux encore avoir tous les garçons de la terre !

Puis, avec un petit sourire – et un regard trop perspicace à mon goût :

– Mais tu le sais déjà !

Et elle ? Que sait-elle au juste ? À la façon dont elle m'englobe avec Liam d'un même coup d'œil, je nourris un gros doute. A-t-elle compris ce qui s'est passé entre nous ? Ce qui se passe encore ? Faisant comme si de rien était, je m'empare de la tasse de café que ma mère vient de préparer en marmonnant :

– N'importe quoi…

Puis je file à la table du docteur Williams, venu prendre son petit déjeuner avant d'entamer sa tournée dans les campagnes alentour. Tout en échangeant quelques mots avec lui, je lorgne du côté de mon séduisant vagabond, transformé en parfait serveur pour son premier jour de boulot.

– Il se débrouille bien, remarque le médecin, souriant.

À croire que tout le monde lit dans mes pensées aujourd'hui ! Et l'intimité, alors ?

– On dirait qu'il a fait ça toute sa vie, ajoute-t-il.
– Il travaille dans l'hôtellerie, précisé-je.

Même si je ne sais pas exactement où, ni à quel poste, ni depuis quand. En gros, je ne sais rien. Mais je ne peux lutter contre mes sentiments. En ce moment, une de mes pensées sur deux est consacrée à Liam.

Ou neuf sur dix.

Notre docteur a raison : il se débrouille bien, très bien. S'ils se méfient d'habitude des étrangers, les clients semblent tous l'adopter – même nos plus indécrottables têtes de mule. M. Miller, par exemple. Le vieux chasseur, toujours escorté de son fusil et de son air bougon, échange même quelques mots avec lui. Pire : il plaisante !

– Ça me rappelle cette fois où j'ai tué un cerf en le percutant avec ma voiture, entends-je de l'autre bout de la salle.

Oh non ! pas encore cette histoire !

Aux tables voisines, tout le monde semble accablé d'ennui. À Lac Flambeau, qui ne connaît pas par cœur cette anecdote ? C'est simple : nous avons tous l'impression d'avoir renversé cette pauvre bête une cinquantaine de fois. Liam se contente de hocher la tête avec intérêt. Il est parfait dans son rôle de serveur. En fait, il ne détonerait pas au sein d'un palace – il ne semble d'ailleurs pas tout à fait à sa place dans un petit établissement de province comme le nôtre. Observant son profil parfait, je l'imagine plus volontiers sous les ors du *Hilton* .

– Cali ?

D'où vient-il ? A-t-il vraiment de la famille au Canada ? Je continue à détailler ses traits, ses mâchoires prononcées, ses yeux d'un bleu à l'eau limpide…

– Cali ! Tu rêves encore ?

Ma mère se plante devant moi, armée de la cafetière qu'elle tente de me fourrer entre les doigts. Elle aussi m'examine bizarrement… avant de lorgner en direction de Liam.

Merde ! Je ne suis pas transparente à ce point… si ?

– Non, je… je…

Préférant arrêter les postillons, je m'empare de la cafetière, faisant sourire ma mère en dépit de ses cernes. La pauvre n'a pas dû beaucoup dormir cette nuit. Depuis le retour de Kurt, elle semble sur les dents. Comme nous tous. Même l'insouciante Bette ne cesse de regarder en direction de la porte, s'attendant sans doute à voir surgir son ancien beau-fils. De mon côté, je ne me sens plus tranquille, même si la présence de Liam m'apaise. Tant qu'il sera là, j'ai la conviction que mon ex-beau-père ne nous approchera pas.

– Par ici, ma grande ! me réclame M. Smith, le propriétaire du drugstore.

Je vais le servir pendant que Liam engage la discussion avec le pasteur Jim. Comme tous les matins, notre révérend est venu garder un œil sur sa communauté. Et lorsque je passe à sa hauteur, je perçois des fragments de leur conversation.

– Nous avons aussi une seule vétérinaire, Rosalie Parker, pour toutes les fermes alentour, explique le pasteur.

Ils parlent des habitants de la ville – le principal sujet de conversation au sein de cet établissement. Je continue mon ballet entre les tables, heureuse que Liam s'intègre aussi bien. Une question me taraude néanmoins, obsédante : que se passera-t-il lorsque sa convalescence touchera à sa fin et qu'il sera totalement remis ? En d'autres termes : quand repartira-t-il ? Et quand le perdrai-je ?

***

Après le traditionnel coup de feu du déjeuner, j'essaie de réviser mes cours de psycho sur un bout de comptoir. J'ai pris un retard monstre, faute d'avoir la tête à mes études ! D'ailleurs, je ne cesse de surveiller Liam pendant qu'il échange des recettes avec Lenny, notre cuisinier. Au même moment, le téléphone de l'établissement sonne à s'en décrocher du mur – personne n'a jamais réussi à réparer la sonnerie, dix fois trop forte. On dirait une alarme de caserne ! Repoussant la guirlande de houx enroulée autour du combiné, ma mère décroche. Et blêmit au bout de trente secondes.

– Ça va, maman ?

Fébrile, je pose mon crayon à papier. Elle ne me répond pas, pas plus qu'elle ne décroche un mot à son interlocuteur. Le ventre noué, je me lève pour coller pour mon oreille à l'appareil. De toute manière, personne ne peut avoir de vie privée ou de secret dans ce café !

– Est-ce que vous pourriez venir tout de suite au commissariat ?

J'identifie formellement la voix de Mike.

– Que se passe-t-il ? interviens-je, en tirant un peu le téléphone à moi.

Ma mère ne le lâche pas pour autant, sa main crispée sur l'appareil. Sans maquillage, son visage semble défait et je peux lire la peur dans ses yeux. Combien de fois ai-je vu cette expression lorsqu'elle était encore mariée à son bourreau ?

– Cali ? me répond le policier.
– Oui, je t'écoute.
– On a arrêté Kurt.

Je déglutis avec peine.

– Très bien, j'arrive tout de suite.

Laissant à ma mère le soin de raccrocher, je fonce directement vers le portemanteau, lui aussi transformé en sapin improvisé avec toutes les guirlandes et les boules pendues à ses branches. Les dents serrées, je décroche ma parka et l'enfile à la va-vite, rejointe en deux enjambées par Liam. Sorti en urgence des cuisines, il m'attrape par le coude, l'air sincèrement inquiet.

– Un problème, Cali ?
– Kurt est au commissariat. Je dois y aller.

J'économise mes mots de peur que la grosse boule dans ma trachée ne m'empêche de parler. Sous tension, je ne sais même plus ce que j'éprouve : peur, soulagement, colère… Liam hoche la tête et saisit à son tour son anorak. Une main sur la poignée, je me fige sans ouvrir la porte.

– Qu'est-ce que tu fabriques ?
– Je viens avec toi, réplique-t-il simplement.

Comme si ça tombait sous le sens.

– Mais… tu n'as pas à… tenté-je de protester.
– Je viens avec toi, répète-t-il, autoritaire. Et c'est moi qui prends le volant.

Saisissant au vol les clés suspendues à un crochet, sur le mur de l'entrée, Liam ne me laisse guère le choix. C'est fou ce qu'il peut être directif, parfois ! Il ne doute jamais que tout le monde va suivre ses ordres ! Mais en cet instant, son assurance me semble incroyablement… reposante. Rassurante,

aussi. Je m'engouffre derrière lui par la porte qu'il me tient galamment ouverte. Et c'est ensemble que nous franchissons le seuil du commissariat dix minutes plus tard.

Kurt.

Il est là.

Je le repère tout de suite, affaissé sur une chaise devant l'un des deux bureaux du petit poste de police local. Mike est assis en face de lui pour enregistrer sa déposition, concentré devant son ordinateur. À son élocution difficile, je devine que mon ancien beau-père est ivre. Encore. Je fonce sur lui avant que Liam n'ait esquissé un geste pour me retenir. J'ai trop de colère en moi – trop de fureur refoulée depuis si longtemps.

– Comment as-tu osé ? crié-je, en pointant un index accusateur vers sa poitrine.

Kurt pivote mollement sur son siège, l'œil torve et le teint de cendrier. Je me dresse devant lui, le cœur battant à tout rompre, chargée de toute la rancune accumulée au fil des années. Je n'entends même pas la voix de Mike, qui tente de calmer le jeu. L'officier s'est levé pour m'adresser la parole mais je n'écoute pas, focalisée sur l'homme qui a gâché la vie de ma mère pendant toute leur union.

– C'est toi qui as voulu nous tuer ! explosé-je.

Kurt lève les mains pour se défendre, tout en faisant le dos rond. Il n'a plus rien de menaçant en cet instant. On dirait juste… un pauvre type, un minable. Mais n'est-ce pas ce qu'il a toujours été ?

– Comment as-tu pu faire un truc pareil ? craché-je, hors de moi.

Liam pose une main sur mon épaule, peut-être pour m'apaiser. C'est la seule chose que je sens à travers la tempête en train de me secouer.

– Comment as-tu pu mettre le feu et ensuite partir en verrouillant la porte ? Tu as perdu la tête ! Nous aurions pu mourir dans l'incendie ! Tu t'en rends compte au moins ?

Kurt rentre la tête dans les épaules, vêtu d'un costume fatigué et d'une chemise au col taché. Il a probablement dormi sans l'enlever, à en croire ses plis et son aspect négligé. Et que dire de sa barbe mal rasée, de ses cheveux sales ? Comment le brillant architecte, intelligent et spirituel, a-t-il pu tomber aussi bas ? Les ravages de l'alcool me sautent à la figure.

– Je ne savais pas qu'il y avait des gens à l'intérieur, se défend-il. Je te le jure.
– Tu… tu ne savais pas ? suffoqué-je.
– Oui, Calista. Je croyais que le café était vide et…
– C'est ça, ton excuse ? tonné-je. Tu voulais seulement détruire notre travail, le peu que nous avons ?

Je ne lui laisse pas le temps d'en placer une. Je connais déjà par cœur son discours, ses répliques,

son repentir de pacotille ! Ouvrant les vannes, je continue sur ma lancée, incapable de décolérer :

– Tu ne te vengeras plus sur nous de tes échecs !

Liam ne cherche plus à me retenir. Les bras croisés, il reste en recul pour surveiller la scène, prêt à intervenir au moindre mouvement brusque de Kurt. Je sens sa présence bienveillante derrière moi.

– Si tu as raté ta vie, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même ! C'est toi, et toi seul, qui as tout gâché avec maman ! Tu avais la chance d'avoir une épouse formidable – et moi aussi, j'étais prête à t'aimer quand tu es entré dans notre existence… mais tu as tout détruit avec ton addiction à l'alcool !

J'essaie de ne pas trembler de tous mes membres et même Mike paraît avoir renoncé à l'idée de m'interrompre. J'ai désespérément besoin de vider mon sac après toutes ces années de souffrance, de silence.

– Tu es un raté, un minable !

Kurt fait un geste vers moi, une lueur de haine dans son regard embrumé par le vin ou la vodka… mais Liam s'interpose, l'empêchant de quitter sa chaise. Il se glisse simplement entre nous, clairement menaçant – et mon ex-beau-père se le tient pour dit. Il se rassoit, les mâchoires contractées. Mais je lui dis tout ce que je pense : sa lâcheté, sa violence, ses crises de nerfs… et ses mensonges lorsque nous étions en public, condamnées, ma mère et moi, à jouer la famille recomposée parfaite pour épater ses amis et ses collaborateurs. Je n'ai pas oublié ce qu'il faisait subir à maman, obligée de maquiller ses ecchymoses dès qu'elle sortait de la maison ou de porter des lunettes de soleil en novembre.

– Tu es un salaud de la pire espèce ! conclus-je. Et j'espère que tu finiras en prison pour ce que tu nous as fait hier !

Quand j'en ai terminé avec lui, je suis presque hors d'haleine et j'ai l'impression d'avoir couru cinq kilomètres. Même à la sortie du commissariat, après l'avoir officiellement identifié et porté plainte contre lui, j'ai les mains qui tremblent encore. Sous les nuages blancs, gros de neige, en train de s'amonceler au-dessus de nos têtes, Liam s'arrête pour emmêler nos doigts.

– Tout va bien ?
– Oui.
– Si tu as besoin de parler, je suis là.

Je secoue la tête, inspirant un grand coup.

– C'était dur mais je me sens mieux. Je me sens…
– Libérée ? propose-t-il, ses yeux clairs intensément posés sur moi.
– Exactement. Et soulagée. J'ai le sentiment que toute cette histoire est finie. Vraiment finie.

8. Monsieur Mystère

Chaussée de mes baskets noires, je sautille d'un pied sur l'autre pour me réchauffer. Une buée blanche franchit mes lèvres, trahissant la température glaciale qui règne à l'extérieur. D'après le thermomètre accroché à la façade, nous avoisinons les moins six degrés. Avant de finir complètement congelée dans mon jogging et ma parka rouge, je frappe mes mains gantées. Je dois ressembler à un bonhomme de neige en train de faire de l'exercice.

– Prêt ? lancé-je à mon chien.

Viking respire les odeurs autour du café avec une parfaite décontraction. Comme tous les labradors, originaires du Canada, il ne fait pas grand cas du froid avec son pelage imperméable.

Jalousie.

– On s'y met ?

Deux fois par semaine, je cours dans la forêt, autant pour profiter du paysage que pour m'aérer la tête. Après les récents événements, j'ai besoin d'un bon bol d'oxygène ! Devant la porte des cuisines, désormais réparée, je multiplie les étirements au moment où une voix me répond :

– Quand tu veux !

Me redressant à toute allure, je me retrouve face à Liam, en jogging et sweater, lui aussi. Sauf qu'il ne ressemble pas du tout à un Bibendum emprisonné sous dix couches de fringues. Même dans une tenue de sport, il est… super sexy. Sa carrure sportive tire un peu le tissu pendant qu'il s'échauffe à son tour. Je reste un instant décontenancée – notamment par son aisance et sa souplesse. Puis, je plante les poings sur mes hanches, marquant ma désapprobation.

– Tu veux venir avec moi ?
– Hum, hum. C'est ça ! me confirme-t-il.
– Tu plaisantes ?

Interrompant ses étirements, une jambe tendue devant lui et les deux mains sur le genou, il relève la tête avec étonnement.

– Tu préfères être seule ? s'étonne-t-il.

Seule ? Plutôt qu'avec lui ? Liam Baily a officiellement perdu la tête.

– Bien sûr que non ! Ce n'est pas ça mais… dois-je te rappeler que tu as été retrouvé quasiment congelé dans les bois il y a cinq jours ?

Un sourire irrésistible éclaire son visage.

– Et tu ne me trouves pas en pleine forme ?

Pour appuyer sa démonstration, il esquisse quelques mouvements impeccables, témoignant d'une pratique intensive du sport.

– Tu as eu une angine !
– Je me sens très bien, réplique-t-il, piqué au vif.
– Tu ne devrais même pas être dehors !

D'un doigt, je lui désigne les fenêtres à l'étage, dans l'espoir qu'il retourne à l'intérieur, devant un bon feu de cheminée – même si une partie de moi (la plus bruyante et motivée) a follement envie qu'il reste.

– Tu me donnes des ordres, maintenant ? lance-t-il, un sourcil arqué.
– Je… non… ce n'est pas ça…

Voilà que je bafouille comme une jeune fille en fleur. Ridicule. Et Liam ne manque pas de le remarquer, très satisfait de ma réaction.

– On le fait, ce footing ?
– À tes risques et périls ! le préviens-je, en reprenant contenance.

Il passe à côté de moi et se penche un peu, son épaule frôlant la mienne, ses lèvres contre mon oreille :

– Vivons dangereusement !

Puis me dépassant, il me décoche un clin d'œil et s'élance vers les arbres, talonné par mon labrador :

– Le premier arrivé au lac a gagné ! crie-t-il.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je ne sais pas résister à un défi… et il en a bien conscience. Sans hésiter, je me précipite sur ses pas, au milieu des rires entrecoupés par la buée blanche qu'exhalent nos souffles. Viking en queue de peloton – et sérieusement ralenti par son ventre dodu – nous entrons dans la forêt. Même si Liam ralentit un peu pour que je me porte à sa hauteur.

– Pas mal ! concède-t-il.
– Pas mal ? Je suis une véritable athlète de haut niveau ! Je cours par moins dix degrés tous les hivers depuis dix ans !

Il s'esclaffe et notre course se poursuit au milieu des sapins à perte de vue, ponctuée par les jeux de mon vieux compagnon à quatre pattes. Nous veillons à ne pas trop accélérer par égard pour son

âge vénérable. Mon loulou n'est plus tout jeune ! Liam et moi en profitons aussi pour parler. Autant dire que je saute sur l'occasion de soutirer quelques secrets à l'homme le plus mystérieux de la planète. Par moments, j'ai l'impression d'abriter Jason Bourne sous mon toit.

– Couleur préférée ? commencé-je.

Oui. Toute information est bonne à prendre.

– Rouge !
– Plat favori ?
– Eh bien… les spaghettis !
– Cool. Tu n'es pas compliqué, m'amusé-je.
– Transformer un simple plat de pâtes en repas savoureux, c'est tout un art, me répond-il le plus sérieusement du monde. As-tu déjà goûté des tagliatelles à l'encre de seiche, par exemple ? Ou aux truffes blanches ?

Tout en multipliant les petites foulées, il me décrit étape par étape une recette à m'en mettre l'eau à la bouche.

– Tu es cuisinier ? finis-je par demander, en parvenant à peine à camoufler les gargouillis de mon estomac.
– Non, pas du tout.

Immédiatement, il semble se fermer à double tour, comme s'il redoutait que les questions ne prennent un tour trop personnel. Quel secret peut-il cacher ? Je finis par me demander s'il n'est pas en cavale…

Le pire, c'est que je trouve ça sexy !

– Tu travailles dans un hôtel, alors ?

J'insiste, poussée par une curiosité dévorante. Parce que cet homme m'attire – et même plus. Je le désire passionnément… mais je veux plus, beaucoup plus ! Or, comment pourrais-je envisager une relation avec un amant que je connais à peine ? Tout mon corps, tout mon cœur me poussent vers lui, même si ma raison n'arrête pas de crier : « Stop ! Stoooop ! DANGER ! ».

– On peut dire ça comme ça.
– À quel poste ?

Il inspire un grand coup et accélère sans s'en rendre compte, comme s'il cherchait à me semer. Ou à distancer son passé. Je l'imite, sans le lâcher d'une semelle.

Je peux être très chiante.

– J'ai commencé comme portier, puis je suis devenu serveur, et barman… J'ai gravi peu à peu les

échelons.

– Tu as déjà fait partie de la direction ?

– En quelque sorte.

Liam se réchauffe les bras, les frottant à travers son sweater. L'espace d'un instant, j'en oublie notre conversation en remarquant ses joues rouges et ses discrets claquements de dents. Je rêve ou il meurt de froid ?

– Toi, je parie que tu n'es pas originaire du Wisconsin !

– Je suis new-yorkais, avoue-t-il, un peu contrit.

– Aaaaah ! Tout s'explique ! ris-je. Je comprends mieux pourquoi tu es une petite nature.

– Hein ?

Il s'indigne, outré par mes insinuations.

– Avoue que tu meurs de froid !

– Ne dis pas n'importe quoi, Cali ! Je trouve juste qu'il fait un peu frisquet…

– Mouais. Tu dégustes.

– Un max.

Nous éclatons de rire alors que le café réapparaît entre les branches des conifères, marquant la fin de notre petit tour – mais pas la fin de mes interrogations...

***

Après une bonne douche, je rejoins Liam dans le petit salon au premier étage. À cette heure matinale, le café est fermé et nous pouvons profiter d'un moment de paix. En jean et pull à col roulé, je franchis la porte et découvre un plateau sur la table basse. Il ne manque rien : café, jus d'orange, œufs brouillés, bacon, pain perdu. Je jette un regard plein de gratitude à Liam, en train de remplir une tasse.

– Waouh !

Je veux cet homme. À la maison. Toute l'année.

– Tu as eu le temps de préparer tout ça ?

– Je peux être plein de surprises, sourit-il.

– Et de mystères, ajouté-je en prenant une gorgée chaude.

Le sourire de Liam s'efface illico. Il faudra pourtant bien qu'il s'ouvre un jour – à moins qu'il ne disparaisse simplement dans la nature ? J'ai la sensation de marcher sur des œufs. Je me balance au bord d'un précipice sans savoir si je vais tomber ou non. Ou plutôt, j'ignore à quel moment je vais le perdre et c'est insupportable !

– J'espère devenir psychologue, dis-je soudain prenant place dans l'un des gros fauteuils en

velours gris.

Je replie mes jambes sous mes fesses, parfaitement à l'aise dans ce décor familier. Un feu de cheminée ronfle joyeusement, dévorant les bûches ajoutées par Liam. L'ambiance est cosy, parfaite en cette mi-décembre. Un parfum de Noël flotte d'ailleurs autour de nous – peut-être à cause des couronnes de bougies disséminées dans la pièce. Liam paraît se détendre, ses beaux yeux bleus, étirés vers les tempes, à nouveau limpides et tranquilles. Nous sortons du terrain miné – qui couvre à peu près toute sa vie, de sa naissance à maintenant. Ça diminue sensiblement les sujets de conversation. Mais peut-être qu'en donnant la première, je parviendrais à l'inciter à échanger avec moi ?

Discuter avec Liam, c'est pire que désamorcer une bombe !

– J'avais remarqué que tu étudiais pendant tes pauses, me confesse-t-il, attentif.

Quand je lui parle, j'ai toujours l'impression qu'il écoute. Qu'il écoute vraiment. Qu'il est intéressé. Et ça, ça n'a pas de prix.

– Je suis en deuxième année de psycho.
– Tu aimerais comprendre l'esprit humain ?
– Oui.

Surtout le tien.

– Et qu'est-ce qui t'a attirée dans cette discipline ? me demande-t-il, l'air d'attendre réellement ma réponse.

En fait, c'est la première fois qu'on m'interroge à ce sujet. Je sens ses yeux transparents posés sur moi, guettant mes réactions. Il est différent, très différent des autres hommes. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui.

– Après la mort de mon père, j'ai eu l'impression de perdre pied. Ma mère se refermait de plus en plus. Je n'arrivais plus à l'atteindre. Elle était repliée sur son chagrin et l'arrivée de Kurt n'a rien arrangé. À cette époque, j'étais perdue. C'est à partir de ce moment que j'ai eu envie de comprendre les autres. De savoir ce qui se passait dans leur tête.

J'esquisse un sourire timide. Et du bout des doigts, je tripote une guirlande déployée sur la table basse.

– C'est peut-être un peu naïf de ma part. Après tout, il n'existe pas de mode d'emploi pour décoder les gens.

Liam me rend mon sourire. Installé sur le canapé, il n'a qu'à tendre le bras pour s'emparer de ma main et établir entre nous une connexion. D'un seul contact, il parvient à capturer mon regard et mon souffle. Je me sens proche de lui, même si ça n'a aucun sens. N'est-il pas mon parfait inconnu ?

– Tu avais besoin de donner du sens à ce que tu vivais.

J'acquiesce, fébrile.

– Tu te préoccupes tout le temps des autres, Cali. Je le vois au café avec tous les clients – ou avec ce que tu as fait pour moi. Tu es quelqu'un de bien.

Je baisse la tête, mal à l'aise. Et touchée. Mais alors que je m'apprête à répliquer, Viking pousse un gémissement bizarre depuis son panier. Liam et moi nous tournons en même temps vers lui.

– Il veut peut-être du bacon ? hasarde Liam.

Se levant le premier, il va lui apporter une tranche grillée en s'agenouillant devant son gros coussin à carreaux. Mon chien renifle mollement le bout de viande… sans le prendre. Viking ? Refuser de la nourriture ? Il est sûrement à l'article de la mort ! Paniquée, je le rejoins à mon tour et caresse sa tête. Avec un nouveau geignement, il écrase son museau entre ses pattes, guère en forme.

– Tu crois qu'il est malade ? fais-je, anxieuse.
– Je ne sais pas. Il avait l'air plutôt en bonne santé dans la forêt. Il nous suivait à son rythme.

Même s'il traînait un peu la patte sur les derniers mètres. Se redressant, Liam retourne poser le bacon dans son assiette et récupère sa tasse de café, une petite ride soucieuse sur son front lisse.

– Je vais appeler Rosalie, décidé-je en me dirigeant directement vers la console en bois blanc, couverte de boules rouges et dorées.
– Qui ça ?

Tournant le dos à Liam, je décroche le téléphone avant de lui préciser :

– Rosalie Parker. La vétérinaire de la ville.

À ces mots, Liam renverse brusquement sa tasse sur lui. Tout le liquide vient tremper son pull, laissant une grosse tache brune.

– Ça va ? m'inquiété-je.
– Excuse-moi, murmure-t-il.

Je n'ai pas le temps de l'interroger qu'une voix de femme me répond à l'autre bout du fil. Et sans attendre, Liam quitte le petit salon pour se changer.

***

À l'arrivée de Rosalie, je me trouve toujours aux côtés de mon vieux chien. Il refuse de se lever, incapable de se mettre debout par ses propres moyens.

– Tu peux aller ouvrir ? demandé-je à Liam.

Il ne bouge pas, hésitant.

– S'il te plaît…

À ma demande, il finit par quitter la pièce, non sans me jeter un dernier regard. Il s'angoisse sûrement pour ma grosse boule de poils : ses gémissements fendraient même un cœur de pierre ! Cela fait douze ans et demi que je vis avec ce truc affreux, malodorant et capable de ronfler si fort qu'il me cause des insomnies – mais que je n'échangerais pour rien au monde.

– Calista est à l'étage.

La voix grave de Liam se rapproche, suivie par des bruits de pas dans les escaliers. Une minute plus tard, Rosalie entre dans la pièce, sa sacoche de vétérinaire à la main. Si elle exerce en cabinet, il lui arrive souvent de se déplacer d'une ferme à l'autre, notamment pour aider vaches ou juments à mettre bas.

– Bonjour, Rosalie. Désolée de t'avoir dérangée si tôt, commencé-je par m'excuser.

Me levant brièvement, je viens lui faire la bise. Âgée d'environ quarante-cinq ans, Rosalie Parker est l'une de ces femmes toujours impeccables qu'il pleuve, vente ou neige. Pas le genre à enfiler un jogging pour traîner chez elle ou sauter l'étape du maquillage dans la salle de bains. Délicatement fardée, elle porte néanmoins un jean, un gros pull et des bottes fourrées. N'est-ce pas l'uniforme pour se déplacer à travers Lac Flambeau ?

– Ce n'est rien, Cali. J'étais sur le point de partir au cabinet quand tu as appelé. Alors ? J'ai cru comprendre que Viking était patraque…

Je l'emmène jusqu'à son patient, toujours couché sur un flanc. Viking ne relève même pas la tête en apercevant son ennemie jurée. Car il ne la porte pas dans son cœur ! En général, il file derrière les meubles dès qu'elle apparaît.

– On est allés se promener ce matin. Tout s'est bien passé mais il n'arrive plus à se lever depuis notre retour.

D'instinct, je me tourne vers Liam pour quêter son approbation. Celui-ci se tient en recul, près de la porte, comme s'il s'apprêtait à sortir d'une minute à l'autre. Il ne me répond pas, fixé sur les gestes professionnels de Rosalie. Il semble si absorbé que je n'ose pas insister. Peut-être même ne m'a-t-il pas entendu ? Un peu étonnée, je me tourne à mon tour vers la vétérinaire, en train de procéder à son examen. Penchée au-dessus de Viking, elle se concentre sur son arrière-train rouillé après avoir parcouru son corps de ses yeux clairs. Il ne lui faut pas cinq minutes pour poser un premier diagnostic.

– Alors ? fais-je, la gorge serrée.
– Ses jours ne sont pas en danger.

Gros soupir de soulagement.

– Mais il commence à être un vieux monsieur, précise-t-elle en faisant jouer l'os d'une de ses pattes antérieures.

Ce qui ne plaît pas du tout à l'intéressé. Bien trop gentil pour mordre ou même grogner, il se contente d'un regard lourd de reproches.

C'est fou. On dirait ma mère.

– Qu'est-ce qu'il a ? m'inquiété-je.
– Dysplasie. Autrement dit, de l'arthrose des hanches. Je vais lui faire une injection tout de suite et tu lui donneras ensuite une solution liquide pendant plusieurs jours. Ça devrait aller mieux sous vingt-quatre heures.

Elle se relève après avoir fait son injection à Viking – qu'il subit sans broncher.

– Passe quand même à mon cabinet cette semaine pour des radios.

Le cœur léger, je la raccompagne jusqu'à sa voiture avant de rentrer à l'intérieur au petit trot, les bras serrés pour lutter contre le froid sibérien. Je n'ai pas pensé à mettre mon anorak. Et je me précipite à l'étage pour retrouver le feu de cheminée.

Pas Liam ou le chien, non. Le feu de cheminée.

– Je suis tellement rassurée ! m'écrié-je en entrant dans le petit salon… où Liam n'a pas bougé d'un centimètre.

Il est toujours planté près de l'entrée, les sourcils froncés.

– Tout va bien, Liam ?

Il se reprend aussitôt, comme s'il se réveillait.

– Pardon ?
– Tu n'as pas l'air dans ton assiette depuis qu'on est rentrés.

Tout en guettant sa réaction, je traverse la pièce pour flatter les oreilles de mon gros pépère, déjà apaisé par la piqûre – ou le départ de son ennemie, j'hésite.

– Si, si, bien sûr… j'étais juste soucieux pour ton chien. Heureusement, tu as l'air d'avoir trouvé une vétérinaire compétente.
– Rosalie ? Elle est épatante !
– Elle habite en ville, non ?
– Oui, à côté de l'église, avec son mari Nathan. Ce sont des pivots de notre communauté.

Liam acquiesce, intéressé. J'ai l'impression qu'il se plaît de plus en plus parmi nous. En tout cas, il s'intéresse aux autres habitants et à notre ville… ne dois-je pas y voir un signe encourageant ? Et s'il restait ? S'il avait envie de s'installer définitivement à Lac Flambeau ? Mon esprit se met à galoper, à gamberger.

– Elle a des enfants ? m'interroge-t-il.

Ses yeux bleu laser me transpercent.

– Non, pourquoi ?
– Pour rien, sourit-il en enfonçant les mains dans ses poches. Par curiosité.

Je le regarde à mon tour, longuement.

– Tu sais que tu es bizarre parfois ?

Son sourire s'affirme.

– Je le prends comme un compliment.

9. Un amour d'hiver

– Ralentis un peu !

Tendant les bras en avant comme une somnambule, j'essaie de ne pas tomber sur la route accidentée.

– Aïe !

Je marche sur un caillou.

– Ouille !

Et manque de tomber dans un trou.

La totale.

– Tu veux me tuer, c'est ça ? marmonné-je, bougonne.

Dans mon dos, Liam éclate de rire… sans que ses mains quittent mes hanches. Ça, par contre, ce n'est pas désagréable. Je sens ses larges paumes posées sur mon jean, comme si sa chaleur infusait à travers le tissu pour pénétrer ma peau. Réprimant un frisson, je continue à avancer les yeux bandés tandis qu'il se moque de moi.

– Ne sois pas si tendue. Je ne vais pas te jeter du haut d'un ravin !
– Mouais.
– Tu n'as pas confiance en moi ?

Il s'amuse sincèrement à en croire le ton de sa voix. Cela en fait au moins un !

– Je ne te connais pas, réponds-je, à la fois taquine et sérieuse.

Un ange passe. Un ange méfiant. Et Liam, beau joueur, s'incline :

– Tu as raison. Pourtant, je suis sûr que tu le sens.

Je déglutis avec peine, plus remuée que je ne voudrais le laisser paraître.

– Quoi ?
– Que tu n'as rien à craindre avec moi, conclut-il de sa voix enveloppante, envoûtante.

C'est comme une caresse. Chaque syllabe me donne des frissons. J'essaie de ne pas tressaillir sous ses doigts, continuant à avancer le long du chemin. Mettant à profit mon après-midi de congé,

Liam a décidé de m'emmener dehors pour une surprise. Un rendez-vous en amoureux ? Je n'en sais rien ! Faute de moyens et de routes praticables, nous ne pouvons pas aller au restaurant, comme n'importe quel couple… mais nous ne sommes pas n'importe quel couple ! En fait, je ne sais même pas si nous sommes un couple ! Nous avons juste pris la voiture sur une faible distance et nous marchons depuis maintenant cinq minutes.

– On arrive bientôt ? demandé-je, la gorge un peu enrouée par l'émotion.
– Oui, ton calvaire est presque fini !

Plus les jours passent, plus l'alchimie grandit entre nous. Et sous mon bandeau, je continue à marcher dans la direction qu'il m'indique, abandonnée à ses mains. Mes bottines en cuir noir s'enfoncent dans la nappe blanche avec un crissement familier. Tout à l'heure, nous nous sommes arrêtés à la lisière des bois. Une branche me frôle dans ma progression tandis que le vent agite mes longs cheveux châtains, en partie rentrés dans mon anorak.

– Attends.

M'attrapant doucement par le coude, Liam m'arrête et se place devant moi. Je devine son corps qui passe près du mien, ses mains qui m'effleurent. Puis ses doigts s'aventurent au niveau de mon cou, afin de resserrer mon écharpe écossaise.

– Je ne voudrais pas que tu prennes froid par ma faute.

Son attention me touche au-delà des mots. Je n'ai pas l'habitude qu'on s'occupe de moi – surtout pas un homme. D'ordinaire, c'est moi qui veille sur les autres, à commencer par ma mère, un peu fragile, et ma grand-mère, joyeusement loufoque. Seulement deux garçons ont traversé mon existence, deux amourettes de lycée à la longévité discutable – six mois maximum !

– Nous y sommes ! m'annonce Liam.

Je devine une nuance d'inquiétude dans sa voix. Redoute-t-il ma réaction ? Une seconde plus tard, il m'ôte mon bandeau avec délicatesse. Sous les pâles rayons d'un soleil d'hiver, je cache mon visage derrière mon bras, aveuglée par l'océan de diamant devant moi. Il me faut quelques secondes pour reconnaître le lac. Liam se tient au bord, à trois pas de moi.

– Patins à glace ? me propose-t-il en agitant deux chaussures blanches.

Patiner sur le lac gelé ? Avec lui ? Je pousse un cri de joie, levant les bras en faisant le V de la victoire.

– Yesssss !

Et lui sautant au cou, je manque de le faire basculer dans la neige. M'attrapant à bras-le-corps, il nous empêche de tomber… de justesse ! Je dépose un baiser sur sa joue, à la commissure de ses lèvres. Puis je m'empare des patins et m'assois sur une pierre plate, juste devant l'étendue solidifiée.

– Ça fait des années que je n'en ai pas fait ! précisé-je.
– On est à égalité, alors, répond Liam en se posant à mes côtés pour lacer sa propre paire.

Il a dû les dégoter dans la boutique de M. Wilson, spécialisée dans les articles de sport et les cannes à pêche.

– Parce que les New-Yorkais savent patiner ? me moqué-je.
– Tu as déjà entendu parler de la patinoire du Rockefeller Center ? C'est juste l'une des plus célèbres au monde…
– Pfff ! Ça ? C'est pour les chochottes !

Répondant à ma taquinerie d'un froncement de sourcils, il se redresse de toute sa hauteur.

– Les chochottes ? On va voir ça tout de suite, Miss Wisconsin !

Avant même que je ne réagisse, il entre le premier en piste… pour glisser avec une aisance confondante. À croire qu'il est né avec des lames aux pieds. Tous ses mouvements sont fluides, souples, rapides. J'en reste coite.

Le traître.

– Menteur ! Tu avais dit que tu étais rouillé ! m'écrié-je, scandalisée.

Je le rejoins en mode « canard », en battant des bras et les pieds bien écartés. En d'autres termes, avec classe et distinction. Il éclate de rire.

– Je t'avais prévenu ! clamé-je, boudeuse.
– Oui… mais je ne pensais pas que c'était aussi grave !

Il me charrie, en plus !

– Sale… sale…

Je cherche l'injure parfaite.

– Sale New-Yorkais !

Il rit de plus belle – et moi aussi – avant de s'emparer de mes mains pour m'entraîner avec lui. Je n'ai pas patiné depuis la mort de mon père, lorsqu'il m'emmenait sur ce même lac. Mais en présence de Liam, les souvenirs d'enfance ne m'assaillent pas. Il parvient à remplir tout l'espace – et tout le vide de mon cœur. Je n'arrive même plus à me défendre, à lutter contre le courant qui m'emporte. Je fends l'air dans son sillage, virevoltant grâce à lui.

Pendant une heure, nous dansons sur la glace – et je me demande bien ce qu'il ne sait pas faire ! Patiner, gérer les situations de crise, maîtriser un incendie, servir en salle, cuisiner des plats à tomber par terre, faire l'amour comme un dieu… C'est l'homme « couteau suisse » ! La preuve ? Il

peut même se fendre d'une petite pirouette, pour le seul plaisir de m'en mettre plein la vue !

– Prétentieux !
– C'est le talent. Je n'y peux rien, rétorque-t-il, caustique.

Hors d'haleine, je finis par regagner la bordure. Des flocons de neige tombent sur nous, parant nos cheveux et nos parkas de délicats cristaux. Toute la magie de l'hiver se condense en un instant, au milieu des sapins aux cimes inclinées par le vent. À l'horizon, je devine entre les troncs la silhouette d'un petit chalet, telle une image de carte postale. À nouveau, je m'assois sur le rocher, vite rejointe par Liam. Lui respire calmement, à peine fatigué.

– Merci, lui dis-je soudain, en me tournant vers lui, son épaule contre la mienne.

Nous sommes assis sur ce rocher, au milieu d'un océan de cristal, seuls dans le froid. C'est comme s'il n'y avait plus que nous au monde.

– Merci de m'avoir emmenée ici et de me changer les idées.

Il secoue la tête, ses superbes yeux bleus, pareils à ceux des chats, en partie cachés par quelques mèches châtain foncé.

– Ce serait plutôt à moi de te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi, Cali. Sans jamais rien demander en retour.
– Mais tu m'as donné beaucoup.

Ta présence.

Ton soutien.

Ta peau.

Liam me jette un coup d'œil étonné, en angle, comme s'il était surpris. Il ne paraît pas avoir l'habitude d'être nécessaire ou important pour quelqu'un.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi durant l'incendie. Je serais peut-être morte en inhalant la fumée, prisonnière à l'intérieur. Et j'ignore si j'aurais eu la force de balancer ses quatre vérités à mon beau-père au commissariat.
– Je suis sûr que tu t'en serais sortie, me répond Liam, tranquille. Tu es une fille forte et indépendante.
– Ça n'empêche pas d'avoir parfois besoin des autres.

Besoin de toi.

Là encore, ma réplique semble le désarçonner. S'avoue-t-il lui-même qu'il a parfois besoin d'une main tendue ou s'y refuse-t-il totalement ? À cette seconde, nos regards se croisent et le monde se

vide de toute sa substance pour se résumer à nous, à nous seuls. Un flocon s'accroche à son oreille ; un autre fond sur sa joue. Il ne me quitte pas des yeux. Et moi, je me noie dans ses pupilles.

– Tu as raison, avoue-t-il.

Il ouvre la bouche, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose.

– Cali…

Il a les mots sur le bout de la langue, je le vois à la lueur de confusion, de peur, qui passe brièvement dans son regard. Cela ne dure qu'un instant – c'est si bref que je crois même avoir rêvé.

– Je…

L'étincelle s'éteint et ce qu'il s'apprêtait à me confier disparaît avec elle. Il secoue la tête, en souriant tristement.

– Non, rien.

Quelque chose d'autre passe dans ses yeux. Du… du désir ?

– Rien d'autre que ça, souffle-t-il.

Ses lèvres se rapprochent des miennes, les frôlant avec tendresse. Liam me donne un baiser sans rapport avec notre précédente étreinte, charnelle et passionnée : c'est un baiser profond, intense, sincère. Un baiser qui me retourne l'estomac. Je garde les mains posées sur les genoux, je ne le touche pas, pas plus qu'il ne m'attire contre lui. Sous la neige de décembre, nous nous contentons de nous embrasser en un bouche-à-bouche sans fin, presque magique.

Combien de temps s'écoule ? J'en perds toute notion, la tête tournée par Liam. Partageant peut-être mon vertige, il s'écarte finalement et pose son front contre le mien. Je peux sentir son souffle sur ma joue, sur ma bouche, irrégulier. J'essaie de ne pas en trembler, troublée. Lui ne bouge pas, perdu dans mon regard. Puis, il plonge une main dans sa poche.

– Je voulais te donner quelque chose, me déclare-t-il, la gorge un peu prise.

À moins que ce ne soit l'émotion ?

– Je pense que cela te revient.

Reculant un peu, il ouvre une de mes paumes et y dépose quelque chose. Je sens d'abord le poids de l'objet, puis sa froideur métallique. Et en baissant les yeux, je découvre le médaillon gravé aux initiales de John. Surprise, je caresse la gravure du pouce. Un flot d'images me revient : le sourire de mon voisin par-dessus la haie, lorsqu'il m'appelait pour venir chez lui ou me découvrait en train de pleurer au fond de mon jardin, nos longues conversations dans la maison en bois, perchée dans les arbres, qu'il avait construite pour ses petits frères, devenus grands… Mon cœur se serre.

– Je ne peux pas accepter, dis-je, en relevant la tête vers Liam.
– Bien sûr que si.

En même temps, il referme mes doigts sur le précieux bijou, dernier souvenir, dernier vestige de cet ami trop tôt disparu.

– John aurait voulu que tu l'aies, m'assure-t-il.

Je cherche sur le visage de Liam s'il est sincère, s'il ne regrettera pas ce cadeau qui m'émeut aux larmes.

– Tu es sûr ?

En réponse, il se saisit du médaillon et ouvre le fermoir avant de soulever mes longs cheveux de sa main libre. Ses gestes sont précis, chargés d'émotion – car ce moment est intense pour nous deux. Prenant garde de ne pas attraper une de mes mèches, il attache le collier à mon cou. Bouleversée, je le prends au creux de ma main. N'est-ce pas le plus beau cadeau qu'on m'ait fait ?

– Je ne sais pas quoi dire, Liam.
– Alors, ne dis rien.

À nouveau, il se penche vers moi, en plaquant nos poitrines. Ses bras m'entourent, me serrant avec force. Je me laisse aller contre lui, renversant la tête sur son épaule pour mieux m'offrir à sa bouche avide. Je m'abandonne à son étreinte. Sans retenue. Je voudrais me diluer en lui. Sa langue se glisse dans ma bouche, jouant avec la mienne. Elle me caresse tandis que je retrouve son arôme, mêlé au goût humide de la neige en train de tomber sur nous.

Je le veux.

De toute mon âme.

– Cali, chuchote-t-il, sur la même longueur d'ondes.

Je le sens à son corps tendu, raidi contre le mien. Ses muscles durcissent sous son anorak et ses lèvres voraces ne me laissent plus le moindre répit. Les bras noués autour de ma taille, Liam s'approprie ma bouche. Nous sommes en pleine nature, par moins dix degrés et je ne rêve pourtant qu'à une chose : lui sauter dessus, lui arracher ses vêtements et l'aimer. Encore et encore. Sans concertation, nous tournons en même temps la tête en direction de la voiture. Liam me prend alors la main et dans les rires, nous nous élançons dans sa direction, courant sans nous arrêter.

Inconnu ou non, c'est lui que j'aime.

Et que je vais aimer.

Avant même d'atteindre la voiture, nous sommes poussés l'un vers l'autre par une force invisible.

C'est irrésistible. Tels deux aimants, nous nous empoignons férocement. Attrapant Liam par le col de sa parka, je m'arrime à lui et me blottis contre son torse. Le tissu crisse sous mes doigts alors qu'il pose ses mains sur mes hanches, collant nos deux bassins. Je peux déjà sentir son désir à travers son jean – et à travers les ondes qui émanent de lui, vibrantes.

Nos lèvres se joignent en un nouveau baiser, même si nous continuons à avancer – ou tituber comme si nous étions ivres. Soudée à Liam, je n'ai plus les idées claires. J'ai l'impression d'avoir bu plusieurs verres. Sa bouche, son corps contre le mien me font l'effet d'un aphrodisiaque. Et le désir circule à travers mes veines, se mêlant à mon sang pour irriguer mon corps, de bas en haut. Au fil des secondes, notre baiser s'approfondit. La bouche de Liam se fait à la fois douce et exigeante. Mon cœur, lui, bat la chamade contre son torse. Il doit même le sentir !

– Vite…

C'est lui. Ou c'est moi. Nos voix se mêlent, comme nos langues, comme nos peaux.

– La voiture est là…

Nos phrases hachurées sont emportées par la bise. Le vent souffle de plus en plus fort sur la campagne. Ébouriffés, nous rejoignons ma vieille guimbarde malgré nos cheveux dans la figure, malgré les flocons qui nous griffent les joues. Mes longues mèches châtains s'invitent dans notre baiser. Et la neige continue à tomber dru au-dessus de nous, sous un ciel d'un blanc épais. Me poussant en arrière, Liam glisse une main entre mon jean et mon pull – une main chaude malgré les températures glaciales. Ses doigts me brûlent presque la peau, remontant le long de ma colonne vertébrale. J'en tressaille.

Et brusquement, il me repousse contre l'une des portières. Tous nos gestes s'enchaînent, se répondent. On dirait une chorégraphie. J'enroule l'une de mes jambes autour de sa taille pour le sentir près, toujours plus près. Je l'attire à moi, comme si je voulais fusionner avec lui. Puis j'abaisse d'un coup sec la fermeture de sa parka pendant qu'il mordille ma lèvre inférieure.

Mmmm.

Il embrasse aussi mon menton, l'arête de ma mâchoire, mon oreille et son lobe… Me penchant un peu, je le laisse retirer mon écharpe pour accéder plus facilement à mon cou. Je hais l'hiver. Je hais les gros pulls. Je hais tout ce qui peut me séparer de Liam.

– On monte ? me souffle-t-il.

Sa respiration me donne la chair de poule lorsqu'il enfouit son nez contre mon épaule, en ouvrant à son tour mon anorak. Ses mains, elles, continuent leur exploration sous mon pull… et se faufilent directement sous la dentelle de mon soutien-gorge. Je sursaute – lui rit contre ma gorge, qu'il ne cesse de picorer, et pince doucement l'un de mes tétons. J'en suis électrisée. Il n'y a plus une seconde à perdre. Sans un mot, je me tords le bras pour ouvrir la portière et sous le poids de Liam, je tombe à la renverse sur les sièges.

Wow !

Dans les rires et les soupirs, il me suit à l'intérieur. Je l'attends, bras déjà tendus, et me redresse. Liam se jette alors sur moi, taraudé par un désir croissant. C'est comme une flamme de plus en plus haute, de plus en plus chaude. Nos bouches s'escriment, affamées. Liam m'embrasse avec une telle passion qu'il me plaque contre le dossier, me laissant à bout de souffle. En même temps, il referme la voiture avant que le froid ne s'y engouffre. Puis il se débarrasse de sa parka au prix de quelques contorsions. Je vole à son secours, l'aidant à arracher les manches. Pas facile, dans un espace aussi étroit. Mais nous ne pouvons pas attendre.

Maintenant ou maintenant.

À mon tour, je me défais d'une de mes couches de vêtements, jetant mon anorak à l'arrière. Qu'il disparaisse ! Et je monte sur les genoux de Liam, me juchant à califourchon sur lui. À cet instant, je me moque pas mal du volant dans mon dos. Je ne vois que lui. Je n'entends que lui. Je ne veux que lui. Liam m'accueille dans un râle étouffé, étreint par la même urgence. Ses mains retrouvent le chemin de mes hanches, de ma peau frémissante. Tout en tiraillant ma lèvre entre ses dents, il me fixe dans les yeux. Je n'ai plus la moindre échappatoire. Son regard acier me transperce et ses doigts courent le long de mes flancs, remontant vers ma poitrine.

– Ne bouge pas, m'ordonne-t-il.

Je n'y comptais pas…

Mon pull vole dans les airs une seconde plus tard, comme mon soutien-gorge, dégrafé d'une seule main. Seins nus, je creuse le dos et m'abandonne aux caresses de Liam – qui monte d'abord le chauffage à fond. Une douce chaleur se répand dans l'habitacle, déjà saturé de désir, tandis que ses lèvres me picorent. Tête penchée vers ma poitrine, il attrape l'un de mes tétons et le suçote jusqu'à le durcir. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir son nom. De sa main libre, il s'attaque à la braguette de mon jean. Qui, bien sûr, ne veut pas céder.

La garce.

– Mmmm ! grogne Liam.

La fermeture descend enfin. Pour notre salut à tous deux. J'exhale un long soupir quand ses doigts se faufilent sous la dentelle de ma culotte. Et un spasme me traverse quand ils s'introduisent au creux de mon sexe. En écartant les lèvres humides, Liam se faufile entre mes chairs, allant et venant déjà. Je m'arc-boute davantage, allant à la rencontre de ses doigts. Et quand il trouve mon clitoris, j'étouffe un râle de plaisir. Titillant le petit bouton de chair, Liam dévore ma gorge de baisers. Nos corps sont presque soudés. Soudain, j'ai chaud, beaucoup trop chaud en plein cœur de l'hiver. Notre voiture est secouée par les vents – et moi par les spasmes – au milieu de nulle part… mais nous sommes dans notre bulle torride, hors d'atteinte.

La jouissance monte, monte, monte… et irradie brutalement dans mon bas-ventre pour se répandre

en vagues à travers mon corps. Je ne résiste pas, emportée par la déferlante. Je tremble dans ses bras mais Liam ne cesse pas, continuant à me caresser, à me torturer délicieusement. Pendant quelques instants, je perds tout contact avec la réalité. Il faut qu'il tente de bouger un peu pour que je revienne sur terre. Car c'est à la propre fermeture de son pantalon qu'il s'en prend.

– Attends…
– Je…
– Tu…
– Voilà…

Nos chuchotements empressés se perdent dans la tempête blanche. Libérant un instant ses cuisses, je me redresse tant bien que mal, les genoux plantés dans le fauteuil. Et c'est moi qui baisse l'élastique de son boxer noir – qui ne laisse guère de place à l'imagination !

Je bénis Calvin Klein.

De ma paume, j'enveloppe sa virilité à travers le tissu sombre, touchant la forme dure. Liam incline la tête, dissimulant ses yeux clairs sous les mèches sombres de sa chevelure, comme s'il ne voulait pas que je devine sa fièvre. J'entends seulement son souffle s'accélérer. Sous ma pression, son sexe durcit davantage. Faisant durer le supplice, je n'ôte pas tout de suite le tissu. Et juché sur ses genoux, je me frotte à lui. Sexe contre sexe. Au comble de l'excitation.

– Calista…

C'est presque une supplique.

Ou un ordre.

M'agitant au-dessus de lui, je parviens à baisser un peu son pantalon. Et je prends son sexe dans ma main, serrant doucement mais fermement. À nouveau, Liam émet un gémissement – peut-être mon prénom. Il semble sur le point de perdre la tête – et mon état n'est pas plus brillant. Mon cœur bat à mille à l'heure !

– Je ne peux plus, murmure-t-il.

À toute allure, il tend le bras derrière lui pour récupérer son portefeuille, dans la poche de sa parka. Moi, je continue à le toucher, le caresser, le faisant coulisser entre mes doigts.

– Cali, me prie-t-il.

Me repoussant un peu avant de craquer, il a juste le temps de déchirer l'emballage du préservatif et de l'enfiler. Un instant plus tard, je m'empale sur lui. Son sexe entre en moi, entièrement. Il glisse au creux de mon corps comme si j'étais son fourreau, comme si j'étais faite pour lui, à ses exactes mesures. Nous ne formons plus qu'un, immobiles dans la voiture… du moins avant que je ne donne le premier coup de reins. Commençant à onduler au-dessus de lui, je le laisse guider mes mouvements

de ses mains, soudées à mes hanches. J'accélère le rythme. Tout va si vite. Si fort.

Et le plaisir.

Brutal.

Viscéral.

Emportée par la jouissance, j'appuie mon visage contre celui de Liam, fauché au même moment. Je me perds dans ses yeux, dans sa bouche qui m'embrasse au moment où je tombe dans un abysse sans fin, sans fond. Mon corps irradie, comme le sien. Nous brûlons l'un pour l'autre. Perdus dans le blizzard, nos deux corps se fondent en un seul. Et je voudrais que ça dure toujours.

Toujours.

10. Dirty little secret

D'un coup d'œil, j'englobe le café du regard. Liam est en train de réparer le juke-box (alléluia !) et ma mère est plongée dans nos livres de comptes depuis une demi-heure. Je l'entends pousser un énième soupir, sans doute démoralisée par les colonnes de chiffres affligeantes. Il y a de quoi perdre le moral ! Le dépôt de bilan approche et les mises en demeure pleuvent dans notre boîte aux lettres. De son côté, ma grand-mère cherche ses cigarettes (habilement planquées par mes soins) dans les placards des cuisines… quitte à se mettre notre cuistot à dos.

La voie est libre.

– Café ? Chocolat ? proposé-je à ma meilleure amie.

Laurie est installée au comptoir, devant la guirlande électrique en train de clignoter et le mini-sapin en pot couvert de petites boules rouges. Elle en touche les épines, amusée par cette version « bonsaï » de l'arbre de Noël.

– Chocolat-cannelle, me répond-elle. Et une part de gâteau aux noisettes !
– Du gâteau ? Toi ? m'étonné-je.

Superbe liane à la peau sombre, Laurie est plutôt du genre à surveiller sa ligne H24 – un truc que je ne supporterai jamais ! Avant Liam, je songeais même à épouser mon fondant au chocolat préféré. Elle hausse les épaules, une moue désabusée aux lèvres.

– Pourquoi pas ? Je m'en fiche ! De toute manière, tous les types sont vieux et moches ici !

J'éclate de rire alors qu'elle ajoute, accusatrice :

– Excepté ton mec…

Elle coule un regard en direction de Liam, agenouillé près de notre machine en panne. Fouillant sa boîte à outils, il ne nous prête pas attention, entièrement dévoué à sa tâche – qui consiste à ramener Elvis Presley à la vie.

Du lourd. Du sérieux.

J'essaie de ne pas repenser à notre étreinte torride dans la voiture. Étant un livre ouvert pour ma meilleure amie (et à peu près tout le monde sur cette planète), je n'ai aucune envie qu'elle lise dans mes pensées !

– Ce n'est pas mon mec, dis-je simplement.

Hélas…

Tout en essayant de me justifier, je lui prépare sa boisson, la saupoudrant d'un délicieux nuage de chantilly et de cannelle. Une tuerie.

– On se connaît depuis une semaine.
– Hum, hum…

Laurie ne paraît guère convaincue, son visage dans sa paume et son coude sur le comptoir. Elle surveille tous mes gestes, attendant sûrement que je me trahisse. C'est elle qui aurait dû se lancer dans des études de psychologie – même si son boulot de coiffeuse lui convient très bien ! Oh, bien sûr, elle est un peu lassée des permanentes en béton armé et des bigoudis réclamés par toutes les mamies de la ville… mais elle s'épanouit dans son petit salon de Main Street. Et puis, elle se venge sur ma chevelure ! À son arrivée, elle m'a fait deux nattes indiennes qui font ma fierté – j'ai même paradé devant un Liam très amusé.

– Vous avez eu l'occasion de parler ? m'interroge Laurie en s'emparant de sa tasse.

Dès qu'il est question de Liam, elle est sur ses gardes.

– Oui et non, avoué-je, du bout des lèvres.

Au cas où ma mère regarderait dans notre direction, je fais mine d'essuyer le comptoir avec mon torchon.

– Il t'a dit d'où il venait ? insiste Laurie.
– New York.

Pour une fois que je peux lui répondre…

– Il m'a aussi précisé qu'il avait été serveur, barman, portier… presque tous les boulots dans le secteur de l'hôtellerie.

Il patine aussi très bien. Et fait l'amour comme un dieu.

– Et qu'est-ce qu'il fait aussi loin de sa mère patrie ? Tu ne trouves pas ça bizarre, qu'il n'ait toujours pas été rendre visite à sa famille au Canada ?
– Je ne sais pas.

Je hausse les épaules, jouant les détachées malgré la foule de questions qui me tourmente du matin au soir. Mais Laurie ne lâche rien. Buvant une gorgée de son généreux chocolat, elle tamponne sa moustache de crème fouettée avec une serviette en papier rouge – Noël oblige – et me fixe droit dans les yeux.

– Je le trouve louche.

– Merci, j'avais compris.
– Louche ET sexy, croit-elle bon de préciser.

Je m'esclaffe.

– Seulement toute sa « sexytude » ne parvient pas à effacer ses vilains petits secrets, précise-t-elle.

À l'autre bout de la salle, Liam se penche au-dessus du juke-box, en partie démonté, et nous offre une vue imprenable sur son large dos et ses fesses musclées. Je m'empresse de mettre une main devant les yeux de Laurie, histoire qu'elle ne profite pas trop du spectacle. À son tour d'éclater de rire.

– Tu n'es pas partageuse !
– Exactement !

Le sourire en coin, Laurie me fait de nouveau face et redevient sérieuse. Canon dans sa robe en laine à grosses rayures rouges et noires, elle m'examine des pieds à la tête, comme si elle s'apprêtait à donner un diagnostic.

– Je sais que tu n'aimes pas Liam, la coupé-je directement, pour lui faucher l'herbe sous le pied.

Elle secoue la tête.

– Tu n'y es pas du tout. C'est juste que je ne le connais pas. Et toi non plus.

Levant une main en l'air, elle m'empêche de protester. À présent, je ne simule même plus une quelconque tâche ménagère, totalement absorbée par notre conversation. Laurie et moi nous disons toujours les choses en face, sans prendre de gants. Les pincettes, ce n'est pas pour nous ! Il s'agit d'une question de respect. Amies depuis la maternelle, nous fonctionnons à la sincérité, sans chercher à brosser l'autre dans le sens du poil.

– Et pour te dire la vérité, toute cette histoire autour de John ne m'a pas convaincue.

D'instinct, je touche le médaillon autour de mon cou. Laurie aussi a connu l'ancien soldat – elle avait même flashé sur lui lors de son entrée au collège et traînait souvent chez moi pour le croiser « par hasard » ! Beaucoup plus âgé, il n'a jamais posé les yeux sur elle mais elle rêvait quand même. N'était-ce pas les débuts de sa grande carrière de séductrice ? Elle s'est bien rattrapée depuis !

– Je trouve vraiment bizarre que vous ayez connu la même personne.
– C'est une coïncidence ! m'insurgé-je.

Ou un miracle de Noël. Mon miracle.

– Tu y crois, toi ? John vient de cette petite ville et comme par hasard, Liam s'y retrouve par

hasard suite à un accident.

– Pourquoi aurait-il été inventé une histoire pareille ? Ça n'a aucun sens.

– Je n'en sais rien !

– Tu sais, je crois que tu es trop méfiante, Laurie.

Elle me décoche une petite moue.

– Ouais. Peut-être. Mais je vois bien que tu es en train de tomber amoureuse. Non, non, ne nie pas ! C'est gros comme le nez au milieu de la figure ! Tu es folle de ce type. Je te connais par cœur.

Je rougis derrière mon comptoir, mon torchon bêtement à la main, les bras le long du corps.

– Je redoute juste qu'il te blesse, enchaîne Laurie. On ne sait rien de lui et je ne voudrais pas que tu tombes de haut. C'est tout.

***

Une journée intense s'écoule au café. Les jambes en compote, j'assure le service en slalomant entre les tables et les guirlandes multicolores – qui me valent toujours autant de compliments des clients. Je ne peux respirer qu'en fin d'après-midi, au cours d'une brève accalmie. Un peu à l'écart, je m'empare d'un bloc-notes pour noter ma liste de cadeaux de Noël. Pas pour moi, non ! Celle-là, elle est déjà écrite, imprimée et distribuée depuis longtemps sous forme de tracts dans la rue. Cette fois, je cherche des idées précises pour mes proches. Que vais-je offrir à ma mère, à ma grand-mère ? Et à Liam ? Sorti faire une course pour le café, il m'a laissé toute seule en l'absence de clients.

– Bonsoir ! claironne une voix nette et claire.

Je redresse la tête et pose papier et stylo. Un homme vient d'entrer dans le café – un type d'une trentaine d'années, assez canon en costume de business man bleu marine. Avec ses cheveux blonds impeccables, il ressemble à une gravure de mode. En m'apercevant, il resserre le nœud de sa cravate et m'adresse un sourire éblouissant.

– Bonsoir. Je vous sers quelque chose ?

– Pourquoi pas ? s'amuse-t-il en tapant des pieds sur le paillasson pour faire tomber la neige collée à ses mocassins.

Il enlève aussi son manteau en cachemire noir, déjà ouvert, et le plie sur son bras avant de se percher sur le tabouret face à moi.

– Quelque chose de chaud. On se gèle dans votre ville !

– Moins dix degrés ? souris-je. Ce n'est rien du tout, ça ! Revenez en février et on en reparlera !

Puis, me tournant vers les cuisines :

– Que diriez-vous d'un verre de vin chaud ?

– Va pour le vin chaud ! fait-il avec un petit geste de la main.

Il est riche à n'en pas douter. Riche et très sûr de lui. Peut-être un peu trop à en croire la manière dont il me contemple des pieds à la tête avec insistance. Suis-je à son goût ? Ou me voit-il comme une curiosité locale ? À l'évidence, il n'est pas non plus du coin ! En témoignent ses chaussures trop fines tout abîmées par la poudreuse. Lui préparant sa commande, je pose le verre devant lui, accompagné de tranches de pain d'épice. Il y mord à pleines dents avant de lever les yeux au ciel, conquis :

– Excellent ! Je n'aurais jamais cru que vous serviez d'aussi bons plats dans ce genre de…

Il s'interrompt en croisant mon regard noir.

– Je vous en prie, continuez ! le prié-je, moqueuse.
– Excusez-moi. Je ne voulais pas vous vexer.

Raté !

Pas vraiment gêné, il me dédie un petit sourire faussement contrit, certain que son charme va suffire à effacer sa bourde. Au moins, il ne manque pas d'aplomb !

– Je suis venu pour parler à Liam, se reprend-il en reposant son vin, encore un peu trop chaud.

Mon cœur s'arrête de battre.

– J'ai cru comprendre qu'il logeait ici. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit la seule fois où il a pris la peine de décrocher le téléphone…
– Vous connaissez Liam ?

J'écarquille les yeux, même si j'essaie de ne pas avoir l'air trop avide.

– Je suis son associé. Alexander Watkins, se présente-t-il en me tendant la main par-dessus le comptoir.

J'échange avec lui une franche poignée, même si mon pouls s'emballe de plus en plus.

– C'est de la folie au boulot depuis son départ ! Entre nous, quelle idée de prendre des vacances pile pendant les fêtes !
– Ce n'est pas ce que fait la majorité des gens ?

M. Watkins s'esclaffe.

– Le commun des mortels, oui. Mais pas Liam Baily.

Sa façon de parler me laisse interdite.

– En plus, nous avons eu un problème avec la construction de l'hôtel à Singapour et il était impossible à joindre.

– À Singapour ? répété-je, larguée.

– Oui. Les autorités locales ont demandé à s'entretenir avec lui à cause des permis de construire. D'où ma venue ! précise-t-il, le sourcil moqueur. J'ai dû traverser la moitié du pays pour le débusquer au fin fond de ce trou !

Je ne sais pas ce qui m'énerve le plus : ne pas comprendre de quoi il parle ou le mépris qu'il affiche à l'encontre de notre petit coin de province. Le pire, c'est qu'il ne cherche même pas à être méchant ! Il parle sans réfléchir.

– Liam est ici ? m'interroge-t-il.

– Il… il ne devrait plus tarder.

J'ai la bouche si sèche que j'ai envie de vider à moi seule la marmite de vin chaud restée en cuisine. M. Watkins détaille la décoration de Noël, s'emparant des figurines d'ange posées sur le comptoir.

– C'est charmant.

C'est condescendant.

– Votre petite ville a l'air très agréable, ajoute-t-il en se pensant sans doute aimable ou courtois. J'imagine que Liam a dû trouver son petit séjour très… « rafraîchissant » ! Votre monde est si éloigné de ses préoccupations habituelles.

– C'est-à-dire ?

J'ignore comment je parviens à empêcher ma voix de trembler. Je reste debout, les bras croisés derrière mon comptoir en une attitude défensive.

– Quand on dirige un empire, un petit tour à la campagne équivaut à un bon bol d'oxygène. Je comprends qu'il ait trouvé du charme à l'endroit, ajoute-t-il avec un clin d'œil à mon attention.

Diriger un empire ? What the fuck ?!

– Mais je suis venu sonner la fin de la récréation. Ses petites vacances ne peuvent plus durer. Ses palaces l'attendent.

– Il… il possède des palaces ? dis-je faiblement.

Un respirateur, s'il vous plaît !

– Vous ne connaissez pas les palaces *Black Castel* ? s'étonne le jeune homme.

Si je les connais ? Oui ! Comme toute la planète ! Ils font partie des plus beaux hôtels du monde, au même titre que les *Hilton* et autres *Carlton* ou *Four Seasons* … Mon salaire annuel ne suffirait

pas à y louer une chambre pour la nuit. Et ces établissements sont implantés sur toute la surface du globe, de Los Angeles à Paris, en passant par Londres, Tokyo ou Berlin. Je n'ai plus qu'une envie : m'asseoir.

Ou tomber dans les pommes.

– Il est le propriétaire de ces palaces, murmuré-je. Mais qu'est-ce qu'un homme comme lui fait ici ?

– Il est à la recherche de sa véritable mère. Il ne vous en a pas parlé ? s'étonne Alexander en finissant son verre, très à l'aise. Elle s'appelle Rosalie Parker. Enfin, je crois.

Ro… Rosalie ?

Ma vétérinaire ?

Durant une fraction de seconde, je repense à l'attitude bizarre de Liam durant sa consultation. Mais je n'ai pas le temps d'encaisser le choc que M. Watkins enchaîne sur le ton du badinage :

– Il a retrouvé sa trace dans le coin grâce à un détective privé et il a décidé de venir l'observer dans son milieu naturel… si je puis dire !

Je m'appuie des deux bras au comptoir, faute de siège. Non seulement Liam Baily est un milliardaire à la tête des plus beaux hôtels du monde mais il est en quête de ses racines ! Or, à aucun moment, il n'a cru bon de se confier à moi. Comment a-t-il pu me cacher quelque chose d'aussi énorme ?

Comment ?

***

– J'ai finalement trouvé du café en grain !

Cinq minutes plus tard, Liam pénètre dans le café, les bras chargés de sacs en papier kraft. Au son de sa voix, je sors des cuisines où j'ai trouvé refuge, incapable de rester plus longtemps en compagnie de son associé. Alexander Watkins se tourne vers lui alors que j'apparais sur le seuil. Et Liam se fige, foudroyé.

Surprise !

– Je t'attendais, lance joyeusement son collègue en quittant son tabouret.

Le milliardaire ne répond pas, ses yeux braqués sur moi. Nos regards se rencontrent et ce qu'il lit dans le mien le laisse pétrifié. Je suis en colère. Non : je suis furieuse. Et blessée. Profondément. Jamais encore je n'étais tombée amoureuse d'un homme… et il a fallu que je m'entiche d'un personnage, d'un rôle, d'un garçon qui n'existe même pas, d'un pseudo-vagabond sans attache !

Quelle conne !

– Calista…

Je secoue la tête pendant qu'il pose en vitesse son chargement sur le petit meuble, près de cette maudite urne à souhaits ! Je voudrais la casser, la briser, la piétiner ! En fait, je voudrais détruire tout ce qui se trouve dans ce café – en particulier, Liam… pour qu'il soit dans le même état que mon cœur.

– Je peux…
– NON !

Mon propre cri me fait sursauter, issu des tréfonds de ma poitrine. Liam en reste bouche ouverte, ses excuses ou justifications fauchées. Je ne veux ni les unes ni les autres ! Je ne les supporterai pas !

– Comment as-tu pu me mentir à ce point ? lancé-je, tremblante.

J'en claque presque des dents.

– Comment as-tu pu me laisser me ridiculiser à ce point ? Je t'ai accueilli chez moi ! Je t'ai ouvert ma porte, ma maison…

Mon lit !

Je tente de me reprendre, de garder le cap.

– Je croyais que je t'aidais ! Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi ?
– Cali…
– Tu t'es foutu de moi !
– Bien sûr que non, je…
– Tu t'es foutu de tout le monde : ma mère, ma grand-mère, nos clients !

Nous l'avons pris pour l'un des nôtres. Nous l'avons accueilli à bras ouverts. Alors qu'en réalité, il jouait la comédie pour mener sa petite enquête. Peut-être même a-t-il simplement trouvé pratique de se réfugier sous notre toit ? Je vois rouge, furieuse, malheureuse – tout se confond.

– Écoute, rien…
– Non ! Je t'ai assez écouté me débiter tous tes mensonges ! Tu travailles dans l'hôtellerie ! enragé-je, en pointant un index accusateur vers lui. Comme serveur ou barman ! Espèce de salaud !

Nous sommes chacun à une extrémité de la salle, moi devant les cuisines, Liam sur le seuil de la porte. Entre nous se tient Alexander Watkins, tel un arbitre impuissant. Ce dernier ne sait plus où donner de la tête.

– Je ne t'ai jamais menti, Cali ! tente Liam avec véhémence.

Mais je n'ai pour lui qu'une réponse :

– Sors de chez moi !

Liam reste immobile.

– Tu entends ? Je ne veux plus te voir ! Je veux que tu t'en ailles ! Tout de suite !

Il baisse les yeux, abritant ses prunelles de glace sous ses cils sombres. D'un seul coup, son expression change, comme s'il se fermait. Il hoche la tête, lentement. Puis sans ajouter un mot, il adresse un signe à Alexander et sort du café le premier, son ami sur les talons. Sans un regard en arrière. La porte claque derrière eux, me laissant seule dans la salle. Ça y est. Le silence crépite presque à mes oreilles, comme l'immense vide en train de se creuser en moi. Il est parti. Et je sais qu'il ne reviendra jamais.

11. Sans lui

Jingle bells, jingle bells,

Jingle all the way.

Oh ! what fun it is to ride

In a one-horse open…

D'un index rageur, j'éteins la chaîne hi-fi placée sur le rebord du comptoir. Si j'entends encore une seule fois ces paroles idiotes, je pète un plomb ! En cet instant, j'envisage même de tuer le vieux en costume rouge qui distribue les cadeaux. Le chant s'interrompt pour laisser place à l'habituel brouhaha des conversations… même si les voix diminuent à mesure que le silence s'épaissit. À croire que je viens de commettre un crime de lèse-majesté en coupant cette musique à la noix.

Sans prêter attention à la salle, je reprends mon éponge et file à l'autre bout du café. La plupart des clients ont la tête tournée vers moi. Je devine leurs regards inquiets me suivre pendant que je lave une table inoccupée, les mâchoires serrées. Le miroir à l'autre bout de la pièce me renvoie brièvement l'image d'une fille cernée et blême – et à la mine fermée. Génial. Je ressemble à une gardienne de prison.

– Elle n'aime plus Noël ?
– Qu'est-ce qu'il lui arrive ?
– Je croyais qu'elle adorait son vieux CD pourri…
– Elle est bizarre, Cali, en ce moment…

Elle vous entend, surtout !

Malgré mon agacement, je reste obstinément de dos, à frotter une petite tache de ketchup sur le formica. Je m'y attelle comme si ma vie en dépendait. Cela m'évite d'entendre les messes basses de nos habitués. Et de penser à Liam.

Liam.

Liam, Liam, Liam.

Il squatte mon cerveau depuis son départ, quarante-huit heures plus tôt. Attrapant le torchon jeté sur mon épaule, j'essuie les traces d'eau avec mauvaise humeur. Il est parti. Pour de bon. À ma demande, en plus ! Mais comment aurais-je pu supporter qu'il reste sous notre toit après m'avoir joué cette comédie sordide ? Ah ça ! Il s'est bien foutu de moi ! Un vagabond ? Tu parles ! Un milliardaire, oui !

Mes mains tremblent lorsque je remets en place la moutarde, le sel et le poivre au centre de la table sans réussir à décolérer. Je me sens ridicule. N'ai-je pas offert le gîte et le couvert à un homme qui n'en avait nul besoin ? Par-dessus tout, je suis blessée. Et malheureuse. Tellement malheureuse que je voudrais me rouler en boule dans un coin, dormir et oublier. Mais plutôt mourir que l'avouer !

– Tu ne veux pas remettre la musique ?

Derrière le comptoir, ma mère me contemple avec inquiétude. Même si elle n'ose pas parler directement de Liam depuis son départ, je lis l'angoisse dans ses yeux. À elle, j'ai simplement raconté la vérité (ou au moins une partie) : il est rentré chez lui au terme de sa convalescence. Après tout, c'était bien ce qui était prévu ! Je sers cette version officielle à tous ceux qui me posent des questions.

– Fais comme tu veux, marmonné-je.

Ma mère tripote nerveusement le nœud de son tablier. Son regard pèse comme du plomb sur moi.

– Tu aimes tellement les cantiques…

Je hausse les épaules.

– Je n'ai pas le cœur à ça, cette année.

Pour m'occuper les mains, je passe un coup de chiffon sur le comptoir et les hauts tabourets vert d'eau alignés devant moi. Tant que je reste active, je ne revois pas en boucle ses yeux en amande d'un bleu translucide, ses grandes mains, son demi-sourire narquois, ses…

STOP.

– Ma chérie ? insiste ma mère, à voix basse.

Les clients continuent à nous écouter, même si les conversations ont repris à un rythme modéré. Ici, dix paires d'oreilles traînent en permanence.

– C'est à cause de la fermeture du café ?

J'avale ma salive au goût amer.

– Oui, oui…

Voilà. Voilons-nous la face.

Ma mère a sûrement conscience que je mens, mal en plus, mais elle n'insiste pas. Jaime Howard est plutôt du genre à tourner autour du pot pendant des heures pour éviter de froisser ses proches. Redoutant de me blesser, elle garde les lèvres closes et hoche la tête. Et je profite d'une addition réclamée à la table 5 pour m'échapper.

– Cinq dollars trente, annoncé-je au pasteur, à sa hauteur.

Il s'empare de son porte-monnaie au moment où mon téléphone se met à vibrer dans ma poche – pour la troisième fois de la matinée. Je ne réagis pas, ignorant stoïquement cet énième appel.

– Tu ne réponds pas ? s'étonne le révérend en me tendant la monnaie.

Il fait tomber les pièces au creux de ma paume.

– Pas pendant le service.

Je mens. À un saint homme. Je tourne mal, très mal.

Guère dupe mais bon chrétien, il fait mine de me croire par pure charité. Cela fait deux jours que j'ignore les coups de fil de Liam. Je refuse d'écouter ses explications. Je refuse d'entendre le son de sa voix. Je refuse tout ce qui vient de lui. J'efface même les messages qu'il me laisse sur mon répondeur – sur-le-champ pour ne pas être tentée plus tard.

Je ne suis pas butée. Je suis déterminée.

– Tu sais que tu peux me parler ? me déclare soudain le pasteur.

Il cherche en vain mon regard, obstinément fixé sur sa tasse de café vide que je débarrasse. Je le connais depuis mon plus jeune âge – et ma mère n'est-elle pas un membre très actif de sa chorale ? Je participe moi-même à la plupart de ses récoltes de fonds, vendant des billets de tombola par brassées dans les environs ! Suite à la mort de mon père, je n'avais pas hésité à lui raconter mes angoisses, même si je préférais raconter mes histoires à mon ami John, plus accessible, moins impressionnant… mais aujourd'hui, je ne me sens pas le courage de lui parler. Pas de Liam. C'est trop intime.

– Ça va, dis-je en rangeant ses piécettes dans la poche de mon tablier.

Il se mord la lèvre, visiblement animé par un profond désir de m'aider.

– Si c'est à propos de ce jeune homme…

Il est perspicace, en plus ! Mais ne l'avais-je pas vu discuter plusieurs fois en aparté avec Liam ? Peut-être le milliardaire s'est-il confié à lui, choisissant de lui raconter ses secrets plutôt qu'à moi ? Je pince la bouche, vexée.

– Ça va, répété-je fermement.

Et tournant les talons, je m'éloigne en vitesse.

***

Le nez plongé dans mes cours, j'essaie de réviser mes examens. Entourée d'un océan de classeurs,

fiches bristol et surligneurs, je répète ma leçon sur la projection et le transfert jusqu'à m'en donner la nausée. Entre la fermeture du café et le passage express de Liam dans ma vie, je n'ai pas vraiment eu la tête à préparer mes partiels ces derniers temps ! Ils se profilent pourtant avec l'arrivée de la nouvelle année et j'ai tout intérêt à cartonner… parce que je n'aurai plus de boulot en janvier.

– Toc, toc ! annonce une voix rauque dans le couloir.

Mes longs cheveux entortillés en chignon grâce à un crayon de papier, je relève la tête. En gros sweater gris et leggings noirs, je traîne sur le tapis depuis une heure, adoptant toutes les positions possibles et imaginables pour mémoriser mes cours. Assise en tailleur devant ma table basse, j'aperçois ma grand-mère dans l'entrebâillement de la porte.

– Je peux entrer ? me demande-t-elle, déjà dans la pièce.

Question rhétorique, je suppose.

– Fais comme chez toi, mamy ! souris-je.

De toute manière, elle prend déjà possession des lieux en posant un plateau garni d'un copieux repas – sans doute préparé par ma mère avant la fermeture du café. Jamais Bette n'est passée derrière les fourneaux une seule fois dans sa vie – ce qu'elle revendique haut et fort. Ma grand-mère serait même capable de rater des œufs au plat et de mettre le feu à la cuisine. Encore.

– Tiens, ma chérie. Pour que tu ne meures pas de faim. Déjà que tu dois mourir d'ennui ! ajoute-t-elle avec un geste désinvolte en direction de mes cours.

J'éclate de rire. Puis j'accable ma grand-mère d'un regard accusateur jusqu'à ce qu'elle écrase sa cigarette, pendue à ses lèvres, dans le cendrier posé à son attention sur le rebord de la fenêtre.

– C'est mieux, murmuré-je pendant qu'elle fait du vent avec sa main pour dissiper l'odeur entêtante du tabac.

Bette hausse les épaules avant de tourner vers moi ses yeux lourdement fardés de bleu électrique. Elle ressemble à une danseuse de revue avec ce maquillage – et ce pantalon en cuir noir n'arrange rien !

– Tu avais l'air en petite forme aujourd'hui, constate-t-elle.

Je commence à tripoter le coin d'une feuille et rentrer sa pointe sous mon ongle. Je n'ai pas envie de m'engager sur ce terrain glissant.

– En hiver, tout le monde est fatigué. Je ne suis pas la seule, répliqué-je, détachée.
– Il y a une différence entre la fatigue et le chagrin.

Je déglutis avec peine et garde les yeux baissés. Je ne serais pas capable de maintenir mon

bouclier de mensonges en croisant son regard. Pour le moment, j'aimerais juste disparaître dans les coussins du canapé ou être engloutie par le fauteuil en tissu.

– S'il n'y avait pas la fermeture du café… tenté-je.

Ma grand-mère sourit.

– Bien essayé, ma petite fille ! Dommage que tu ne sois pas très convaincante. Alors on tourne autour du pot pendant des heures ou on parle tout de suite de Liam ?

Je n'ose pas relever la tête, penchée sur mon classeur noirci de notes afin de lui dissimuler mon expression atterrée. Je suis malheureuse. À en crever. Et Bette n'ajoute pas un mot, laissant le silence enfler entre nous.

– Il est parti parce que je l'ai mis à la porte, finis-je par avouer.

Ma gorge semble enrouée par une méchante angine. Ou par le mal de vivre – de vivre sans lui. Tout me rappelle son absence, même s'il n'est pas resté longtemps. Liam n'a fait partie de ma vie qu'une petite semaine… alors pourquoi le revois-je sans cesse dans cette pièce, assis près de la cheminée, ou pendant la consultation de Rosalie ?

Rosalie Parker. Sa mère.

La véritable raison de sa présence.

– Que s'est-il passé exactement ? m'interroge ma grand-mère avec prudence.

Ravalant mes larmes, je croise son regard malgré mes yeux embués.

– Liam n'est pas l'homme qu'il prétend.

Le vagabond sans famille, sans argent, sans logement, n'était autre qu'un milliardaire à la tête des plus luxueux palaces de la planète à la recherche de sa mère naturelle. La nuit de son départ, je n'ai pu m'empêcher de consulter sa notice Wikipédia. Je sais. C'est pathétique. J'ai découvert qu'il avait été abandonné sous X à sa naissance et hébergé par différentes familles d'accueil avant de poursuivre ses études grâce à diverses bourses et de bâtir un empire à la seule force du poignet.

– Un milliardaire ! siffle ma grand-mère, au terme de mon récit. Eh bien, on était loin du SDF !

Je souris malgré moi.

– Tu lui en veux parce qu'il ne t'a pas dit la vérité ? reprend-elle, bien décidée à ne pas me laisser en paix. Essaie de te mettre à sa place, ma chérie. Il redoutait peut-être de se confier à une jeune femme rencontrée une semaine plus tôt ? Il avait peut-être peur que tu ne révèles sa présence à sa mère biologique ?

Je hausse les épaules, consciente de la justesse de ces paroles. Ces réflexions, ne me les suis-je pas adressées mille fois, au point de ne plus en dormir la nuit ?

– Mais ce n'est pas le fond du problème, n'est-ce pas ? enchaîne-t-elle, debout devant moi, les bras croisés sur son pull scintillant.

Les lèvres tremblotantes, j'essaie de maîtriser mes émotions avant de me reprendre :

– Tu réalises qui il est ? murmuré-je, blessée dans mon amour-propre. Un homme d'affaires à la tête d'un empire ! Alors que moi…

Moi, je suis née à Lac Flambeau, j'ai grandi à la campagne, je suis à sec le 3 du mois et je poursuis encore mes études.

– Je ne vois pas ce qu'un homme comme lui ferait avec une fille comme moi ! Pourquoi est-ce qu'un milliardaire s'intéresserait à une petite serveuse du Wisconsin ?

Je me force à rire mais ma propre voix m'écorche les oreilles et je préfère m'arrêter avant qu'elle ne se gonfle de sanglots. Le silence de Bette, son regard inquiet accroissent encore mon malaise. Elle ne dit rien, se contentant de m'observer comme si elle en tirait des conclusions. Il faut être réaliste : Liam Baily peut avoir les plus belles femmes de la planète, se vautrer dans les dollars, voyager en jet privé, acheter des palaces d'un claquement de doigts. Il est au sommet du monde. Alors que moi, je suis plutôt en bas de l'échelle. Je n'ai jamais nourri le moindre complexe d'infériorité mais là… dur, dur !

– Tu oublies l'ingrédient essentiel de cette histoire, me déclare Bette, l'air grave.
– Lequel ?
– L'amour, ma chérie.

Sa réplique me fait l'effet d'un coup de poing dans le plexus solaire.

– À ta place, j'irais le rejoindre sur-le-champ. Je prendrais mon sac et je filerais à New York pour tirer cette affaire au clair.
– Il ne m'aime pas, rétorqué-je du bout des lèvres.

Il n'en a même jamais été question.

– Il te l'a dit ?
– Non, mais…
– C'est bien ce que je pensais. Tu n'en sais rien. Tu l'as mis dehors avant qu'il ne puisse s'expliquer. Laisse-lui une chance, Cali. Et laisse-toi une chance aussi. Après tout, c'est bientôt Noël, ajoute-t-elle en regagnant la porte. Tu ne crois plus aux miracles ?

***

Durant la nuit, je ne parviens pas à fermer l'œil. Allongée dans mon lit, je ne cesse de penser à ma discussion avec Bette… et à ses paroles. Si je le faisais ? Si je rejoignais Liam sur la côte est ? Me tournant dans tous les sens, je jette un millième coup d'œil au réveil sur ma table de chevet et récolte un regard accusateur de Viking. Couché en rond sur mon lit, mon gros chien estime que je trouble son précieux sommeil.

– Désolée, marmonné-je.

Quoi ? Seulement cinq heures du matin ? Pour lutter contre le froid mordant, je tire les couvertures sous mon menton – et récolte un grognement de reproches.

– Tu sais à quoi on ressemble ?

Mon labrador me contemple de ses yeux un peu tombants, à fendre le cœur le plus endurci.

– Un vieux couple ! conclus-je.

Avec un sourire, je caresse le sommet de sa grosse tête – en sortant courageusement un bras hors de la couette. Que dois-je faire ? Rester et renoncer à Liam ? De toute manière, rien ne me dit qu'il a un jour envisagé de vivre une véritable relation avec moi. Peut-être même me considérait-il comme une simple aventure, une fille parmi d'autres. La tête enfoncée dans les oreillers, je fixe sombrement le plafond. Non. Par moments, il me lançait des regards qui ne trompaient pas. À moins que je ne me sois fait mon cinéma ? Je pousse un cri de frustration. À cet instant, ne pas savoir me semble pire qu'un (très) possible rejet.

– Bette a raison !

Je rejette d'un seul coup les couvertures, incapable de rester plus longtemps clouée à ce matelas.

– Je dois savoir !

Au risque de devenir dingue.

Sûre de moi, j'attrape la valise rangée sous mon lit et la pose sur la couette en ouvrant son couvercle. Viking roule mollement sur son autre flanc, sans pour autant se lever – faut pas abuser, hein ! Et il me suit de ses profonds yeux noirs pendant que je vide mon armoire. Petite robe, pull chaud, culottes… je remplis le bagage en moins de cinq minutes avant de filer chercher ma trousse de toilette dans la salle de bains. C'est décidé ! Je pars à New York. Même si Liam ne prononce pas les mots que je rêve d'entendre, au moins je ne me torturerai plus avec de fausses hypothèses.

Je suis prête en moins d'une demi-heure. Avant de partir, je dépose Viking chez ma grand-mère… principalement pour éviter les questions de maman. Je n'aurais pas la force d'y répondre ce matin ! Alors qu'il me suffit d'un regard échangé avec Bette pour qu'elle comprenne tout.

– Tu as fait le bon choix, me dit-elle en me raccompagnant à ma voiture.

J'ai un peu l'impression de jouer ma vie à pile ou face. Mais avant de quitter Lac Flambeau par avion grâce à mes économies, je dois accomplir une dernière tâche. Je traverse une partie de la ville, ma valise rangée dans le coffre. En même temps, j'essaie de ne pas songer à mon étreinte torride avec Liam. Ici. Sur ces fauteuils. Un instant, je sens à nouveau ses mains sur mes hanches, sur ma peau. Et… un coup de klaxon me réveille.

– Regarde devant toi ! beugle le conducteur d'en face.

Lorsqu'il me dépasse, je reconnais M. Miller en train de pester dans sa barbe. J'en suis encore toute blême lorsque je me gare dans une rue isolée. En sortant, j'essaie de ne pas glisser sur les plaques de verglas pour atteindre la porte. J'ai attendu qu'il soit sept heures et demie avant d'oser me rendre chez Rosalie. Sauf qu'une fois sur place, je n'ose pas toquer à sa porte.

Je lui parle ou pas ?

Je lui dis ou non ?

Rosalie est la mère de Liam : je ne peux pas garder cette information pour moi. Je la connais depuis des années. C'est une bonne amie de ma mère – comme la plupart des femmes de notre petite communauté. Alors ? Alors, ce n'est peut-être pas à moi de le lui annoncer ! Je me mords la lèvre, partagée, tandis que je la vois passer derrière ses fenêtres, en peignoir. Je recule aussitôt, me cachant dans un renfoncement. Il appartient peut-être à Liam de lui révéler en face. Je n'ai pas à m'en mêler.

C'est entre elle et son fils.

Quittant sa maison, je me promets néanmoins de les réunir. Je dois ramener Liam à Lac Flambeau. Je dois faire en sorte qu'ils se retrouvent. Je rejoins ma voiture à petits pas maladroits, zigzaguant entre les flaques solidifiées et les tas de neige. Une fois dans l'habitacle, j'accroche ma ceinture, démarre le contact et inspire un bon coup.

New York, me voilà !

12. New York, New York

Plantée au milieu du terminal, je ne sais plus où donner de la tête. Il y a tellement de monde ! Des voyageurs s'interpellent en allemand, en français ou avec un fort accent du Midwest tandis qu'un groupe d'hôtesses de l'air plaisantent en rejoignant leurs vols respectifs. Plus loin, les contrôles de sécurité se poursuivent et j'aperçois des touristes en chaussettes, rangés en file indienne près de leurs bagages ouverts.

– Waouh !

Aéroport JFK. Gigantesque. Grouillant. Et un peu écrasant. Déboussolée, je serre la poignée de ma valise, posée à mes pieds. Jamais encore je n'avais mis les pieds dans la plus grande ville des États-Unis. Ça change de Lac Flambeau ! Et au moment où les haut-parleurs diffusent un message multilingue, je ne peux m'empêcher de sursauter. Génial. Je n'ai pas du tout l'air d'une provinciale paumée.

Ressaisis-toi, Cali !

Je m'ébranle enfin, décidée à ne pas passer pour la plouc de service. L'honneur de Lac Flambeau repose sur mes épaules. Traînant mon bagage à roulettes, je traverse un couloir sans fin en direction de la sortie. Je n'ai qu'à suivre le flot des passagers, perdue au milieu des silhouettes anonymes. Ballottée, écrasée, ignorée, je finis néanmoins par rejoindre l'extérieur.

– …

Soudain, je me retrouve face à des centaines de buildings et de tours de verre si hautes qu'elles en cachent en partie le ciel. La ville s'étend à l'horizon, avec ses ponts et ses rues immenses. Au-dessus de moi, quelques flocons volettent avant de fondre dès leur contact avec le sol. Vais-je m'en sortir ? Pas le temps de réfléchir ! Je me jette dans la mêlée pour obtenir un taxi. Me découvrant un certain talent pour le football – et regrettant de ne pas avoir le casque et les épaulettes des joueurs – je parviens à décrocher en vingt minutes le Saint-Graal, le rêve de tout américain normalement constitué : une place à l'arrière d'un *yellow cab* .

– Je vous emmène où ? me demande le chauffeur.

Sortant un petit papier de ma poche, je lui donne l'adresse du siège social de *Black Castel* . Hélas, je n'ai pas mieux.

– Ça roule ! m'annonce-t-il en se coulant dans la circulation.

Je me cale contre le dossier, le regard tourné vers la fenêtre. En même temps, je ne cesse de penser à Liam. Sera-t-il à son bureau ? Acceptera-t-il de me recevoir ? J'aurai bientôt mes réponses.

À moins que je ne rentre bredouille chez moi. Tout en tripotant la poignée de mon sac, installé à côté de moi, je contemple le paysage qui défile. Et bientôt, j'en ai le souffle coupé.

– Vous passez les fêtes à New York ? m'interroge le conducteur, en me jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.
– Non, je suis juste de passage.

Oh. La. Vache.

Des guirlandes électriques ruissellent de tous les côtés tandis que les enseignes des boutiques arborent leurs plus beaux atours. Dans les magasins de jouets, des automates imitent l'atelier du père Noël ou reproduisent un ravissant paysage sous la neige. Des grappes de boules dégringolent de certaines façades, au milieu des branches de houx. C'est sublime ! La ville entière brille de mille feux.

– Que c'est beau ! lâché-je, émerveillée.

J'en oublie presque mes problèmes. Mieux, je colle mon visage à la vitre, l'écrasant comme une gamine. Je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout voir, tout admirer. Mon chauffeur s'esclaffe.

– C'est votre première fois à New York ?
– Ça se voit tant que ça ? m'amusé-je, sans décoller ma figure aplatie de la fenêtre.

Il rigole de plus belle.

– Vous devriez aller au Rockefeller Center si vous aimez les décorations. Ou sur la Cinquième Avenue.
– Je n'y manquerai pas ! admets-je, épatée.

Des enceintes diffusent des chants de Noël dans les artères les plus commerciales, créant une atmosphère conviviale. À l'angle d'une avenue, je repère un père Noël en costume rouge en train d'agiter une cloche pour attirer les passants. Il se tient devant un grand traîneau près duquel les enfants s'agglutinent.

J'aime déjà cette ville !

– Vous êtes arrivée ! m'annonce mon chauffeur… avant de me balancer un prix exorbitant.

Euh… je l'aime moins, là, d'un coup.

– C'est vraiment le prix ? demandé-je.

Il tapote son compteur de l'index avant de me tendre sa paume. Bon, ben… quand faut y aller, faut y aller ! Me délestant d'une bonne partie de mes économies, je me retrouve sur le trottoir deux minutes plus tard. Je me tourne alors vers la gigantesque tour dans mon dos. Le siège de *Black Castel*

. Cinquante-cinq étages de verre et de métal ultramoderne. Mon cœur bondit. Liam est là, quelque part, à l'intérieur. Écrasée par l'imposante façade, j'hésite à entrer. Mais après toute cette route, plus moyen de tergiverser !

Je pousse le grand tourniquet de verre et m'y engouffre en même temps qu'une grande blonde en tailleur griffé et stilettos à bouts pointus. Classe. Assurée. Belle. Je me sens un peu minable dans ma grosse parka rouge à capuche de fourrure et mes bottines à lacets. Sans parler de la valise à roulettes que je traîne derrière moi dans un bruit de tous les diables. Les têtes se tournent dans mon sillage.

Pour la discrétion, on repassera…

– Je peux vous aider ?

La standardiste derrière le *desk* blanc laqué en forme de U m'interpelle avec un sourire poli. Elle est assise devant un écran d'ordinateur noirci de chiffres et de colonnes. Je me rapproche d'elle.

– En fait, je…

En fait, je suis dans la merde.

– Je voudrais parler à M. Baily.

Je mesure vraiment mon ridicule à cet instant. Sortie de nulle part avec mes fringues de Davy Crockett, je demande à parler au PDG de la boîte. À part ça, tout va bien. Le sourire de la secrétaire s'agrandit brièvement avant qu'elle ne m'oppose à nouveau une figure neutre et impénétrable. Je crois qu'elle a failli rire.

Oh, je la comprends…

– Avez-vous rendez-vous ? s'enquiert-elle, professionnelle.
– Eh bien… c'est-à-dire que…

Je bégaye.

– Pourriez-vous simplement lui dire que je souhaite le voir ? tenté-je.

Tant qu'à se couvrir de ridicule, autant en rajouter une couche.

– Je m'appelle Howard. Calista Howard.

Et en plus, je me présente comme James Bond ! Au secours !

– Je suis navrée, mademoiselle, mais cela ne va pas être possible, m'explique-t-elle gentiment.
– Vous ne pourriez pas lui passer un coup de fil ? Ça ne prendra que deux minutes.

Je lui fais des yeux de chien martyrisé. Viking serait fier de moi.

– S'il vous plaît…

Elle secoue la tête, inflexible.

– Non, mademoiselle. Je ne peux pas le déranger.
– Écoutez…

Je m'apprête à débiter une grande tirade afin de la convaincre quand une voix m'interrompt :

– Calista, c'est ça ?

Pivotant à toute allure, je découvre l'associé de Liam, en costume-cravate noir, une serviette en cuir sombre à la main. Arrivé de l'extérieur, il porte le long manteau qu'il portait déjà dans le café, lors de son voyage éclair dans le Wisconsin.

– Alexander… Watkins ! me rappelé-je, presque triomphante.

J'en profite pour jeter un coup d'œil à la secrétaire qui veut dire : « Vous voyez ! Je connais du beau monde ! ». Elle semble d'ailleurs assez décontenancée par l'attitude de M. Watkins, qui me serre la main avec affabilité.

– En personne ! rit-il.
– Cette jeune femme demande à voir M. Baily, tente d'expliquer la standardiste.
– Eh bien, laissez, miss Stevenson. Je m'en occupe.

Et il m'entraîne avec lui vers les ascenseurs.

***

J'en prends plein les yeux dans les couloirs. Et au dernier étage, je découvre le milieu naturel de Liam. Un grand palier aux murs noirs dessert un bureau aux portes transparentes, qui laissent filtrer la pâle lumière de cette journée d'hiver. De somptueuses orchidées blanches s'épanouissent sur des consoles en bois asiatiques très sombres. J'ose à peine respirer. Tout n'est que luxe et calme à ce niveau. Seule une femme aux cheveux grisonnants travaille à un bureau – sans doute l'assistante personnelle de Liam. Du moins, j'imagine.

– Ne vous dérangez pas, Carole ! lance Alexander avant qu'elle ne bondisse de sa chaise pour se mettre au garde-à-vous.

Une main posée entre mes épaules, M. Watkins me pousse vers la porte du fond, surmontée d'une plaque en métal doré au nom de Liam. Après avoir toqué, Alexander entre le premier et je me faufile à sa suite. J'aperçois alors la silhouette de Liam, penché au-dessus d'une liasse de papiers. Il porte une veste anthracite parfaitement coupée et une cravate d'un bleu très pâle, assorti à ses yeux translucides. Son stylo-plume entre les doigts, il relève brièvement la tête… quand il me voit à son tour. Là. Juste derrière son collaborateur. Tout s'arrête. Le temps. Nos respirations. Tout.

Nos regards se croisent à travers la pièce. Ni l'un ni l'autre n'esquissons un geste. L'atmosphère s'alourdit, s'épaissit. Liam ne semble pas prêt à revenir, comme s'il avait un fantôme devant lui. Moi, je ne sais plus quoi dire ou penser. J'ai oublié tous mes beaux discours, soigneusement préparés dans l'avion.

– Cali… souffle-t-il.

Il quitte son fauteuil en cuir brun, les deux mains appuyées sur son bureau, impeccablement rangé. Nos yeux ne se lâchent pas, faisant grésiller l'air. Alexander toussote, à nouveau dans le rôle du témoin.

– J'ai trouvé Calista à l'accueil, commente-t-il.

Liam ne semble pas l'écouter, son attention focalisée sur moi.

– Mais je vais peut-être vous laisser… et partir… discrètement… sur la pointe des pieds… comme si de rien n'était…

J'en rirais si mon ventre n'était pas noué – et mon cœur lancé dans une course à mille à l'heure. Et j'entends à peine la porte se refermer derrière le businessman. Liam attend une longue minute avant de parler :

– J'ai essayé de t'appeler une bonne cinquantaine de fois.

Sa voix grave trouble notre silence tandis que je m'avance dans la pièce, décorée avec un goût certain. Au mur, je remarque plusieurs tableaux contemporains – des aplats de couleur éclatants, sûrement signés par un artiste célèbre mais je n'y connais rien – ainsi qu'une sculpture effilée, en équilibre sur un secrétaire noir. Tout le mobilier est sombre, d'ailleurs… à l'exception du tapis blanc, épuré.

– Qu'est-ce que tu fais ici, Cali ? demande-t-il enfin, faute de réponse.
– Je…

Bonne question.

– Je voulais comprendre ce qui s'est passé, avoué-je, hésitante. Quand je t'ai demandé de partir, je ne t'ai même pas laissé une chance de t'expliquer.
– Et tu as fait tout ce chemin pour ça ?

Je hoche la tête en baissant les paupières. Parce que je mens. Parce qu'il le sait peut-être. Si j'ai traversé la moitié du pays, ce n'est pas que pour entendre ses explications. C'est aussi pour nous donner une chance, à tous les deux. Parce que j'ai envie de croire qu'il peut m'aimer malgré toutes nos différences, malgré les quinze centimètres, les cinq mille kilomètres et les deux milliards de dollars qui nous séparent.

De toute manière, je n'ai jamais aimé les chiffres.

– Je voulais te parler, dis-je, simplement. Et te voir.

Les derniers mots m'ont échappé, comme le regard que je lui lance, plein d'espoirs et de craintes. Liam contourne son bureau, comme aimanté vers moi.

– Merci, murmure-t-il en s'emparant de mes deux mains. Merci de me laisser une seconde chance.

Je déglutis très fort, incapable de parler.

– Je peux tout expliquer, ajoute-t-il.

Mais au moment où il ouvre la bouche… des coups retentissent, frappés à la porte. Et son assistante apparaît. Comme prise en faute, je récupère tout de suite mes doigts et les cache dans mon dos. Je ne me sens pas très à l'aise dans cette entreprise – ce que Liam comprend d'un coup d'œil.

– Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur Baily, mais M. Morrisey et son équipe sont arrivés. Ils vous attendent en salle de réunion au douzième étage. Ils sont venus avec les nouvelles maquettes.

Liam hoche la tête.

– J'arrive tout de suite.

Puis, pivotant vers moi, il me décoche un sourire d'excuse.

– Ce soir ! Dînons ensemble ce soir ! me propose-t-il immédiatement.

Son cerveau semble capable de prendre quinze décisions par seconde. Tant mieux. Car le mien vient de tomber en panne.

– Je te raconterai tout, Cali. Tout ce que tu as besoin de savoir. Ensuite, ce sera à toi de choisir ce que tu veux faire.
– D'accord.

Je m'entends accepter, sans savoir où cette route va me mener. Je ne sais qu'une chose : je dois découvrir qui est Liam, le vrai Liam.

***

Quelques heures plus tard, un immense dôme de verre surplombe la salle entièrement privatisée où Liam me conduit, un bras sous le mien.

– Quand tu disais que nous serions tranquilles, je ne m'attendais pas à ça…
– Je veux que nous soyons tranquilles, me rétorque-t-il gravement. Juste toi et moi.

Sa voix m'intimide, tout comme sa présence impressionnante lorsqu'il se tourne vers moi pour détailler mon profil, dégagé par un haut chignon. Dans ma longue robe rouge – la plus belle dans mon dressing – j'arrive à ne pas détonner au cœur de ce décor somptueux. Émerveillée, je renverse la tête pour admirer le plafond de verre. Des flocons dansent en un ballet gracieux au-dessus de nous.

– C'est magnifique ! m'exclamé-je.
– Je suis entièrement d'accord, acquiesce Liam.

Pourquoi n'ai-je pas l'impression qu'il parle du restaurant ? Ses yeux fixés sur moi me font rougir. Et derrière le maître d'hôtel, nous regagnons la table dressée sous le dôme. C'est comme si nous dînions à ciel ouvert, sous la neige, en plein New York. Tirant ma chaise, Liam m'aide à m'installer avant de prendre place face à moi, impeccable dans son costume anthracite. Sorti en retard de son travail, il n'a guère eu le temps de se changer. Ce qui ne l'empêche pas de ressembler à une gravure de mode. J'ai presque du mal à reconnaître le vagabond retrouvé dans la neige quelques jours plus tôt…

– Alors, c'est toi, fais-je enfin. Le vrai « toi », je veux dire : un homme d'affaires qui a tout réussi, à la tête d'une fortune dans l'hôtellerie.

Liam secoue la tête en dépliant la serviette qu'il pose sur ses genoux.

– Tu te trompes. Ce n'est pas moi. Ça, c'est mon travail – même si j'ai confondu les deux pendant des années, à force de me consacrer à ma carrière.

Il ajoute alors dans un petit rire triste :

– N'ayant pas de famille ni de vie privée, je n'avais pas vraiment de peine à consacrer toute mon énergie à ma réussite.

Je hoche la tête, surprise par la fêlure dans sa voix, même si rien ne transparaît sur sa figure. Sans doute tente-t-il de maîtriser ses émotions pour ne pas se laisser submerger. Et il soutient mon regard lorsque je plonge en lui, à la recherche de son véritable visage derrière son masque.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Je ne peux attendre plus longtemps. Il faut que je sache.

– Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ta véritable identité quand nous étions à Lac Flambeau ?
– J'aurais voulu, Cali. J'ai même failli tout te révéler au bord du lac… mais je me suis retenu à la dernière seconde. Je m'étais enfermé dans mes mensonges et j'ignorais comment revenir en arrière.

Sa main cherche la mienne sur la nappe pour la couvrir de sa paume chaude. Ni l'un ni l'autre ne prêtons attention au serveur – qui préfère reculer avec prudence. Ce n'est guère le moment d'apporter nos entrées. Liam et moi sommes seuls au monde. Seuls avec ces souvenirs tissés de mensonges et de vrais sentiments – du moins de mon côté !

– Je ne voulais pas que ma mère apprenne ma venue, ajoute-t-il avec de tels accents de sincérité qu'ils me bouleversent. J'avais envie de l'observer sans qu'elle sache qui j'étais.

– Pourquoi ne pas aller la voir directement ?

– Je ne savais rien d'elle. Seulement son nom et son adresse, trouvés grâce à un détective privé. J'ignorais quel genre de personne elle était… et si je désirais vraiment la rencontrer.

Il s'arrête, en proie à des émotions si intenses, si vraies, qu'elles percent le masque du faux vagabond. C'est le véritable Liam qui surgit – pas le businessman parfait, pas le serveur de pacotille… mais Liam Baily, véritable mélange de force et de fragilité. Secouée, je mêle nos doigts tandis que la neige tombe plus dru sur le dôme, au-dessus de nous.

– Elle a pris la décision de m'abandonner à ma naissance. À moi de choisir si oui ou non j'ai envie de la retrouver.

– Tu redoutais que je ne vende la mèche ?

Et il n'avait peut-être pas tort… car j'ai bien failli le faire ! Pas plus tard que ce matin, à la porte de Rosalie…

– Je n'étais pas sûr de pouvoir te faire confiance au début, avoue-t-il, franc. Et quand j'ai su que tu ne trahirais jamais mon secret, il était déjà trop tard pour rebrousser chemin.

Il se tait une seconde. Et je mesure combien j'ai eu raison de ne pas raconter la vérité à sa mère. Cette révélation ne m'appartient pas.

– Je suis désolé, Calista.

Sa voix tremble. Comme sa main. Mais pas son regard de métal bleu, planté dans le mien.

– Tu aurais dû me parler. J'aurais compris.

– Tu aurais admis que je t'ai menti depuis le début ? Que je n'étais pas celui que je prétendais ? Que je n'étais même pas à Lac Flambeau par hasard ?

– Ouais, ça aurait fait beaucoup d'un coup… avoué-je dans un sourire.

J'aurais sûrement explosé s'il avait abattu ses cartes devant moi. J'avoue. Mais n'était-ce pas encore pire de partir ?

– Pourquoi n'es-tu pas resté quand j'ai tout découvert ? demandé-je, enfin.

– Quoi ? s'étonne Liam, les yeux ronds. C'est toi qui m'as demandé de partir !

– Maaaaais ! gémis-je.

Apparemment, Liam Baily ne dispose pas du grand dictionnaire bilingue homme-femme.

– Quand une femme te demande de partir, tu dois TOUJOURS rester pour t'expliquer. Et quand c'est elle qui part, tu dois TOUT faire pour la retenir !

– Vraiment ?

– Ouiii ! C'est une loi universelle ! Comme la poussée d'Archimède !

Liam reste quelques secondes silencieux, l'air méditatif… avant d'éclater de rire face aux grands mystères féminins enfin révélés.

– C'est bon à savoir.

Puis, plus grave :

– Sauf que cette fois, j'avais trop honte de moi, Cali. Je ne pouvais pas rester et affronter ton regard après tous ces mensonges.

Son raisonnement serait presque logique si une question ne restait pas en suspens. De l'autre côté de la table, je détaille son visage parfait, aux traits d'une finesse prodigieuse. Il est beau, bien sûr. Mais il semble surtout… habité. Par son passé. Par un cœur énorme. Par une âme complexe.

– Tu avais tout le temps d'observer Rosalie en un ou deux jours. Alors je ne comprends pas pourquoi tu es resté si longtemps. Pourquoi avoir fait durer ce petit jeu des jours ?

Liam s'esquive. Pour la première fois depuis notre rencontre, il ne soutient pas mon regard, préférant se défiler.

– Parce que…

J'entends à peine sa voix, devenue simple murmure, et le regarde sans comprendre.

– Parce que je…

Apparemment, ça peine à sortir.

– Parce que je t'aime.

Silence.

Énorme.

Foudroyée sur mon siège, je n'ose plus bouger, ni respirer, ni rien. D'autant que Liam redresse la tête pour croiser mon regard.

– Qu… quoi ? chuchoté-je.
– Je t'aime, Calista, répète Liam, plus fort.

Portant ma main à ses lèvres, il l'embrasse avec fièvre avant de poser sa bouche au creux de mon poignet, là où mon cœur pulse à toute allure.

– Je t'aime, déclare-t-il, cette fois avec assurance, avec force.

– Mais… tu… je…

Pitié, un cerveau !

– Si je suis resté si longtemps, c'était pour être avec toi. J'avais décidé de ne pas précipiter les choses avec ma mère, de me rendre brièvement à Lac Flambeau pour voir à quoi elle ressemblait, quel genre de femme elle était… et j'aurais ensuite pris contact avec elle. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'une autre femme me retienne là-bas. Je ne m'attendais pas à ce que tu te trouves sur ma route. Je ne m'attendais pas à toi.

– Mais… c'est… alors…

Et un petit verre d'alcool !

– Si j'ai continué à mentir, c'était seulement pour rester à tes côtés. Parce que je suis tombé amoureux de toi.

– Mais… je t'aime aussi !

Dans ma bouche, c'est presque une accusation.

– Je sais, me répond-il, calmement.

– Pardon ?

Pour le coup, je manque de m'étrangler.

– Comment ça « tu sais » ?

Un petit sourire en coin, Liam se lève et contourne la table pour venir s'agenouiller devant moi, en prenant mes deux mains au creux de ses paumes. Dans cette position, il est obligé de lever la tête pour me dévoiler son visage magnifique, ses yeux bleus perçants.

– Je ne connais peut-être pas les règles de la communication féminine mais je sais encore lire dans les yeux d'une femme, Calista.

Je rougis. Non, je prends feu. Littéralement.

– C'est charmant, remarque Liam, en effleurant ma joue avec son pouce.

Et, très sérieux :

– Je t'ai menti au sujet de ma présence, je t'ai caché mes motivations et j'ai passé sous silence mon travail et mon passé… mais jamais, tu m'entends, jamais je n'ai menti à propos de mes sentiments !

Je n'ai qu'à me pencher pour venir cueillir ses lèvres, pour retrouver le goût de sa bouche exigeante et possessive. Enivrée par ses mots autant que par ses mains, posées sur ma taille, je glisse mes doigts dans ses cheveux soyeux. Mon cœur bat à m'en faire mal – et il ne bat que pour lui.

13. Un parfum de Noël

Liam m'aime.

J'aime Liam.

Nous nous aimons.

Eh voilà ! J'ai définitivement sombré dans la guimauve dégoulinante où l'amour rime avec toujours – même si j'ignore quel avenir nous attend. Nous vivons à des milliers de kilomètres l'un de l'autre et je ne sais même pas si cette histoire peut marcher… mais je m'en moque ! Rien ne compte en dehors de notre bonheur tout neuf.

Qui n'a pas encore eu sa dose de sucre ?

Dans cet état d'esprit particulièrement mièvre – mais totalement assumé – je décide de mettre à profit mon séjour à New York dès le lendemain. Installée dans le superbe appartement de Liam, j'ai annulé ma réservation à l'hôtel et posé ma valise dans sa chambre. À vue de nez, cette pièce doit faire la taille de notre café à Lac Flambeau. Son loft est si grand que je pourrais rouler à vélo dans les couloirs ! Bien sûr, je n'ai pas manqué de lui faire la remarque ce matin.

– N'importe quoi ! s'est-il exclamé, en essayant tout de même de ne pas rire.
– Tu as raison ? Un vélo, c'est mesquin. On pourrait garer une voiture dans ton salon. Et faire demi-tour sur la terrasse.

Cette fois, Liam n'a guère pu se retenir, sur le point de partir au boulot. Car malheureusement, mon riche homme d'affaires n'a pas pu se libérer pour rester à mes côtés, la faute à ses innombrables rendez-vous et autres réunions urgentes.

– Tout est urgent dans mon boulot, m'a-t-il expliqué sur le palier, après avoir appelé l'ascenseur. J'ai parfois l'impression que construire un hôtel est une question de vie ou de mort quand j'écoute les entrepreneurs !

À mon tour de m'esclaffer… avant de l'attraper par sa cravate pour lui donner un baiser à couper le souffle. Autant mettre à profit la longue arrivée de ce fichu ascenseur ! Liam s'engouffre dans la cabine pendant que je lui adresse de petits signes de la main. Cela dit, hors de question de rester à me tourner les pouces durant la journée. New York ne me tend-il pas les bras ?

***

En promenade dans les rues, je m'arrête devant l'un des plus grands magasins de la ville : un immense centre commercial sur plusieurs étages, aux vitrines étincelantes de lumière en cette veille

de Noël. Avec ses façades en verre, le Time Warner Center se dresse en plein Columbus Circle, telle une bulle transparente. Je me tords le cou pour le contempler de haut en bas pendant que des clients entrent et sortent. Toute la ville pulse autour de moi. Et portée par la foule, je pénètre dans le hall où de grands escalators plongent vers le sous-sol.

Wow.

Tant pis si j'ai l'air d'une touriste ! Je perds un bon moment à admirer les décorations, notamment les sapins de Noël foisonnant de guirlandes et de lumières. Je tourne autour comme s'il s'agissait d'œuvres d'art, au point d'amuser les vigiles.

– C'est super beau ! leur lancé-je, ravie.

J'ai trop l'habitude d'entamer la conversation avec tout le monde. Vivre dans une petite ville monte à la tête ! Les deux hommes rigolent, amusés. Et je finis par monter aux étages, non sans me tortiller pour admirer la neige artificielle dans certaines vitrines ou les gros sucres d'orge suspendus au plafond.

Mais je ne suis pas là pour admirer le paysage. Je cherche surtout des cadeaux pour ma famille. Au matin du 23 décembre, je n'ai toujours rien trouvé et me mêle aux autres retardataires. Ma liste à la main et mes économies en poche, j'arpente les rayons dans l'espoir de trouver *THE* présent.

Un pull en cachemire pour ma mère ? Il coûte un bras mais il est si doux… Adjugé ! Et pour Bette ? J'admire des bottes en cuir mais renonce face à l'étiquette à quatre zéros. Je préfère opter pour une ravissante pochette en zèbre. Je suis certaine qu'elle aimera. Pour Lenny, notre cuisinier, j'achète un parfum. Mes sacs commencent à se remplir – et mon portefeuille à se vider. Mais si on ne dépense pas son argent pour offrir, à quoi bon le gagner ?

Et maintenant, le plus dur. Le cadeau pour Liam. Que vais-je offrir à un homme qui possède déjà… euh… tout ? Tiens, je parie qu'il possède même un jet privé. Et une villa aux Bahamas. Bon, ça, je n'en suis pas certaine. Je l'imagine mal se dorer la pilule sous les tropiques. J'entre dans une boutique de luxe sans trouver mon bonheur. Jusqu'à ce que je m'arrête devant la vitrine d'un bijoutier. Et pourquoi pas un médaillon ? À cause de moi, il s'est dessaisi du dernier souvenir de John. Je franchis la porte… et en ressors quelques minutes plus tard avec un magnifique bijou gravé à ses initiales.

Mission : accomplie.

État : euphorique.

Compte bancaire : dans le rouge.

État de mon banquier : non communiqué.

Je quitte le centre commercial gonflée à bloc. Et… ai-je précisé que Liam m'aimait ? Et que je

l'aimais ? Et que nous nous aimions ?

***

Perdue au milieu de la foule, je contemple avec ravissement le célèbre sapin du Rockefeller Center. Ses branches croulent sous une myriade de décorations et de lumières. Des étoiles plein les yeux, je regrette de ne pas avoir emmené mon appareil photo ! Autour de moi, le bourdonnement des conversations forme un brouhaha continu, agréable. Quand soudain, c'est l'écran noir.

– Devine qui c'est !

Deux grandes mains masquent ma vue, posées comme un bandeau sur mon visage. Et je sens une présence dans mon dos, familière, rassurante. Mon cœur s'arrête de battre.

– Dis-moi que c'est Liam et pas un détraqué sexuel ! riposté-je du tac au tac.

Éclatant de rire, Liam libère mes yeux et se poste à côté de moi, près des barrières. Encore en costume marine – une couleur qui fait merveilleusement ressortir ses iris pâles – il a enfilé un long manteau qui lui donne une classe folle. Ce qu'il est sexy ! On ne voit que lui dans la cohue… en attestent les regards de mes voisines, plus ou moins discrètes.

– Je t'avais dit que je me libérerai, me dit-il en s'emparant d'une de mes mains gantées pour l'embrasser.
– Je ne pensais pas que tu y arriverais.

Il a l'air tellement… occupé ? Débordé ? Surbooké ? Je pense qu'il faudrait inventer un mot spécial pour Liam Baily ! Sans lâcher ma main, il entremêle nos doigts et se rapproche jusqu'à ce que nos épaules se touchent. Dans le froid glacial de la rue, je ressens un peu de sa chaleur – et un effluve de son parfum boisé, viril.

– Je n'ai qu'une parole, sourit-il. Tu te souviens ?

J'acquiesce, très sérieuse. Et lui donne un petit coup de menton en direction du superbe sapin d'une quinzaine de mètres.

– Ça te plaît ?

Si ça me plaît ?!

– Tu rigoles ? J'adooooooore !

Liam sourit devant mon expression… transportée. Serrant mes mains l'une contre l'autre à travers ses gants de cuir, je lui raconte ma journée dans les grands magasins, entre la Cinquième Avenue et Times Square.

– Je devais avoir l'air d'une fille débarquée de sa campagne mais je m'en fous ! conclus-je,

amusée.

– Non. Tu devais avoir l'air adorable.

Dieu bénisse cet homme.

– Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de visiter l'Empire State Building, déploré-je. Le panorama doit être à couper le souffle.

– Ça peut encore s'arranger.

– Bah, je dois rentrer chez moi pour les fêtes !

Mais Liam secoue la tête en chassant une mèche châtain échappée de mon bonnet. Il le replace ensuite sur mon front, de sorte que le bord ne me gêne pas.

– Tu aurais tout le temps de découvrir la ville si tu habitais ici.

D'abord, je ne suis pas sûre de comprendre – ou plutôt, je redoute de me méprendre sur le sens de la phrase.

Quand c'est trop beau… c'est pas vrai !

– Comment ça ? fais-je, la voix enrouée.

– Si tu habitais ici, tu pourrais visiter New York de fond en comble, m'explique-t-il avec son petit sourire en coin craquant.

OK. J'avais bien compris.

Pincez-moi, je rêve !

– Tu veux dire que… ?

Je ne parviens pas à achever ma phrase de peur de partir en crise d'hyperventilation. Heureusement, Liam vient à mon aide, serré contre moi parmi la foule des anonymes. C'est comme si je ne voyais que son visage au milieu de ces figures inconnues et grises.

– Qui sait si tu n'habiteras pas ici bientôt ? réplique-t-il simplement, sans trop insister.

– Ce serait…

Je cherche mes mots.

– Ce serait… ce serait…

Je cherche, je cherche. Et ne trouve pas. Aussi finis-je par me plaquer contre son torse en m'agrippant à ses épaules pour l'embrasser. Comme ça. En pleine rue. En tant pis pour les secousses, pour les cris, pour les gens autour ! Je goûte aux lèvres de Liam, m'enivrant de son odeur, de son corps chaud et dur contre le mien. À son contact, le désir renaît de ses cendres, insatiable. Je pourrais faire l'amour avec lui toute la journée, toute la nuit, jusqu'à la fin du monde. Lui entortille

ses doigts dans mes cheveux en passant son bras libre autour de ma taille.

– Et si on rentrait ? susurre-t-il à mon oreille avant d'en sucer le lobe.
– Tu as une idée derrière la tête ? m'amusé-je, ma bouche contre la sienne.

Nos souffles se mêlent, puis nos langues. Et quand enfin il parvient à se détacher de moi, c'est pour expirer dans un soupir rauque :

– Une ou deux, oui…

Ses mains. Sur mes hanches. Sur mes flancs. Sur mes seins. Sa bouche. Sur la mienne. Dans mon cou. Partout. Partout sur ma peau. Je ne sais plus où il commence et où je finis tandis que nous titubons dans l'entrée de son appartement. Mes doigts glissent sur les manches de son manteau, que je tente de lui retirer. Dans un râle, Liam me pousse contre le mur après avoir claqué la porte d'un coup de talon. Pas le temps de verrouiller. Ni de respirer. Ni de rien faire que nous dévorer.

D'un geste sec, c'est lui qui se déleste de son vêtement, le faisant tomber de ses épaules et atterrir sur le parquet. Je m'en rends à peine compte, trop occupée à mordiller ses lèvres. Elles ont un léger goût d'alcool – à moins que ce ne soit lui qui m'enivre ? Les paupières closes, je renverse la tête contre le mur. Coincée entre la paroi et lui, je ne peux plus bouger… mais je ne cherche guère à me débattre. Je suis en train de fondre comme de la cire à sa chaleur.

Nos bouches s'embrassent et nos corps s'embrasent à mesure que nos langues dansent ensemble. Le désir monte en bouffées, faisant tomber toutes mes défenses. Je n'arrive plus à réfléchir correctement. Mon pouls s'emballe alors qu'une vague de chaleur se réveille, là, au creux de mes reins. À l'endroit précis où Liam pose une de ses mains sur mon dos pour le caresser. Mais ses doigts ne s'arrêtent pas – pas plus que sa langue, en train de tourner autour de la mienne.

– Oh !

Un petit cri de surprise m'échappe lorsqu'il plaque une main possessive sur mes fesses, les pétrissant, les caressant avec une faim croissante. Son corps durcit contre le mien. Je sens ses muscles se tendre sous sa chemise et sa veste – dont il se déleste à son tour, sans interrompre notre étreinte. Un bras après l'autre, il la balance à terre et émet un petit grognement lorsque je fais mine de l'aider.

OK. Il dirige les opérations.

– Laisse-moi faire…

Sa voix grave me chavire aussi sûrement qu'une caresse. Et, encore plus bas :

– Laisse-toi faire…

Comment résister ? Inclinant la tête sur le côté, je lui dévoile mon cou où il plonge aussitôt. Ses

lèvres suivent le sillon de ma veine jugulaire, comme s'il la dessinait. J'en ai des frissons dans tout le corps, l'échine secouée. J'en tremble dans ses bras – ce qui ne semble pas lui déplaire à en croire son léger grondement. Ses deux mains sont maintenant sur mes fesses, ses paumes posées sur l'arrondi. Sous les ondes de plaisir, je sens la température de mon corps monter. Je ne supporte même plus mon pull – mon anorak, lui, est resté dans la voiture, arraché entre deux baisers torrides sur la banquette arrière. Car tout le trajet s'est révélé… bouillonnant.

– Liam…

Il semble lire dans mes pensées – voire précéder mes désirs – comme s'il était doué de télépathie. Reculant un peu, il me retire mon pull, le faisant passer par-dessus mes bras et ma tête. Et, sur sa lancée, il fait subir le même sort à mon sous-pull blanc, qui finit lui aussi sur le parquet.

– Viens là, souffle-t-il.

Où tu veux.

Quand tu veux (mais maintenant si possible…).

Passant ses bras sous mes fesses, il me soulève d'un seul coup. Je n'ai que le temps de m'accrocher à son cou et de nouer les jambes autour de sa taille avant qu'il traverse le vestibule. Nous n'avons plus une minute à perdre ! Tout en marchant, il reprend ma bouche, m'embrasse encore et encore. Son goût, son parfum m'hypnotisent. Il s'approprie tous mes sens, emplissant mon esprit avant mon corps. Lâchant sa nuque, je pose mes deux mains sur ses joues pour maintenir son visage levé vers moi et approfondir notre baiser, suspendant nos souffles.

Liam en ferme les yeux au pied des escaliers. À mon tour de le tenir en mon pouvoir alors que mon corps frotte contre le sien. Il ne me lâche pas, me portant comme si j'étais une plume. Nos bouches, elles, se disputent passionnément. Du bout des dents, je mordille sa lèvre inférieure avant de la sucer, de la tirer légèrement. C'est délicieux. Pour moi comme pour lui, à en croire son grognement. Mes doigts, eux, retracent les contours parfaits de sa figure, de sa pommette haute à ses mâchoires masculines, seule concession à la finesse de ses traits.

– Tu me rends fou, murmure-t-il.

Cela ressemble à une accusation. Peut-être parce que je lui fais perdre ses moyens, son contrôle ?

– Qu'est-ce que je devrais dire ! renchéris-je dans un souffle.

Liam sourit… et s'élance dans les escaliers, grimpant les marches trois par trois en dépit de mon poids. Je me cramponne à lui plus fort. Il traverse le couloir d'une traite, sans respirer. C'est le problème d'avoir un appartement plus grand qu'un hall d'aéroport ! Au bout du corridor, Liam ouvre la porte de sa chambre d'un coup d'épaule.

– Tu ne me lâches pas ? demandé-je, caressante.

– Je ne te lâcherai plus jamais.

Ces mots-ci sonnent comme une promesse – la plus douce à mes oreilles. Il nous fait alors tomber sur le lit ensemble, dans un même élan, au milieu des rires, des soupirs, des exclamations, des baisers… Nos corps se mêlent, comme nos langues, tandis que nous roulons l'un sur l'autre à tour de rôle. Il ne veut pas me céder l'avantage. Pas plus que je ne compte le laisser gagner. J'en profite pour me délester de mes bottes fourrées pendant qu'il balance ses boots noirs sur la moquette. C'est nettement plus pratique pour continuer à se battre. Et s'aimer. Et se battre. Et…

– Attends ! m'écrié-je.

Parce qu'il est beaucoup plus fort que moi, même s'il m'épingle au matelas avec délicatesse, en utilisant son poids pour éviter que je ne me tortille. D'autant que mon énergie m'abandonne lorsqu'il lève mes deux bras au-dessus de ma tête, en les tenant par les poignets d'une seule main. Je creuse spontanément le dos lorsque sa bouche commence à descendre de ma gorge à ma cage thoracique jusqu'à mes seins. Écartant le coton blanc de mon soutien-gorge, il attrape l'un de mes tétons. Plus besoin de tenir mes bras à partir de cette seconde. Je suis toute à lui.

M'ôtant mon soutien-gorge, Liam s'approprie ma poitrine, faisant monter le plaisir au creux de mon ventre. Et tandis qu'il joue avec mes seins avec la pointe de sa langue, une de ses mains s'aventure à la lisière de mon jean. Je ne sais plus où donner de la tête. Surtout lorsqu'il abaisse ma braguette pour me délester de mon pantalon et de ma culotte. En quelques secondes, je me retrouve nue devant lui – et le tissu de son propre pantalon, qui frotte contre mes jambes, est assez excitant.

L'aidant de mes pieds, je repousse mes vêtements qui chutent par terre avant que Liam ne se couche à moitié sur moi. Ses doigts s'introduisent entre les lèvres de mon sexe. Je tressaille, perdue dans son regard. Avec lui, je me sens en confiance. Comme avec aucun autre homme. Avec lui, je n'ai ni fausse pudeur ni limite. D'un regard, il parvient à me rassurer – ou à m'embraser. Et lorsqu'il pose sa bouche sur mon sexe, je me contente d'émettre un soupir de consentement. Ses cheveux chatouillent mes cuisses alors qu'il me titille de sa langue, se faufilant entre mes replis moites.

Tout mon corps prend feu. Sous les assauts répétés de sa langue, de sa bouche, de ses doigts, je sens le creux de mon corps, cette partie si intime, si chaude et humide, se gonfler de désir. Et bientôt de plaisir. Les premiers spasmes naissent dans mon ventre avant de se répandre à travers ma poitrine, mes membres, mon corps entier. Je ne suis plus qu'une boule de sensations diffuses, voluptueuses.

– Liam, Liam… déliré-je, en remuant la tête de droite à gauche, les mains plongées dans ses cheveux.

C'est… divin. Au point que je peine à atterrir alors que les lèvres de Liam déposent un chemin de baiser de mon sexe vers mon nombril jusqu'à remonter vers moi. Avide, je pose les mains sur ses larges épaules, qui tendent un peu le tissu de sa chemise blanche. Il s'est délesté de sa veste mais reste habillé. Tout en le fixant dans les yeux, je m'apprête à faire sauter le premier bouton de son col quand il m'arrête.

– Non, murmure-t-il, la voix grave. C'est parfait comme ça.

Moi, nue, dans ses bras. Lui, habillé en costume.

– Je vois ce que vous voulez dire, monsieur Baily, m'amusé-je.

N'empêche, je respire de plus en plus difficilement. Peut-être parce qu'il pèse de tout son poids entre mes cuisses ouvertes ? Peut-être parce que je devine son propre désir, à travers son pantalon ? Peut-être parce qu'il en baisse la fermeture d'une main, repoussant de l'autre mes cheveux humides, collés à mes joues ?

– Ne bouge pas, m'ordonne-t-il.

Tendant le bras vers sa table de chevet, il attrape un préservatif, en déchire l'emballage avec ses dents avant de l'enfiler. En moins de dix secondes. Nous sommes un peu – rien qu'un peu – pressés. Et c'est presque avec soulagement que je le sens entrer en moi. Il me pénètre, centimètre après centimètre, comme s'il en savourait chaque seconde. J'en ai le cœur, le corps entier, soulevé par la jouissance en train de revenir, tel un boomerang. Lorsqu'il est en moi, il s'arrête. Le temps de savourer ma chaleur pendant que je noue mes chevilles dans son dos pour le garder, l'accueillir au creux de moi.

Front contre front, il commence alors à bouger, à aller et venir. Il entre et sort de plus en plus vite – et fort. Il me remplit. Il me possède. Ses vêtements frottent contre ma peau, en une caresse légèrement douloureuse – et délicieuse. Son souffle caresse le creux de mon cou. Et je décolle. Avec une brutalité inouïe. Sans retenue. Jusqu'à crier son nom. Je jouis comme cela ne m'était encore jamais arrivé, le corps agité de spasmes, de frissons… Liam m'adresse alors un sourire de satisfaction fauve. Puis à son tour, il se laisse aller, s'abandonnant à ses propres sensations.

Il se tend une ultime fois au-dessus de moi avant d'émettre un râle de plaisir, submergé par un orgasme aussi violent que le mien. Comme si nos corps étaient faits l'un pour l'autre. Comme s'ils savaient s'apprivoiser, se donner – et recevoir. Alors, j'oublie tout. Dans son lit. Dans ses bras. Dans sa peau. J'oublie tout sauf lui – lui et moi.

14. Christmas Eve

Une main glisse dans mes cheveux, effleurant mon front avant de jouer avec les mèches de ma chevelure en bataille. J'émets un grognement à mi-chemin entre celui d'une femme préhistorique et d'un ours.

– Tu n'es pas matinale, toi ! s'amuse Liam, sans cesser de caresser mes cheveux.
– Argh hum brungh.

Traduction : « Non, pas vraiment ».

Liam éclate de rire, assis au bord du lit et déjà habillé d'un jean et d'un pull à col roulé kaki, comme je le découvre en ouvrant un œil – un seul, faut quand même pas abuser ! Couchée sur le flanc et roulée en boule, je savoure la douce chaleur des couvertures sur ma peau… et des doigts de mon amant sur mon visage. De l'index, il trace la ligne de ma pommette, puis de ma mâchoire.

Si seulement j'étais réveillée comme ça tous les matins…

– Tu es encore fatiguée ? me demande-t-il, réellement soucieux.

Après la nuit blanche passée dans ses bras, difficile qu'il en soit autrement ! Mais non, rien de rien, non, je ne regrette rien ! Le sourire aux lèvres, je daigne enfin ouvrir les deux paupières et rencontre les yeux clairs de Liam, posés sur moi avec tendresse. Machinalement, je tends les bras vers lui pour le prendre contre moi et il m'étreint à son tour. Passionnément. Avec l'intensité qu'il met dans tout ce qu'il entreprend.

– Bonjour, toi ! murmuré-je enfin.

Il dépose un baiser sur mon front, très doux.

– Il est quelle heure, au fait ?
– Six heures.
– Du matin ? m'écrié-je, scandalisée.

Liam s'esclaffe face à mon air faussement choqué, avant d'encadrer mon visage de ses mains. Je me tourne sur le dos et me laisse faire, profitant de sa chaleur, de sa douceur. Ses gestes attentionnés contrastent avec son autorité naturelle lors de nos étreintes, couvrant toute la gamme de l'amour. J'en profite pour poser mes lèvres sur le renflement de son pouce, amoureuse. Follement amoureuse. Au point de me faire un peu peur.

– Tu pars travailler ? demandé-je, inquiète.
– Pas longtemps. Je dois seulement distribuer mes consignes et parler à Alexander avant de partir.

– De partir ? répété-je, étonnée.

Rappelons que je ne suis pas du matin.

Il me sourit, amusé.

– Tu te rappelles quel jour on est, au moins ?
– Ho, hé ! Je ne vis pas non plus dans une grotte. On est…

Oui, on est quel jour, au fait ?

C'est alors que l'évidence me frappe, me forçant à me redresser d'un bond dans le lit en dévoilant ma poitrine nue. Plaquant les mains sur ma bouche, je tourne vers Liam un regard à la fois affolé et… enthousiaste.

– Le 24 décembre !!! m'écrié-je, au comble de l'excitation.
– La veille de Noël, me confirme-t-il. Alors que dirais-tu de rejoindre ta famille ?
– Mais… les billets d'avion… l'aéroport doit être bondé et…
– Mon jet privé nous attend à midi.

Un jet privé. Évidemment, dans ces conditions…

– Ton travail ? objecté-je encore.
– Ils s'en sortiront sans moi durant quelques jours. Mon entreprise ne s'écroulera en mon absence.
– Alors tu vas fêter Noël avec nous ? demandé-je, en contenant mal ma joie.

Il hoche la tête… et une seconde plus tard, je lui saute au cou, le déstabilisant sur le rebord du lit.

– Yeehaaaa !

Liam éclate de rire, à peine étonné par mon cri de *cowgirl* prête à rassembler un troupeau. Me serrant dans ses bras, il ajoute à mon oreille :

– Ce sera l'occasion de me présenter officiellement à ta famille, cette fois.

De quel plus beau cadeau aurais-je pu rêver ?

***

Eh bien, d'un temps moins pourri, pour commencer ! Je regarde la neige tomber en tourbillons sur le tarmac. En quelques heures, New York a disparu sous une couche de poudreuse aveuglante. Les trottoirs ne sont plus qu'un souvenir, les voitures roulent au ralenti et seuls les buildings continuent à sortir de terre comme des flèches d'acier. Sur les pistes, des chasse-neige tentent de dégager la voie pour les avions, immobilisés au sol.

Malgré l'épaisseur des vitres du salon VIP où nous avons trouvé refuge, je peux entendre les

hurlements du vent. On se croirait à Lac Flambeau ! D'ailleurs, je n'ose pas imaginer la météo dans le Wisconsin ! Comment allons-nous rentrer à la maison ? Assise en tailleur sur une banquette, je me tourne vers Liam, occupé à parler avec un homme en uniforme bleu marine – sans doute le pilote de son avion. Ils échangent des paroles à mi-voix, l'air soucieux. Je remarque le fameux pli sur le front lisse de Liam, signe qu'il est tendu. Et quand il revient vers moi, avec deux cafés à la main, je me dresse sur mon siège, l'interpellant à mi-chemin :

– Alors ?

Se laissant choir à côté de moi, Liam me tend mon gobelet chaud.

– La visibilité est nulle, me déclare-t-il dans un soupir. A priori, nous ne pourrons pas décoller avant la fin d'après-midi… si nous avons de la chance !
– Tu crois que nous serons à Lac Flambeau à temps pour le réveillon ?

Hésitant entre son envie de me mentir pour me faire plaisir et son désir de m'avouer la vérité, Liam tourne nerveusement son café entre ses doigts.

– Espérons, concède-t-il simplement.

Sans ajouter un mot, il contemple la tempête blanche en train d'assaillir la côte est. La nature reprend ses droits, nous rappelant soudain la faiblesse de la civilisation, des technologies. Face à un tel blizzard, nous ne pouvons faire qu'une chose : attendre. Et encore attendre. Longtemps. Très longtemps. Très, très, très longtemps.

***

Après plusieurs heures dans le salon privé mis à notre disposition, Liam et moi embarquons à bord de son jet privé – un superbe appareil au fuselage blanc et bleu dont j'entrevois à peine le nez dans la tempête. Il n'est pas question de décoller par ce temps mais au moins avons-nous migré dans l'appareil. Non sans angoisse, je jette un coup d'œil à ma montre qui indique dix-huit heures.

– Nous ne serons jamais là-bas à temps, admets-je enfin.

S'installant en face de moi dans un épais fauteuil en cuir beige, Liam pose une main sur la mienne.

– Tu as prévenu ta mère ? s'inquiète-t-il.
– Oui, je lui ai dit que nous aurions du retard… mais je n'ai pas le courage de lui annoncer qu'elle réveillonnera sans moi.

Je me mords la lèvre, tracassée.

– C'est la première fois que nous ne passerons pas Noël ensemble, avoué-je.

Tous les ans, je célèbre les fêtes aux côtés de ma famille… et je mesure ma chance en croisant le

regard attendri et triste de Liam.

– Tu les rejoindras demain, j'en suis certain. D'après les bulletins météo, la tempête devrait tomber en fin de soirée.

Il presse mon genou entre ses doigts… mais portée par une émotion indicible, je quitte mon siège et m'assois sur ses genoux. Bien que surpris, il m'ouvre ses bras et m'attrape par la taille tandis que je noue mes doigts autour de son cou, sous les mèches de cheveux châtains qui balaient sa nuque. Liam me touche en plein cœur. Et dès que je songe à son passé, je souffre comme s'il s'agissait de moi.

– C'est ton premier vrai Noël ? lui demandé-je.
– Eh bien…

Il semble réfléchir, les yeux tournés vers le hublot couvert par une épaisse plaque de gel et de neige.

– Un Noël à la Maison-Blanche, ça compte ?
– Si tu sors tout de suite l'artillerie lourde ! ris-je.

Puis, plus grave, presque prudente :

– Non, je voulais parler d'un Noël intime, avec des gens que tu aimes….

Liam se tend sur son siège… mais ne se ferme pas, comme les fois précédentes. Au contraire, il plonge dans mon regard, sans crainte de le soutenir.

– Soit j'étais en foyer, soit j'étais en famille d'accueil. Ce n'était jamais très drôle, m'avoue-t-il d'un ton neutre.

Mais ses yeux bleus, eux, disent sa souffrance.

– C'est à cette époque que j'ai pris en horreur les fêtes. Et cela aurait continué si je ne t'avais pas rencontrée. Tu as tout changé, me confie-t-il en passant son pouce sur ma joue. Tu m'as changé, moi.

Je déglutis avec peine, si fort qu'on m'entend malgré le blizzard. Je ne bouge plus sur ses genoux, enveloppée par sa chaleur, entourée par ses bras protecteurs, aimants. Ne suis-je pas à la meilleure place du monde ?

– Grâce à toi, j'ai envie de croire que…
– Que… ? l'encouragé-je.

Il inspire un bon coup. La confidence semble difficile à passer, à lâcher – mais Liam ne recule pas. Jamais.

– … que moi aussi, je peux avoir une famille.

Touché-coulé.

En un seul coup.

Les paupières mi-closes, je prends sa joue au creux de ma paume et me penche vers lui pour l'embrasser. Nos lèvres se retrouvent passionnément, encore gonflées par notre fièvre nocturne. Tout en me blottissant contre lui, je me promets de rendre son premier Noël inoubliable. Même s'il se déroule dans un jet privé cloué au sol, même s'il ne ressemble pas vraiment à ce que j'espérais pour lui. Mais quand je l'avoue à Liam, il se récrie :

– Tu es là, Cali. Comment cette soirée pourrait-elle être meilleure ?

Nous passons le réveillon en tête-à-tête devant les succulents plats servis par l'une des hôtesses de bord. Dehors, la tempête fait rage, nous isolant dans ses tourbillons. Les yeux dans les yeux, nous nous en rendons à peine compte, trop occupés à nous dévorer du regard ou à boire les paroles de l'autre. C'est à peine si je touche à mon assiette, trop occupée à tenir la main de Liam sur la nappe rouge. Tout mon univers se réduit à lui en cette nuit magique. Nous pourrions vraiment vivre d'amour et d'eau fraîche.

Et de foie gras, quand même.

Je sursaute quand Liam me fait remarquer qu'il est minuit. Déjà ? Nerveuse, je sors son cadeau de mon sac, provoquant chez lui un étonnement sincère. Comme s'il ne s'attendait pas à recevoir un présent de ma part ! Je serais presque vexée si ce n'était pas bouleversant.

– Tu n'aurais pas dû, m'assure-t-il.

Au lieu de déchirer l'emballage comme toute personne avide et cupide – comme moi, donc – qui se respecte, il prend grand soin de ne pas abîmer le papier. Peut-être pour faire durer ce moment. Peut-être aussi parce qu'il est carrément *control freak* sur les bords. J'hésite, le sourire aux lèvres.

– Oh, Cali… lâche-t-il en découvrant son médaillon, suspendu au bout d'une chaîne d'argent.

Du doigt, il découvre ses initiales, retraçant l'inscription avec son nom.

– Il ne manque que les tiennes, me fait-il remarquer, amenant le rouge à mes joues avant de m'embrasser. Merci. Je ne sais pas quoi dire.

À la fois heureux et mal à l'aise, il écourte les remerciements – pour lesquels il ne semble pas très doué, faute de pratique – et préfère sortir à son tour un paquet de son bagage à main.

– C'est pour toi, déclare-t-il, maladroit.

Il pousse devant moi un écrin dont j'ose à peine m'emparer en découvrant le nom du joaillier. Regardant tour à tour Liam et la boîte, j'attends qu'il m'encourage du regard, le sourire en coin. À

mon tour de ne pas être très à l'aise. Je finis néanmoins par soulever le couvercle… et pousser un cri strident.

– La vache !

Les yeux ronds comme des billes, je découvre le plus somptueux des bracelets en diamants. Le travail est si délicat que je n'aperçois pas les liens entre les pierres. Et lorsque je l'accroche à mon poignet avec l'aide de Liam, j'ai l'impression que les diamants ont directement été posés sur ma peau, comme un tatouage.

– La vache ! radoté-je.

Liam éclate de rire.

– C'est trop ! C'est beaucoup trop ! murmuré-je en secouant la tête sans pouvoir quitter des yeux mon bracelet.

Liam me regarde avec malice.

– Je peux le ramener si tu veux.
– Dans tes rêves, oui !

Et je me jette à son visage pour l'embrasser – ou pour l'étouffer, je ne sais pas encore. Je le renverse presque dans son fauteuil. Il faut admettre qu'il ne lutte pas beaucoup. Alors ce qui doit arriver arrive… et bientôt, nos soupirs se mêlent au bruit des flocons qui s'écrasent doucement contre les hublots.

15. Une famille

Les fragiles rayons du soleil se frayent un chemin à travers les branches des sapins, caressant l'énorme couche de neige au sol. Lac Flambeau semble emprisonné sous une coque blanche. Rien ne bouge. La nature elle-même retient son souffle, parfaitement immobile. Même le vent est tombé, renforçant l'énorme silence qui pèse en ce matin de Noël. Tous les habitants dorment encore – à l'exception des familles avec de jeunes enfants. Je souris en imaginant les cris de joie des plus petits, qui ont sans doute jeté leurs parents au bas de leur lit pour ouvrir leurs cadeaux dès cinq heures et demie.

– On y est presque, sourit Liam.

Au volant, je ralentis dans un virage particulièrement traître. Seul le moteur de ma voiture, retrouvée à la sortie de l'aéroport, gronde dans les rues. Notre avion a finalement réussi à décoller en pleine nuit. À présent, ma vieille guimbarde, aux pneus munis de chaînes, s'enfonce dans la ville pour rejoindre la petite maison de ma grand-mère. C'est là que nous devions fêter Noël.

– Tu conduis doucement, aussi ! me taquine Liam.
– De la part d'un type qui a failli mourir au volant la semaine dernière, je vais faire comme si je n'avais pas entendu.

Je souris, fière de ma petite pique.

– Je n'ai pas failli mourir ! s'indigne-t-il. J'avais à peine deux égratignures !
– Tu t'es trouvé mal dans la neige !
– N'exagère pas. J'avais juste un peu froid.
– Un peu ? C'est fou ce que tu peux être de mauvaise foi !
– Moi ? Moi ?!

L'hilarité nous gagne progressivement tandis que nous avançons sur le chemin chaotique. Dans les rires, j'éteins finalement le moteur devant la maison de ma grand-mère. Et je souris à Liam, qui ne peut s'empêcher de passer une main derrière ma nuque pour me retenir, me voler un baiser. Ce n'est qu'en sortant de la voiture que je mesure sa nervosité. Durant tout le trajet, Liam n'a rien laissé paraître. Mais au moment de monter les marches du perron, je le vois inspirer profondément. Après avoir sonné, je me tourne vers lui, inquiète.

– Ça va ?
– C'est juste que…

Comme toujours, il peine à mettre des mots sur ses sentiments… mais il soutient mon regard, sans ciller.

– J'ai menti à toute ta famille.
– Ils comprendront, lui dis-je avec douceur. Comme moi, j'ai compris.

Il hoche la tête mais je devine ce qu'il ne peut dire à voix haute. Il y a sa mère, aussi. Sa mère pour laquelle il est aussi revenu à Lac Flambeau, afin de s'expliquer avec elle, de comprendre son histoire.

– Tout va bien se passer, lui assuré-je, confiante.

Nos doigts s'entremêlent quand la porte s'ouvre sur ma mère, les yeux fatigués et toujours vêtue de sa robe en panne de velours prune égayée de broderies – sa tenue favorite pour les grandes occasions. Sans doute n'a-t-elle pas dormi de la nuit, attendant fébrilement mon arrivée. Je la connais par cœur ! Avec un cri de joie, je lui tombe dans les bras.

– Ma chérie ! Enfin ! lâche-t-elle en passant une main dans mes cheveux.

Puis, sans me lâcher, elle tend une main vers Liam, juste pour serrer sa paume.

– Nous ne vous espérions plus, Liam !
– Bonjour, madame Howard. Nous sommes désolés de vous réveiller si tôt, ajoute-t-il, avec sa parfaite politesse de gentleman.
– Comme si nous avions fermé l'œil, allons ! fait la voix rauque de ma grand-mère, en couvrant celle de ma mère.

Bette apparaît à son tour dans l'entrée dans une improbable robe scintillante plus adaptée à un numéro de music-hall. Éclatant de rire, je quitte les bras de ma mère pour l'étreindre à son tour et respirer son parfum capiteux. Elle plaque une grosse bise sur ma joue – en laissant au passage une belle trace de rouge à lèvres. Puis, sans vergogne, elle administre le même traitement à Liam.

Ouais. Elle en profite, surtout.

– Bonjour, madame Walker, la salue Liam.

J'ai une famille envahissante. Bruyante. Aimante. Et chaleureuse. Il va devoir s'y faire ! D'ailleurs, il n'en semble pas malheureux au moment où ma mère l'étreint brièvement, trop pudique pour vraiment l'embrasser.

– Que se passe-t-il ici ?

Au tour du pasteur Jim d'entrer en scène, un verre de jus d'orange à la main. Viking en profite pour se faufiler et s'élancer vers moi avec force battements de queue.

– Cali, Liam ! se réjouit le révérend, le regard brillant. Entrez donc, mes enfants ! Venez nous rejoindre !

Nos regards se croisent et je peux presque lire dans ses pensées – c'est comme s'il avait toujours su que les choses s'arrangeraient, que Liam reviendrait, que tout rentrerait dans l'ordre.

Appelons ça la foi.

Dans le salon, nous retrouvons un petit comité d'accueil, notamment des amis de la famille et mon oncle Jerry et sa femme Elisabeth, venus spécialement du Michigan pour passer les fêtes à nos côtés. Et pendant que Liam s'isole avec ma mère, je suis rejointe par Bette. S'asseyant à côté de moi, elle me contemple avec insistance, jusqu'à ce que j'ouvre la bouche.

– Tu avais raison, concédé-je.
– À quel propos ? me demande-t-elle. Parce que j'ai si souvent raison que je m'y perds !

Je lui donne un petit coup de coude.

– Tu devrais avoir le triomphe modeste, lui conseillé-je.
– Et pourquoi donc ? La modestie ne sert à rien, ma chérie, rien du tout ! Mais dis-moi plutôt en quoi ta fabuleuse grand-mère avait raison.

Je souris tandis que mes yeux se posent sur Liam, en grande conversation avec maman. Je vois d'ailleurs la stupeur se peindre sur son visage. Alors seulement, je fixe ma grand-mère, plus sérieuse :

– Tu avais raison de m'envoyer à New York. Tu avais raison à propos de Liam. Et tu avais raison : les miracles existent.

***

Après la traditionnelle ouverture des cadeaux et avant le déjeuner pantagruélique, Liam et moi nous éclipsons brièvement pour rejoindre le domicile de Rosalie. Nous marchons en silence, sans que les mots ne viennent. Mais que pourrais-je dire à un orphelin qui s'apprête à rencontrer sa mère pour la première fois – du moins officiellement ? Je presse son bras avant qu'il ne toque à la porte. Et je me tiens en recul, consciente que ce moment n'appartient qu'à lui, même s'il m'a demandé de l'accompagner.

– Cali ? Quel plaisir de te voir ! lâche Rosalie en ouvrant sa porte.

Je lui rends un sourire crispé.

– Et… vous êtes Liam, n'est-ce pas ? reprend la vétérinaire, en se souvenant du nom de mon compagnon.

Celui-ci la contemple avec une telle intensité qu'elle se trouble.

– Je… pourrais-je entrer une minute pour vous parler ? articule-t-il avec difficulté.

– Bien sûr. Venez donc.

Nous libérant le passage, elle nous conduit dans le salon en parlant du mauvais temps, de Noël, de tout et rien… jusqu'à ce que son flot d'aimables banalités se tarisse sous le regard fiévreux de Liam. Il ne cesse de la contempler, détaillant ses traits. Je n'avais pas encore remarqué combien leurs yeux sont similaires – jusqu'à la couleur très pâle, de toute beauté. Le mari de Rosalie se lève à son tour pour nous accueillir. Mais Liam lui serre rapidement la main, refusant de s'asseoir.

– Je…

Il hésite, ne sachant sans doute pas comment révéler son existence. Perchée sur l'accoudoir du canapé faute d'oser m'installer, j'aperçois la lueur de détermination dans le regard de Liam. Et soudain, il ne tergiverse plus, optant pour la méthode directe, et annonce, d'une voix blanche :

– Je suis ton fils. Je suis le garçon que tu as abandonné il y a maintenant trente ans.
– Oh mon Dieu ! murmure Rosalie.

Puis, plus rien. Juste le silence. Plus personne ne parle, ne respire, ne bouge, ne bat des cils dans la pièce – et surtout pas moi ! Une myriade d'expressions passent sur le visage de la vétérinaire : stupeur, incrédulité, peur, remords, soulagement. Peut-être même de la joie, vite chassée par la crainte.

Rosalie porte ses deux mains à sa bouche, cachant en partie son visage. Liam, lui, demeure immobile. De mon côté, je m'agite nerveusement. Une de mes jambes ne cesse de tressauter. Quant à Nathan, il se rapproche de son épouse. À en juger par son expression, il n'ignore guère cet épisode douloureux dans la vie de son épouse. Et enfin, les premiers mots échappent à Rosalie – un vrai cri du cœur :

– Je n'ai jamais voulu t'abandonner !

Liam se raidit tandis que la vétérinaire craque, les larmes aux yeux.

– Je…. mais c'est bien toi ? Je n'arrive pas à croire que…

Tendant la main, elle effleure sa joue avec une tendresse chargée de peur. Celle d'être rejetée. Mais Liam ne la repousse pas. N'est-il pas venu trouver des explications ?

– Pourquoi ? chuchote-t-il simplement.

Je ne pensais pas qu'un simple mot puisse contenir tant de douleurs, tant de non-dits, tant d'interrogations. En deux syllabes, c'est toute son enfance solitaire que Liam lui demande de justifier. Rosalie essaie de ne pas s'effondrer, essuyant les larmes sur ses joues.

– Pardonne-moi. J'étais jeune, influençable et idiote ! Je ne cherche pas à me trouver d'excuse car je suis la seule responsable de cet abandon. C'est ma faute si j'ai cédé à la pression familiale, si j'ai

laissé mes parents me convaincre que je n'étais pas prête à être mère à seulement quinze ans.

Liam serre les poings, crispé, tentant sans doute de se contrôler, de ne pas se laisser envahir par les sentiments en train de voiler son regard. Je le devine à son expression, à ses lèvres scellées.

– Qui est mon père ? articule-t-il à grand-peine.

Rosalie serre ses mains l'une contre l'autre et se tourne vers son mari pour y puiser la force de continuer. Comme moi, Nathan reste silencieux, en retrait – même s'il soutient sa femme d'un sourire encourageant.

– J'ai eu une brève aventure avec un jeune étudiant, Paul Stephens. Il était séduisant et voulait devenir médecin : autant dire qu'il m'en avait mis plein la vue. C'était mon premier petit ami et j'étais persuadée qu'il m'aimerait toujours. Mais dès qu'il a appris pour ma grossesse, il a exigé que j'avorte sur-le-champ. J'ai refusé et il a disparu dans la nature, du jour au lendemain. Il était en vacances dans le coin et je n'ai plus jamais eu de nouvelles.

Liam acquiesce, visiblement déçu. Il espérait sûrement en apprendre davantage sur ses origines mais Rosalie continue à dérouler pour lui le fil de son histoire. Sa panique, son désir de maternité malgré son jeune âge, la colère de ses parents : dans un souci de transparence, elle ne cache rien à Liam.

– Ils ont menacé de me flanquer à la porte si je gardais le bébé. À cette époque, je ne savais plus quoi faire et j'ai donc accepté d'accoucher sous X : une décision que j'ai regrettée pour le reste de mes jours.

Elle baisse les yeux sous le regard intense de Liam.

– Je suis revenue à l'hôpital deux mois plus tard, rongée par le remords… mais il était trop tard. Je n'avais plus aucun moyen de prendre de tes nouvelles, de savoir ce que tu devenais ou si tu avais été adopté.

Passant au tutoiement sans s'en rendre compte, elle avance vers Liam. Rosalie semble hantée par les remords, un masque de culpabilité plaqué sur le visage. Et Liam n'y semble pas insensible lorsqu'il saisit les mains qu'elle lui tend.

– Je me suis battue pendant des années pour essayer de te retrouver. J'ai écrit des dizaines de lettres aux services sociaux…

Elle se tourne alors vers son mari.

– Est-ce que tu pourrais aller les chercher, s'il te plaît ? Elles sont dans mon bureau, dans la petite armoire fermée à clé.

Nathan disparaît pour revenir quelques instants plus tard avec une grosse boîte, pareille à un

coffret à bijoux, entre les mains. Il le tend à Liam qui lâche les mains de sa mère pour en soulever le couvercle et découvrir une pile de missives, liées ensemble par un gros ruban de satin bleu. Sûrement les fameuses missives adressées par Rosalie à l'administration. Elle les a gardées tout ce temps !

– Tu me cherchais ? souffle Liam.

Sa voix semble étranglée par l'émotion.

– Pendant toutes ces années, tu me cherchais ?

Caressant les enveloppes du bout des doigts, il ferme les paupières. Il n'avait peut-être pas imaginé que sa mère rêvait aussi de le retrouver. Sans doute avait-il d'elle l'image d'une femme égoïste, indifférente à son sort de gamin délaissé, abandonné, oublié dans des familles d'accueil sans chaleur ou des foyers inhospitaliers. Je devine que Liam s'est construit grâce à la colère, à l'envie de surmonter sa situation initiale. Mais les choses ne sont pas si simples – ni les choses, ni les êtres. Rosalie hoche la tête en désignant le coffret du doigt, bouleversée.

– Ce sont des copies de mes lettres. Je les ai conservées pour ne pas oublier. Pour ne pas t'oublier.
– J'ai grandi seul alors que tu aurais aimé m'élever ? murmure Liam. C'est presque pire que si tu n'avais pas voulu de moi !

Profondément remuée, sa mère presse son épaule tandis qu'il secoue la tête, accablé par ce coup du destin.

– Je me suis mariée il y a dix ans, lui avoue-t-elle. Mais je n'ai jamais eu d'autre enfant.

Liam retient son souffle. Comme moi. Comme nous tous.

– Je ne pouvais pas. J'aurais eu l'impression de te remplacer.

J'en ai les larmes aux yeux. Et lorsque Rosalie prend son fils dans ses bras, je détourne la tête. Ce n'est pas le moment de craquer ! Liam ne la repousse pas. D'abord raide comme un bâton, il se laisse peu à peu aller dans ses bras inconnus – mais tant cherchés. Et bientôt, il referme ses bras autour d'elle, lui rendant son étreinte en tapotant gauchement son dos.

– Je ne pensais pas te rencontrer un jour, lâche Rosalie.
– Moi non plus.

La voix de Liam tremble tant qu'il doit se taire. Sur un signe du mari de Rosalie, je me lève et le suis dans le couloir. Mieux vaut les laisser seuls un instant. N'ont-ils pas toute une vie à rattraper ?

***

La journée s'écoule à toute allure au son des cantiques que je passe en boucle sur la chaîne hi-fi –

au point d'être huée par les invités de Bette à la trentième écoute de *Petit Papa Noël* . Mais qu'y puis-je si les gens n'ont aucun goût ? Après les retrouvailles de Liam et Rosalie, j'ai invité ma vétérinaire et son époux à célébrer Noël à nos côtés. Fidèle à sa réputation chaleureuse, Bette les a accueillis à bras ouverts… au contraire de Viking ! En reconnaissant son médecin, mon gros labrador s'est planqué sous la table, n'acceptant de sortir qu'en échange d'un toast au foie gras.

L'escroc.

Après le déjeuner pantagruélique, je m'écroule sur le canapé dans l'espoir de digérer la dinde de trente kilos et la bûche aux marrons taille XXL – mais qu'est-ce qui m'a pris d'en reprendre deux fois ? Du coin de l'œil, je regarde ma meilleure amie, passée en coup de vent, en grande conversation avec le pasteur Jim, sans doute désireux de la ramener dans le droit chemin.

– Plus jamais je ne rentrerai dans mes jeans, lancé-je à ma grand-mère.

Bette s'esclaffe au moment où Liam se lève, sa tasse de café à la main. Lui semble parfaitement maître de lui – peut-être parce qu'il ne s'est pas empiffré comme un cochon à table ? Je lui lance un petit regard envieux. Comment fait-il pour être aussi canon en toutes circonstances ?

– Je voulais vous parler un instant, Jaime, déclare-t-il en s'approchant de ma mère.

Déstabilisée, celle-ci le regarde avec des yeux ronds avant que Liam ne se tourne vers moi et Bette, à portée de voix.

– En fait, je voulais vous proposer quelque chose à toutes les trois, ajoute-t-il.

Et avant que ma grand-mère ne fasse une blague égrillarde, je lui écrase discrètement les orteils avec mes bottes fourrées.

– Qu'y a-t-il, Liam ? s'inquiète maman.
– Je ne vais pas tergiverser des heures. J'ai beaucoup réfléchi et j'aimerais financer votre café, répond-il tout de go.
– Pardon ?!

Ça, c'est moi. En train de m'étrangler.

– Je refuse que votre établissement dépose le bilan en janvier. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une institution en ville…
– Vous voulez nous aider financièrement ? rebondit Bette, surprise.

Liam lève aussitôt une main, sans doute pour clarifier ses intentions.

– Juste le temps que vous redressiez la barre, réplique-t-il. Il s'agirait pour moi d'un investissement. Je vous laisserai tout gérer sans intervenir. Il n'est pas question de me mêler de vos affaires.

Ma mère et Bette échangent un regard mais moi, je ne le quitte pas des yeux, consciente qu'il est en train de sauver notre petit commerce avec générosité, efficacité et discrétion. Mon cœur bat plus vite. Cet homme n'est pas un miracle : c'est une bénédiction.

– Nous ne pouvons pas vous demander une chose pareille, lance ma mère, embarrassée.
– Vous ne me demandez rien, Jaime. C'est moi qui vous propose un petit coup de pouce. Et je ne le fais pas par altruisme, ajoute-t-il. Je compte bien rentrer dans mes fonds d'ici quelques mois.

Déculpabilisée par ce discours, ma mère plaque une main sur sa bouche, si soulagée qu'elle ne trouve plus ses mots.

– Je ne sais pas quoi dire, Liam ! Sinon… merci ! Au nom de toute ma famille !

Elle le prend spontanément dans ses bras, elle si timide, si en recul dès qu'un homme entre dans son périmètre. La serrant contre lui, Liam m'adresse un petit clin d'œil par-dessus son épaule. Mais nous ne pouvons parler en tête-à-tête qu'à la fin de la journée, au moment où le soleil se couche et où tous les invités végètent sur le canapé et les fauteuils du salon. Profitant de cette accalmie, j'attrape Liam par la main et l'entraîne… sur le toit de la maison. Dans nos anoraks et bottes, nous montons sur les tuiles couvertes de neige.

– Quand j'étais petite, je venais souvent me réfugier là pour réfléchir, lui expliqué-je en m'asseyant sur l'arête du toit. J'en profitais pour admirer le panorama.
– C'est magnifique ! concède Liam en s'installant à mes côtés.

Lac Flambeau et ses paysages sublimes s'étendent devant lui en un bouquet de forêts et d'étendues d'eau blanchies par l'hiver. Nous restons quelques instants silencieux, à admirer la magnificence de la nature, réchauffée par les lueurs orangées du crépuscule.

– Je voulais te remercier pour ta proposition, dis-je enfin.
– C'est normal. Je veux vous aider.

Liam semble fixer un point à l'horizon, par-delà la mer de sapins devant nous.

– Pour la première fois aujourd'hui, j'ai eu l'impression de faire partie d'une famille, avoue-t-il.

Je retiens mon souffle pendant qu'il poursuit :

– Je n'avais jamais connu ça. Et ce n'est pas seulement parce que j'ai retrouvé ma mère… c'est grâce à vous, à vous trois.
– Liam…
– Non, laisse-moi continuer, me dit-il en prenant mes mains, avant que je n'y arrive plus. Tu as changé ma vie, Cali. Grâce à toi, j'ai réussi à affronter mon passé et je me sens différent.

Il hésite.

– Apaisé. Oui, c'est le mot. Je sais d'où je viens après des années d'errance et d'incertitudes. Je ne connaîtrai probablement jamais mon père, pour qui je n'étais sans doute qu'une erreur de parcours… mais je peux maintenant avancer.

Quand il tourne sa figure vers moi, je ne peux m'empêcher de remarquer l'éclat nouveau de ses yeux. Je n'y lis plus ni colère ni frustration ni même désir de cacher ses sentiments. Il semble en accord avec son identité, avec ce qu'il est profondément.

– J'ai un passé, continue-t-il. Et je veux un avenir.

Ces mots, il ne les prononce que pour moi, qu'à mon attention. J'en ai la certitude. Mon pouls s'emballe, même si je peine à réaliser la portée de ses paroles. Si son avenir, c'était moi ? N'est-ce pas ce que ses yeux, ce que ses mains, ce que sa bouche me disent ? Effleurant ma bouche, il pose son front contre le mien en réchauffant mes mains, pour que je ne prenne pas froid.

– Je voudrais que tu en fasses partie, Cali, ajoute-t-il gravement.
– Je ne compte pas m'en aller, tu sais.
– Mais comptes-tu me suivre ?

Ses prunelles bleues rivées sur moi, il guette une réponse dans mon regard troublé.

– Je voudrais que tu viennes vivre avec moi à New York.

Et avant que je ne dise un mot, il pose un index sur mes lèvres.

– Attends, je n'ai pas fini. Je ne veux pas te forcer à quitter ta famille ni te séparer des gens que tu aimes. J'ai conscience de l'attachement que tu portes à cette ville, à cet endroit. Tous tes proches, tous tes amis habitent ici et tu n'as jamais rien connu d'autre…

Il me parle maintenant avec un feu que je ne lui connaissais pas.

– Venir vivre avec moi serait un changement énorme, concède-t-il. Cela t'obligerait à tout recommencer ailleurs… mais je ne vois plus comment vivre sans toi. C'est quelque chose que je ne sais plus faire.

Son aveu se fiche en moi, en plein cœur.

– Alors, Cali ? Voudrais-tu rentrer avec moi à New York ?

16. Un conte de Noël

Dix ans plus tard.

– Maman ! Maman !

Assise sur le grand canapé du salon, je n'ai pas le temps de réagir : deux petits monstres foncent sur moi comme des boulets de canon. Je peux seulement ouvrir les bras et faire la grimace en anticipant le choc. Une seconde plus tard, Leo et Sandy m'écrasent une cuisse, s'accrochent à mon épaule… et manquent de m'arracher un sein au passage.

Les joies de la maternité.

À côté de moi, Liam éclate de rire – en s'écartant avec prudence. Il est malin, le bougre ! Il sait comment sauver ses fesses. Je le foudroie du regard en prenant nos enfants contre moi tandis qu'ils se blottissent chacun contre mes flancs. Âgés de six et quatre ans, ces gamins débordent d'énergie.

– Maman, on veut te demander un truc ! s'essouffle Leo.
– Qu'est-ce qu'il y a ? souris-je, amusée par ses yeux suppliants.
– Tu peux nous la raconter ?
– Oh oui, maman ! s'enthousiasme Sandy. Raconte ! Raconte !

Je sais déjà quelle histoire ils sont en train de me réclamer, mais j'ai bien envie de faire durer le suspense. Juste pour les torturer un peu. Liam me coule un regard amusé, superbe dans son costume noir agrémenté d'une chemise blanche sans le moindre pli et d'une cravate bleu marine.

– Tu aurais quand même pu mettre de la couleur, lui dis-je, moqueuse, en tendant le bras pour tirer sur ladite cravate triste à pleurer.

Liam prend un air faussement offusqué avant de la lisser.

– Traite-moi tout de suite de croque-mort…
– Quand même pas, mon chéri, mais…

Mon époux éclate carrément de rire devant mon regard culpabilisateur piqué à ma mère – qui d'ailleurs essaie elle aussi de ne pas trop rire, installée dans l'un des énormes et confortables fauteuils positionnés devant notre cheminée. Cette année, toute notre famille est venue fêter Noël dans notre loft new-yorkais, situé au dernier étage d'un immeuble de Tribeca. Maman est arrivée avec Mark, son compagnon depuis trois ans – un charmant médecin de campagne qui s'est installé à Lac Flambeau après le départ à la retraite de M. Williams. Quant à ma grand-mère, elle est plongée en grande conversation avec Rosalie, elle aussi invitée pour ce grand raout annuel.

Noël, c'est sacré chez les Baily !

Il ne manque que mon vieux chien, Viking, disparu à l'âge vénérable de dix-huit ans. Il a même eu le temps de connaître New York à nos côtés ! Mais je n'ai jamais pu le remplacer…

– Maman ! me rappelle à l'ordre Leo. T'écoutes, maman ?
– L'hiztoire ! zozote sa petite sœur. Tu racontes l'hiztoire, z'il te plaît ?
– Celle du père Noël ? proposé-je, innocente. Ou celle de son renne Rudolf ?

Liam secoue la tête, son verre de whisky à la main – alors que tous les autres convives, d'Alexander et sa jeune (très jeune) épouse Marion à ma meilleure amie en minirobe de cocktail corail, trinquent au lait de poule.

– Arrête de les torturer ! m'intime mon mari, rieur.

Sandy tire la manche de ma longue robe rouge, drapée à la taille par un gros nœud. Elle en profite aussi pour jouer avec mon médaillon – le collier de mon ami John, que je porte chaque année au réveillon. Ainsi, j'ai un peu l'impression qu'il est parmi nous, lui aussi.

– On veut l'histoire de Noël ! s'exclame notre fils. Celle de toi et papa !
– Aaaah ! Celle-là !

Je me tape le front du plat de la main, comme si je retrouvais la mémoire. Et mes deux canailles se blottissent contre moi, ravis. Sur le côté, notre gigantesque arbre de Noël – qui ne déparerait pas le Rockefeller Center – clignote comme un hôtel en plein Las Vegas. Ses épaisses branches verdoyantes croulent sous les guirlandes, les boules, les petits sujets en bois et autres sucres d'orge… même si leur nombre a sérieusement diminué au cours des derniers jours. Je soupçonne d'innocentes petites mains de se servir en secret !

Mais qui cela peut-il bien être ?

– Comment t'as rencontré papa ? insiste Sandy.

Je jette un regard de connivence à mon mari – mon mari depuis maintenant neuf ans. Cela fait une décennie que je partage mon existence avec Liam Baily. Parce que je lui ai dit oui. Oui pour le suivre à New York. Oui devant l'autel. Oui la nuit où il m'a demandé si je voulais un enfant. Puis un autre, deux ans plus tard. Liam. L'homme qui a changé ma vie.

– Tout a commencé un peu avant Noël...

Ma voix se fait plus douce, plus veloutée. Sandy et Leo posent aussitôt leurs têtes sur ma poitrine, attentifs. Et Liam se rapproche aussi, comme tous nos proches. Bientôt, on n'entend plus que moi et le crépitement des flammes, en train de ronger les bûches dans l'âtre. Dans tout l'appartement flotte une bonne odeur de dinde et de marrons glacés.

– Votre père conduisait si mal qu'il a eu un accident de voiture en plein décembre ! expliqué-je.

Bien sûr, l'intéressé se récrie bruyamment.

– Je proteste !
– Ça m'aurait étonnée.
– À l'époque, votre mère vivait au fin fond du Grand Nord, dans une campagne complètement perdue où même les voitures ne circulaient pas. C'est pour cette raison que mon véhicule a quitté la route.
– N'importe quoi ! m'exclamé-je, outrée.

Bette éclate de rire, à l'instar de Laurie. Ma meilleure amie en profite pour se poster près de moi, s'asseyant gracieusement sur l'accoudoir du sofa.

– Bref, reprends-je dignement. Votre père a eu un accident de voiture.
– Il avait bobo ? s'inquiète Sandy, même si elle connaît l'histoire par cœur.
– À peine, réplique Liam.
– Attention, Pinocchio ! Ton nez est en train de s'allonger ! me moqué-je.

Des rires résonnent autour de nous, renforçant l'atmosphère chaleureuse et intime dans notre vaste salon qui croule sous les bougies, les couronnes de houx – et une grande pancarte coloriée par nos enfants qui supplie le père Noël de ne pas les oublier. C'est vrai que ça arrive chaque année…

– Votre père était blessé et il titubait dans la forêt. En plus, il ne portait qu'un malheureux pull à quatre cents dollars sur le dos par moins six degrés.

Liam hausse les épaules et choisit de ne pas relever, magnanime. Ce qui me permet de continuer.

– Je l'ai retrouvé en train d'errer dans la forêt, sonné.

Au fil des mots, mon cœur se serre. Pas de chagrin, non. De bonheur. Et de nostalgie. N'est-ce pas ainsi que tout a commencé ? Notre amour est né à la veille de Noël, comme un miracle. Pour nos enfants, je déroule le fil de notre passé, leur racontant comment Liam s'est fait passer pour un vagabond afin de rester sous mon toit parce qu'il recherchait sa propre mère. Nous ne leur avons jamais rien caché malgré leur jeune âge.

– D'ordinaire, les hommes se font plutôt passer pour des types bourrés de fric, fait remarquer Laurie, fort à propos. C'est rare qu'un type tente de te draguer en se faisant passer pour un SDF !

Tous les adultes s'esclaffent et j'assène un petit coup de coude à ma meilleure amie, toujours célibataire endurcie – et ravie de l'être ! Papillonnant d'homme en homme, elle s'est installée à New York où son salon de couture fait fureur. Fini les bigoudis et les permanentes blindées ! Elle s'occupe maintenant d'une clientèle jeune et argentée… mais elle n'a toujours pas sa langue dans sa poche.

– Surveille-toi ! lui dis-je, rieuse.

– De toute manière, intervient Liam, votre tonton Alex a très vite rétabli la vérité en mettant les pieds dans le plat.

Au tour de son associé de s'indigner.

– Je ne savais pas que tu avais menti ! rit-il. Ce n'est quand même pas ma faute si tu racontais des craques !

Toute notre famille met maintenant son grain de sel dans notre histoire… mais n'est-ce pas le cas depuis le début ?

– J'ai quand même bien failli perdre votre maman à cause de votre tonton Alex, assure Liam doctement.

Avec mon aide, il raconte la fin de notre histoire. Leo et Sandy nous écoutent avec des yeux ronds, buvant nos paroles. Mon arrivée à New York, notre dîner en tête-à-tête, puis notre retour à Lac Flambeau après la tempête de neige : ils connaissent déjà tous les rebondissements mais ne s'en lassent guère. Exactement comme nous. Et à la fin, Liam tend le bras pour s'emparer de ma main, la presser entre ses doigts chauds, forts, rassurants.

– Sur le toit de la maison, pendant que nous regardions le coucher de soleil, j'ai demandé à votre mère si elle était prête à tout quitter pour moi, à m'accompagner à New York pour commencer une nouvelle vie.

Nos regards se croisent, intensément. L'espace d'un instant, il n'y a plus que nous dans la pièce. Les autres cessent d'exister, comme cela arrive parfois lorsque nous sommes ensemble, lorsque le temps s'arrête.

– Et j'ai dit oui, murmuré-je.

Sans jamais le regretter. Depuis, je suis devenue sa femme, la mère de ses enfants… et j'exerce comme psychologue dans mon propre cabinet, à seulement quelques rues de notre appartement. Le silence se fait dans la pièce, chargé de l'amour, du désir en train de circuler entre nous. Du moins jusqu'à ce que Leo se dresse sur le canapé en pointant du doigt la fenêtre :

– Regardez ! s'écrie-t-il, la tête déjà ailleurs. Il neige ! T'as vu, papa ? Il neige !

Et tous nos invités de courir vers les baies vitrées pour admirer les flocons qui tournoient au-dessus de New York. Seuls Liam et moi restons sur le canapé, l'un près de l'autre. Il n'a pas lâché ma main, et je n'ai pas quitté son regard. Alors, ses lèvres se rapprochent des miennes, inexorablement, tandis qu'il murmure dans un souffle :

– Joyeux Noël, mon amour !

FIN

Également disponible :

Le milliardaire était (presque) parfait

Un yacht de luxe, des invités glamour, un emploi de serveuse bien rémunéré… Madison Seyner a décroché le jackpot ! Artiste et photographe fauchée, elle a quelques dettes à éponger et ce contrat tombe pile au bon moment. Mais entre une chef psychorigide, une top model névrosée, un client pot de colle, un ado dragueur et une gamine capricieuse, rien n'est simple ! Et ce n'est pas Angel Doran, propriétaire du yacht, qui lui facilite la tâche avec ses sourires moqueurs, son humour provocant et sa beauté si particulière.
Qu'à cela ne tienne, Madison aime les défis et M. Beau Gosse n'a qu'à bien se tenir ! ex sont liés par la découverte d'un secret. Chacun a le pouvoir de détruire l'autre. Ou de le sauver.

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2016

ISBN 9791025733806